

*Mon arrière-grand-père
était à Solferino*

A red silhouette of a soldier in a field of red poppies. The soldier is wearing a wide-brimmed hat and a long coat, and is holding a rifle. The background is a field of red poppies under a blue sky with a few clouds. In the distance, there are trees and a small building.

*L'étonnante histoire
d'un enfant trouvé...*

Françoise Guyon Le Bouffy



Quel étonnant destin que celui de Félix Isidore Victor Le Bouffy !... Abandonné le jour de sa naissance, le 26 septembre 1812, sur le seuil de l'hospice de Cherbourg, il est repris par ses parents deux ans plus tard. Mousse à quinze ans, puis terre-neuvas à dix-sept, il s'engage à vingt-et-un ans dans la carrière militaire qui le mènera jusqu'à cette fameuse Campagne d'Italie menée par Napoléon III pour libérer l'Italie de l'occupation autrichienne. À quarante-sept ans, le 24 juin 1859, il est capitaine d'infanterie sur le champ de bataille de Solferino.

Trois ans plus tard, il épouse Marcelline Girard, fille aînée de Fulgence Girard, de Granville, avocat et homme de lettres. Elle a vingt-cinq ans. De leur union naîtront trois enfants, dont le grand-père de l'auteure du présent ouvrage.



Sortant de l'oubli lettres et documents anciens conservés par sa famille, consultant patiemment les trésors que détiennent les services d'archives, Françoise Guyon Le Bouffy reconstitue le parcours de personnages étonnants de son passé familial : un prélat normand devenu camérier du pape, une religieuse hospitalière sous la Troisième République... Ici, c'est le récit captivant de la vie de son arrière-grand-père, resituée dans son contexte historique.



Version ebook
ISBN: 978-2-9555868-9-1
<http://dunwich.org/ddm>



Françoise GUYON LE BOUFFY

*Mon arrière-grand-père
était à Solferino*

*L'étonnante histoire
d'un enfant trouvé*

Escatalens, mai 2019

Pour accompagner la lecture de ce livre, il existe un *Supplément en couleurs*. Rendez-vous page 350 pour en savoir plus.

1^{ère} de couverture

Composition : Félicie de Laborderie

Champ de coquelicots : photo prise par l'auteure dans la plaine de Solferino au printemps 2018

4^{ème} de couverture :

Tenue de fantassin dans l'infanterie de ligne en 1859, gravure ancienne.
Reproduction du tableau d'Adolphe Yvon : *La bataille de Solferino* exposé dans le musée du Second Empire au château de Compiègne.

On ne sait pas ce que le passé nous réserve...

Titre d'un ouvrage d'André Gervais (2016)



Je dédie ce livre à mon frère Bernard

Bernard, un jour, m'a confié quelques vieux papiers de famille qu'il avait, jusque là, précieusement conservés...

Surgi de ce passé familial, Félix Isidore Victor Le Bouffy, notre arrière-grand-père, m'est soudain devenu si proche, et sa destinée si bouleversante, que j'ai souhaité reconstituer pas à pas l'histoire de sa vie, et pour qu'elle ne tombe pas dans l'oubli, je me suis résolue à l'écrire, ou, du moins, à rassembler dans ce livre ce que j'en savais...



Introduction

Nous étions dix cousins...

Quoique assez éloignés géographiquement, tous les dix, nous nous sentions proches les uns des autres. Nous avons partagé tant de choses... les temps difficiles de l'Occupation, les temps heureux des vacances à Granville, nos retrouvailles périodiques à Oignies dans le Nord, à Reims, ou à la maison, à Nogent-sur-Marne... Mais ce qui nous rassemblait par-dessus tout, c'étaient "les trois inséparables sœurs Le Bouffy", Yvonne, Marguerite et Anne, nos mamans...

Nos parents nous ont quittés... Les dix cousins ont eu des enfants et des petits-enfants... Nous étions dix cousins, nous ne sommes plus que cinq...

C'est pour eux et nos familles que j'ai voulu rassembler dans ce livre mes premières découvertes et tout ce que j'ai pu apprendre ensuite au fil de mes recherches sur la vie de notre arrière-grand-père commun, Félix Isidore Victor Le Bouffy.

Son étonnant destin, qui commence par une singulière et très belle histoire d'amour, m'a profondément bouleversée.

Acte de naissance de
Félix Isidore Victor Laplace



Rue Tour-Carrée



Archives maritimes
de Cherbourg



Eglise de Bacilly



Comment l'ai-je découvert ? Il y a quelques années, dans le cadre des recherches que j'avais entreprises sur la famille, j'avais demandé au service de l'état civil de Cherbourg de me transmettre une copie de l'acte de naissance de Félix Isidore Victor Le Bouffy. C'est en lisant ce document que j'ai eu connaissance des circonstances dramatiques qui ont marqué les premiers jours de sa vie, circonstances dont jamais personne ne m'avait parlé.

J'ai voulu en savoir plus : à Cherbourg, dans la rue Tour-Carrée où il fut abandonné, ou bien dans les registres des Archives de la Marine, comme sur le site de la bataille de Solferino où il a combattu en première ligne, ou encore dans l'église de Bacilly où il épousa Marcelline, la fille aînée de Fulgence Girard. Je suis partie sur sa trace : c'était une forme d'hommage que je rendais à l'homme qu'il fut et que j'ai appris à connaître.

Ce livre n'est pas un roman, ni une biographie, ni une chronique historique...

Assemblant les éléments d'une enquête visant à reconstituer la vie de mon arrière-grand-père, j'ai parcouru soixante années de notre Histoire. De cette période foisonnante d'évènements, j'ai retenu des témoignages émouvants, des anecdotes surprenantes, des faits marquants, des péripéties souvent oubliées... Ces éléments de contexte apportent un éclairage historique à un parcours de vie qui, par lui-même, en dit long sur le poids du destin et ce que nous en faisons.

Françoise Guyon Le Bouffy



Sources et choix de présentation

Mes sources ont d'abord été des papiers de famille conservés jusqu'à ce jour (lettres, faire-part, documents militaires...). Ils ont été complétés par la recherche d'actes d'état civil et par la consultation d'archives.

Tout ceci a été enrichi par la rencontre de personnes éclairées et par une bibliographie choisie en relation avec le parcours de vie de Félix et son contexte historique.

Les documents anciens ainsi que certains documents d'archives font l'objet d'une transcription intégrale ou partielle pour en rendre la lecture plus facile. La graphie en a été préservée.

En ce qui concerne la campagne d'Italie¹, les choix suivants ont été faits :

Tout d'abord, pour cette période, le principal commentaire de ces heures dramatiques de la vie de Félix, est la simple transcription de *l'Historique du 34^{ème} Régiment d'Infanterie*, entre le 25 avril 1859 date de son départ de Toulon et le 26 mai 1860 date de son retour en France. En effet, ce témoignage raconte la Guerre d'Italie, telle qu'elle fut vécue, au jour le jour, par les hommes du 34^{ème}RI, le régiment auquel appartenait Félix.

¹ Le nom des villes italiennes citées dans ce livre est écrit tel qu'il figure dans les historiques du 34^{ème} RI : Melegnano pour Marignano, Solferino sans accent, VerCELLI pour Verceil etc....

Dans le *Monde illustré*,
 une chronique de Fulgence Girard...
 une illustration...

Bulletin analytique des opérations militaires de
 l'armée d'Italie. 4

8 juin. — Combat de Marignan. — Le maréchal Bagra-
 aguay-d'Hilliers attaque le corps d'armée du général
 Benedeck retranché dans ce hameau.

LE MONDE ILLUSTRÉ



Tente de l'Empereur pour la campagne d'Italie.

L'empereur a transporté son quartier général à
 Gorgonzola, et fait jeter deux ponts de bateaux sur
 l'Adda.

13 juin. — Passage de l'Adda par une partie de l'ar-
 mée française. — L'empereur porte son quartier
 général à Cassano. — Evacuation de Reggio et de
 Brescello par les Autrichiens.

14 juin. — Passage de l'Adda par l'armée sarde. —
 L'ennemi se retire : en partie sur Montechiari, en
 partie sur Mantoue.

15 juin. — Le corps autrichien, parti d'Ancône, se re-
 plie sur le Pô inférieur, pour rallier l'armée expédi-
 tionnaire dans le carré stratégique de Vérone. —
 Modène et Brescello sont libres.

FULGENCE GIRARD.

Quant aux illustrations de la campagne d'Italie, elles sont pour la plupart extraites de l'hebdomadaire *Le Monde illustré*. Les gravures y sont remarquables par leur réalisme et leur pouvoir évocateur. Elles suivent, au plus près, le déroulement des opérations et constituent, par ailleurs, un saisissant témoignage de l'esprit de l'époque.

À propos du *Monde illustré*, il faut savoir que Fulgence Girard, l'homme de lettres granvillais qui deviendra le beau-père de Félix¹ a fait partie, en 1854, des fondateurs de cet hebdomadaire. Il y publie de nombreux et remarquables articles. Il se trouve que pendant la campagne d'Italie, il assure chaque semaine, dans cette revue, le *Bulletin analytique des opérations militaires de l'armée d'Italie* dont certains extraits sont reproduits dans cet ouvrage.



¹ En effet, Félix Isidore Victor Le Bouffy épouse, à Bacilly près d'Avranches, en 1862, Marcelline, fille aînée de Fulgence Girard, et arrière grand-mère des *dix cousins*.

Pour en savoir plus sur Fulgence Girard :

www.dunwich.org/fulgence.girard

Quelques repères dans le temps...

**Au cours de la vie de Félix Isidore Victor Le Bouffy
(1812-1872),
en France, se sont succédés huit régimes politiques**

L'Empire :	mai 1804-avril 1814
Napoléon I ^{er}	
La Première Restauration :	avril 1814-mars 1815
Louis XVIII	
Les Cent-jours :	mars 1815-juin 1815
Napoléon I ^{er}	
La Seconde Restauration :	juillet 1815-juillet 1830
Louis XVIII (juillet 1815-septembre 1824)	
Charles X (septembre 1824-juillet 1830)	
La Monarchie de Juillet :	août 1830-février 1848
Louis-Philippe I ^{er}	
La Seconde République :	février 1848-décembre 1852
Le Second Empire :	décembre 1852-septembre 1870
Napoléon III	
La Troisième République :	septembre 1870-juin 1940



Tout au long de ces pages, nous verrons que la naissance, la jeunesse, la carrière militaire, le mariage, les deuils, bref tout ce qui a fait la vie de Félix ne racontent pas seulement la vie d'un homme...

Ces faits nous révèlent la vie telle qu'elle fut dans une certaine France, de la fin du Premier Empire aux premiers temps de la Troisième République.



1

*Une brassière de tricot
de laine blanche*

Un certain 26 septembre 1812
Cherbourg, l'histoire d'un port face aux Anglais
Les années Napoléon
La prise en charge des enfants *trouvés*

Transcription

L'an mil huit cent douze le vingt six septembre à cinq heures du soir par devant nous maire officier de l'état civil de la ville de Cherbourg, département de la Manche membre de la Légion d'Honneur est comparue madame Rose Le Brettevillois directrice de l'hopital civil de Cherbourg y demeurant, âgée de quarante et un ans, qui nous a déclaré que ce jour d'hui à midy, étant seule, elle a trouvé dans la rue de la Tour quarrée sur le seuil de la porte d'entrée du dit hopital, un enfant nouvellement né tel qu'elle nous le présente emmailloté et vêtu d'un bonnet de tul garni de même, d'un serre-tête de soie bleue, d'une chemise garnie de mousseline, d'une brassière de tricot de laine blanche bordée de laine rouge, de trois petits linges, et d'une enveloppe de flanelle blanche. Il était de plus porteur d'un billet ainsi conçu, cet enfant n'est pas baptisé, on désire qu'il soit nommé Félix Isidore Victor, on assure madame la Supérieure que si cet enfant se fait élever sous peu il sera reconnu, après avoir visité l'enfant nous avons reconnu qu'il est de sexe masculin, qu'il paraissait nouvellement né. De suite avons inscrit l'enfant sous les prénoms de Félix Isidore Victor auxquels nous avons ajouté le nom de Laplace et avons ordonné qu'il soit remis de suite à la dite dame directrice, de quoi avons dressé le procès verbal en présence de Pierre François Britel journalier âgé de soixante dix ans et de Georges Bedel journalier âgé de trente ans, tous deux majeurs, domiciliés à Cherbourg qui ont signé avec nous après que lecture a été faite du présent procès verbal.

Signatures : Le Brettevillois, Britel, Bedel, Delaville.



L'abandonné

œuvre de Louis Deschamps (1846-1902)
présentée à Paris au Salon de 1884.

Le thème a été décliné par l'artiste sur divers supports puis reproduit en eau forte par plusieurs graveurs. L'œuvre figure sur une pleine page dans l'hebdomadaire "*Le Monde illustré*" en 1884 sous le nom "*La recherche de la paternité*". plusieurs versions originales ont été recensées dont une aquarelle au musée du Louvre à Paris dans le département des arts graphiques.

Un certain 26 septembre 1812...

L'histoire de Félix Isidore Victor Le Bouffy commence ici, à Cherbourg, aux premiers jours de l'automne 1812. Pour l'état civil il est enregistré sous le nom de Félix Isidore Victor *Laplace*.

Nouveau-né, il est trouvé le 26 septembre 1812, à *midy, sur le seuil de la porte d'entrée* de l'hôpital civil de la ville, situé *rue de la Tour quarrée*, par la directrice de l'hôpital, Mme Le Brettevillois, qui va elle-même déclarer l'enfant. Cette déclaration est reçue par le maire qui est, à l'époque, Pierre Joseph Delaville¹.

On apprend aussi, par l'acte de naissance, que l'enfant, de sexe masculin, *paraissait nouvellement né*.

Les vêtements qu'il porte sont décrits dans le détail : le bonnet est en tulle², le serre-tête garni de soie bleue ; le nouveau-né porte une chemise de mousseline, sa brassière est en laine blanche bordée de laine rouge, enfin, il est enveloppé dans une chaude flanelle ; tout ici indique que l'enfant est habillé de façon très soignée.

On peut alors penser que ce n'est pas la misère qui a conduit sa mère à abandonner l'enfant sur le seuil de l'hôpital mais une autre raison.

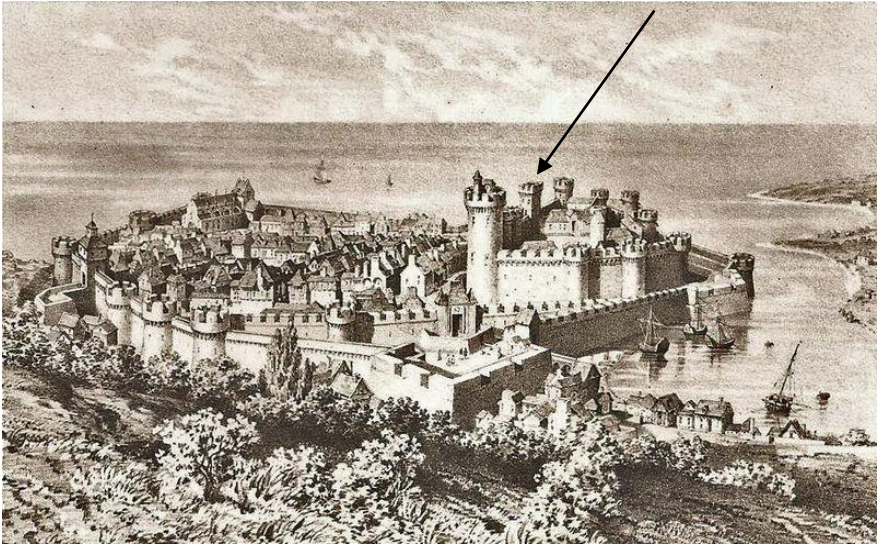


1 Pierre Joseph Delaville, médecin, fut maire de la ville de Cherbourg de 1800 à 1815.

2 Dans la description des vêtements portés par l'enfant, cet extrait de naissance donne des précisions sur le tissu dont ils sont faits. Il s'agit, pour l'époque, de tissus fins et coûteux : le tulle, délicat et transparent, la soie, la mousseline à base de coton indien travaillé de façon particulière, la flanelle faite de laine douce et chaude.

Le vieux Cherbourg

La Tour-Carrée



L'ancienne forteresse de Cherbourg, le château et ses tours

On ne connaît pas avec précision la date de construction du château dominant la forteresse de Cherbourg. On trouve une première mention de son existence au X^{ème} siècle.

Dans le vieux Cherbourg, la Tour-Carrée se dressait à l'entrée de la rue François-La-Vieille et de l'actuelle place de la République.

Le château fut détruit entre 1689 et 1692



Le billet dont l'enfant était porteur...

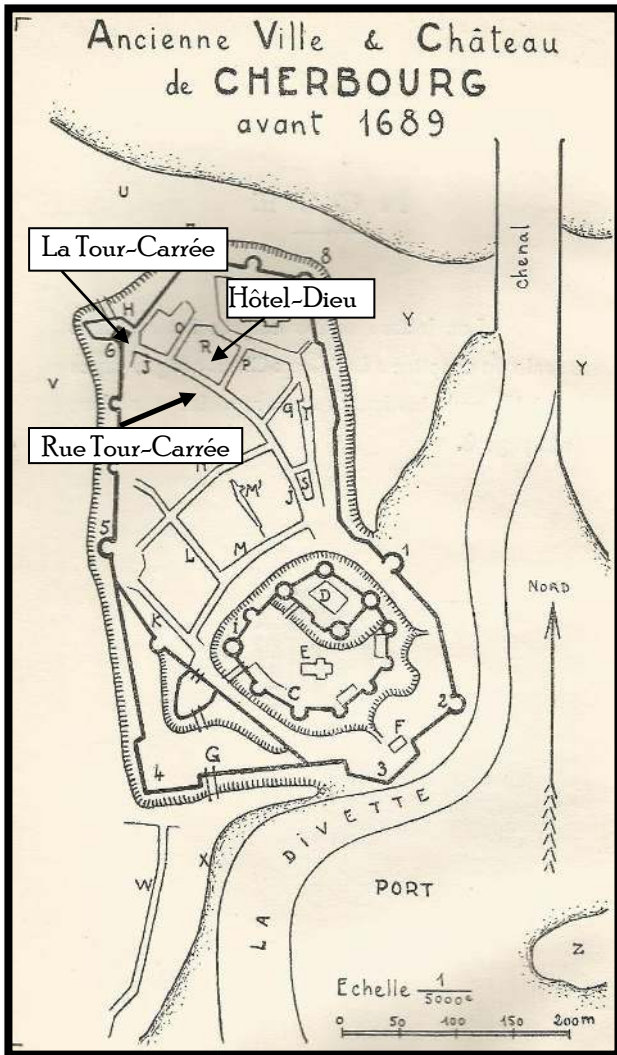
Il ressort d'abord de ce texte que le père et la mère se sont concertés pour le rédiger (*ou désire...*). D'autre part, en exprimant sur ce billet, le souhait que l'enfant soit baptisé et prénommé *Félix Isidore Victor*, les parents se donnaient là un moyen à peu près infaillible de retrouver, plus tard, la trace de leur fils, à condition qu'il ne lui arrive pas malheur... (Ils ont écrit *si cet enfant se fait élever...*)

Il y a d'abord le choix de trois prénoms accolés... mais surtout, comme nous le découvrirons plus loin, ce choix associe, en fait, les premiers prénoms de son père (Félix Isidore) et le premier prénom de sa mère (Victoire). La rédaction d'un tel billet déposé avec l'enfant témoigne, au-delà des risques encourus par l'enfant, de la volonté d'une traçabilité rendue ainsi possible.

Dans ce billet, les parents ont aussi écrit : *sous peu il sera reconnu*. Cela laisse à penser qu'ils espéraient pouvoir sans trop tarder venir rechercher l'enfant... Ce ne fut pourtant pas le cas...

Ce que nous apprend cet acte, c'est aussi le patronyme qui a été attribué à l'enfant lors de la déclaration de sa naissance : *De suite avons inscrit l'enfant sous les prénoms de Félix Isidore Victor auxquels nous avons ajouté le nom de Laplace*, en référence sans doute au lieu où il a été découvert.





Source : *Histoire anecdotique de Cherbourg* (voir bibliographie)

L'hôpital civil de la rue Tour-Carrée

Selon cet acte de naissance, en 1812, l'hôpital civil de Cherbourg se trouvait rue Tour-Carrée. Cette rue existe toujours, c'est l'une des plus anciennes rues de la ville, mais il n'y a plus aucune trace de l'hôpital civil.

Comme plusieurs autres rues du vieux Cherbourg, la rue Tour-Carrée rappelle par son nom l'existence du château construit au sein de la forteresse et marque sa proximité avec l'une de ses tours, la Tour-Carrée.

Le premier nom attesté de cette rue qui menait à la basilique Sainte-Trinité est celui de *rue de la Trinité*. Elle fut ensuite appelée *rue de l'Unité* et *rue de l'Hospice* sous la Révolution, en référence à l'Hôtel-Dieu qui s'y trouvait. On rencontre également le nom de *rue de l'Hôpital*. Elle est enfin nommée *rue Tour-Carrée*.

Son tracé dans le vieux Cherbourg va de l'actuelle place de l'Hôtel de ville à la place de la Révolution ; l'hôpital civil avait sa façade entre la rue Hervieu et la rue Noël¹. Il n'en reste rien aujourd'hui.

En 1811, l'année qui a précédé la naissance de Félix, Napoléon 1^{er}, par un décret datant du 6 juin, avait autorisé la construction à Cherbourg d'un établissement de trois cents lits, financé par la vente de l'ancien bâtiment et une allocation de vingt mille francs pendant neuf ans, à partir de 1815. Mais la chute de l'Empire bloque le versement de ces sommes et l'hôpital n'est finalement ouvert qu'en 1860, sous le Second Empire.



¹ Source : *Documents historiques sur le vieux Cherbourg et ses environs*, éd. La Dépêche, 1981, p. 96.

Dans la rue Tour-Carrée, peu de bâtiments gardent la mémoire du vieux Cherbourg et de ses imposantes bâtisses en schiste. Cependant, au n°14 de la rue Tour-Carrée, on peut encore admirer le bel ensemble que constitue l'Hôtel Garantot¹.



L'Hôtel Garantot, au n°14 de la rue Tour-Carrée

Construit au XVII^{ème} siècle, l'Hôtel Garantot fut la résidence du sieur Demons de Garantot, maire de Cherbourg de 1779 à 1789. Pendant la Révolution, lors d'émeutes en juillet 1789, il fut pillé.

« Tous ses meubles furent brisés sans nulle exception, et les débris jetés dans la cour, qui s'en trouva comblée ; sa voiture, couverte d'ordures, fut conduite sur le quai et précipitée dans le port. Quant à lui, magistrat inexorable, plus austère que la loi, et dont la sévérité était une vraie tyrannie, il crut n'avoir rien de mieux à faire que de se sauver à Valognes, sa patrie, dans une mauvaise charrette caché sous la paille. »

Pendant la Terreur, l'hôtel fut transformé en prison.

Sous le Premier Empire, à l'époque où Félix est abandonné sur le seuil de l'hôpital civil situé un peu plus loin dans cette rue Tour-Carrée, l'Hôtel Garantot est occupé par le commandant de la place de Cherbourg.

¹ Ou *de Garanteau* selon la graphie de Jean-Thomas Voisin dans son histoire de Cherbourg dont est tiré cet extrait. (Voir la bibliographie.)

Cherbourg, l'histoire d'un port face aux Anglais...

L'histoire du port de Cherbourg est marquée par sa proximité avec les côtes anglaises. Depuis le XIII^{ème} siècle, l'Angleterre convoitait cette place forte dont elle s'empara à plusieurs reprises. D'où la préoccupation d'en faire un grand port abrité.

Ce fut une idée tenace.

Sous le règne de Louis XIV, Vauban souhaite profiter de la position de cette forteresse, face à l'Angleterre, pour en faire un port pouvant accueillir la flotte royale.

Il envisage de fermer la rade par deux digues, l'une partant du Homet, une autre partant de l'île Pelée.

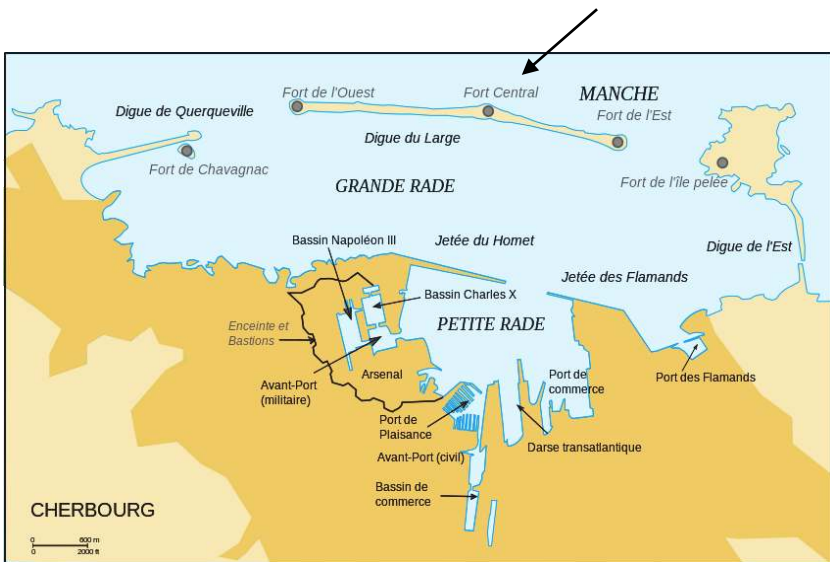
Faute d'argent, les travaux furent à peine ébauchés et les incursions anglaises se poursuivirent. La dernière invasion, celle de 1758, provoqua la destruction complète du port et des fortifications de la ville. C'est sous Louis XVI que les travaux reprirent avec l'édification de forts et plusieurs tentatives pour construire une digue à une lieue¹ du rivage.

Après les troubles de la période révolutionnaire, c'est Bonaparte qui donna l'ordre en 1802 de reprendre les travaux de la digue et du port militaire.



¹ Une lieue correspond à environ quatre kilomètres.

La rade de Cherbourg aujourd'hui



Source : Ewen ar Born, 2008, Wikipedia

Cette vue de la rade de Cherbourg, aujourd'hui, rend compte de l'ampleur des travaux accomplis pour en faire un port exceptionnel.

Cette carte permet également de repérer *le Fort Central*, cette partie de la digue dont la construction exigea tant d'années, de moyens et de vies humaines.

Les années Napoléon

Napoléon nomme l'ingénieur Joseph Cachin directeur des travaux maritimes. Il a la charge du creusement de l'avant-port militaire et de la construction d'un arsenal. Il reprend le projet de construction d'une batterie défensive centrale sur la digue du large. En faisant de Cherbourg un des plus grands ports militaires, Bonaparte vise non seulement la protection de nos côtes mais aussi l'invasion de l'Angleterre.

Entre 1800 et 1814, ces chantiers sont un gouffre financier, ils rencontrent des difficultés techniques considérables ainsi que de graves problèmes de recrutement de main d'œuvre. Enfin, ils vont subir les terribles colères de la mer.

Dès les premiers mois qui suivent la grande campagne de recrutement de 1803, les ouvriers manifestent et quittent les chantiers. Les salaires misérables, quand ils sont effectivement payés, et les conditions de logement déplorables sont autant de raisons qui font fuir la main d'œuvre. La garnison de la ville puis les bagnards du Havre sont bientôt nécessaires pour travailler à ce gigantesque chantier. Par suite de la guerre que Napoléon fait dans la péninsule hispanique, Cherbourg devient un dépôt de prisonniers espagnols qui travaillent au port ou sur les chantiers de constructions navales.

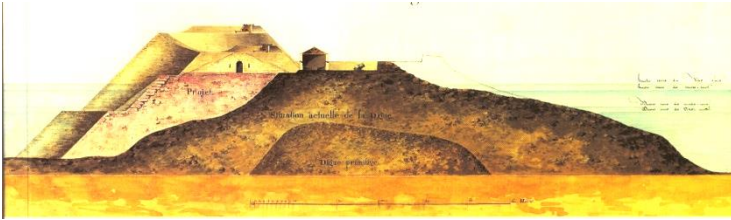
Ainsi, par étapes, le chantier progresse.

Les travaux pour l'édification d'un fort sur la digue centrale sont marqués, en février 1808, par un drame. En pleine nuit de tempête, les flots submergent l'île artificielle en construction au milieu de la rade, entraînant la mort de près de deux cent trente personnes : des militaires, des ouvriers et artisans et leur famille¹.

Le chantier est cependant repris et deux ans plus tard, la *batterie Napoléon* est en place sur la digue du large. Le peuple de Cherbourg, en liesse, accueille l'Empereur et l'Impératrice venus visiter les nouveaux ouvrages.



¹ Récit de cette catastrophe dans les pages qui suivent. Sur ce sujet, lire le remarquable ouvrage d'Yves Murie *Ouragan sur la digue* (précisions dans la bibliographie).



L'île artificielle, point de départ du fort central
sur la digue du Large



Le fort central
Photo Guillaume Rueda

Dans le port de Cherbourg, la submersion de la digue

Quand Napoléon I^{er} reprend le projet de construction d'une digue fermant la rade de Cherbourg, le plan est ambitieux. Il prévoit que la digue ait comme point de départ, et comme base, une île artificielle constituée de blocs de pierres amassés sur des hauts fonds.

En 1804, la digue est déjà longue de près de quatre kilomètres. Dans la partie centrale, une forteresse abrite la toute nouvelle batterie Napoléon.

Ce chantier mobilise encore plusieurs centaines de soldats, d'ouvriers, de femmes et d'enfants logés sur place.

En 1807, à la suite d'une violente tempête, le fort Napoléon fut sérieusement endommagé : des blocs de pierres de plusieurs mètres cubes furent arrachés, la batterie fut inondée... On procède alors à quelques réparations, mais ce n'est guère la saison... Le chantier redémarre.

Dans la nuit du 11 au 12 février 1808, survient une de ces terribles tempêtes de grande marée. Les vagues déferlent avec violence sur la digue qui commence à se disloquer. À cinq heures du matin, une lame gigantesque balaye la digue et la forteresse : les bâtiments sont emportés, les habitacles sont inondés ; dans leur course folle, d'énormes blocs de pierre arrachés par la force des vagues écrasent tout sur leur passage. Les soldats, les ouvriers et leur famille essayent en vain d'échapper au piège mais l'ouragan dévaste tout. Près de deux-cent-trente hommes, femmes, et enfants vont périr dans cette seule nuit de tempête.

Le 12 février, vers quatre heures de l'après-midi, sur une mer encore démontée, une embarcation peine à rejoindre la côte ; à son bord, les quarante-huit seuls survivants de cette nuit d'épouvante. Ils doivent la vie au courage et au sang-froid d'un jeune capitaine du nom de Trigan. Parmi ces rescapés, deux, gravement blessés, ne survivront pas.

Après ce drame, les travaux de la digue se sont poursuivis...

L'ouvrage fut finalement achevé et inauguré par Napoléon III en 1853.



L'Empereur passe ses troupes en revue.
Rougeron Vignerot Graveurs et photogaveurs et C^{ie}



L'accueil de la population de Cherbourg
Gravure de Pierre Martinet (1781-...)

Mai 1811, L'Empereur en visite à Cherbourg

En mai 1811, Napoléon accompagné de Marie-Louise se rend à Cherbourg pour constater l'avancement des différents chantiers et voir sur place les décisions à prendre pour la suite des travaux.

L'Empire est alors à son apogée : Napoléon vient de remporter une belle victoire dans sa guerre avec l'Espagne, il est à la tête d'un immense Empire, il a déjà porté le territoire français à cent trente départements¹. Il vient aussi d'avoir un héritier, le Roi de Rome, né le 20 mars 1811...

Le 26 mai, à quinze heures, le cortège impérial entre dans Cherbourg. Il est accueilli, aux limites de la commune, par le maire, Pierre Joseph Delaville, les élus municipaux, « la garde d'honneur à cheval, les compagnies d'élite de la garde nationale avec sa musique, ainsi qu'une foule immense ».

Sa première visite est pour la digue et les autres ouvrages du port. Au soir, il regagne l'entrée de la ville où toute la population attend son passage.

Il descend de cheval et traverse la foule à pied. « Les maisons étaient décorées de guirlandes de fleurs et de feuillages ; des drapeaux tricolores flottaient aux fenêtres et une illumination générale éclairait toutes les rues. »²

Le lendemain de son arrivée, dès cinq heures du matin Napoléon parcourt à cheval l'enceinte du port militaire et le chantier des constructions navales...

Du 26 au 30 mai, à un rythme effréné, Napoléon inspecte les travaux réalisés, visite les ateliers, examine en détail les projets, y apporte des correctifs...

Il rencontre aussi les autorités civiles et judiciaires et passe en revue les troupes.

1 Leur nombre sera porté à cent trente quatre en 1812

2 Jean-Thomas Voisin dans son *Histoire de Cherbourg*

L'Empereur ne s'autorise pas de pause. Un extrait du procès verbal du séjour de l'Empereur à Cherbourg rapporte l'anecdote suivante. « En visite avec l'Impératrice au Port Napoléon, la pluie les retint un moment. L'Empereur qui ne pouvait pas rester oisif, se fit apporter sous une tente, le plan des ouvrages alors sous ses yeux, et examina les projets proposés pour leur complément. »

Lorsqu'elle n'est pas à ses côtés, l'Impératrice reçoit les hommages des différentes administrations de la ville et de l'arrondissement.

Voici comment l'historien Jean-Thomas Voisin rapporte les festivités organisées à Cherbourg le 29 mai, la veille de leur départ : « Un feu d'artifice fut tiré à vingt et une heures et un grand bal commença immédiatement après dans de vastes salles, construites en planches et en toile, sur la place d'Armes, auprès de la mairie... Leurs Majestés n'assistèrent pas à ce bal qui dura jusqu'à quatre heures du matin. »

Le couple impérial fut particulièrement sensible à l'accueil chaleureux qui leur fut réservé de la part du maire et des citoyens de Cherbourg venus l'acclamer.

À la suite de cette visite, par un décret du 19 juillet 1811, Napoléon élève Cherbourg au rang de chef-lieu d'arrondissement. C'est Augustin Asselin qui est nommé à la tête de cette toute nouvelle sous-préfecture. Cet enfant du pays, érudit et entreprenant, avait été maire de la ville de 1792 à 1794.

L'Empereur installe à Cherbourg le tribunal de première instance qui siégeait jusque-là à Valognes, principale ville du Cotentin sous l'Ancien Régime. Il décrète également l'édification d'un nouvel hôpital civil de trois cents lits assortie d'une aide financière importante.¹

Par un décret du 28 décembre 1812, il fait de Cherbourg une préfecture maritime.



¹ La première pierre de cet hôpital ne sera posée qu'en 1859.

L'année 1812 : quelques repères historiques

L'année de naissance de Félix Isidore Victor Le Bouffy, est marquée par les premiers grands revers de Napoléon.

En désaccord avec le tsar Alexandre I^{er} au sujet de l'avenir de la Pologne, Napoléon décide en 1812 de marcher contre l'Empire de Russie. L'expédition tourne mal. Après avoir pénétré dans Moscou, l'armée de Napoléon est prise au piège et doit battre en retraite.

2

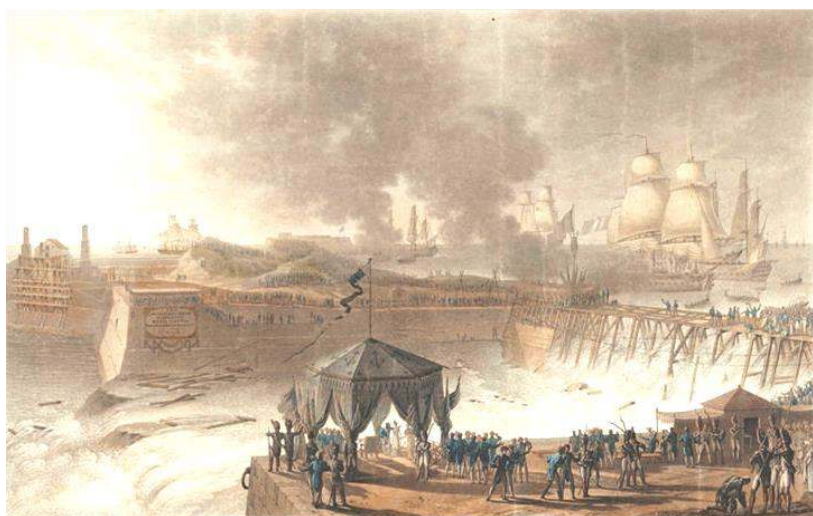
Année 1812 : dates marquantes

8 février	Mouvement de troupes françaises en direction de la frontière russe.
7 juin	Napoléon I ^{er} arrive à Dantzig.
18 août	Entrée de Napoléon à Smolensk.
14 septembre	Entrée de Napoléon dans Moscou quasiment déserte.
14 au 20 septembre	Les incendies provoqués par l'armée russe ravagent la ville.
19 octobre	Après avoir attendu en vain la capitulation de la Russie et les premières neiges arrivant, Napoléon décide la retraite.
12 novembre	Les débris de la Grande Armée se regroupent à Smolensk.
14 novembre	Napoléon I ^{er} quitte Smolensk
27 novembre	Passage de la Bérézina par l'Empereur, la garde et l'artillerie.
6 décembre	Débâcle de l'armée française ; la température est de -36°C .
12 décembre	Les restes de l'armée arrivent à Kovno où ils subissent une nouvelle attaque des Cosaques ; c'est la panique.
13 décembre	Passage du Niémen par les survivants.
16 décembre	La nouvelle du désastre militaire de la Campagne de Russie est connue à Paris.
18 décembre	L'Empereur arrive aux Tuileries, peu avant minuit.

L'Impératrice à Cherbourg en août 1813



Arrivée de l'Impératrice Marie-Louise aux portes de Cherbourg
Constant Bourgeois (1767-1841)



16 août 1813, l'immersion de l'avant-port
Dessinateur Eugène Isabey (1803-1886)
Graveur Benedict Piringer (1780-1826)

Fonds de la bibliothèque municipale de Cherbourg

Août 1813, l'Impératrice vient seule à Cherbourg

En 1813, après des millions dépensés et dix années de travaux continus, l'avant-port militaire est achevé. Le bassin est entièrement creusé, les murs des quais terminés, l'ouvrage est prêt à recevoir les eaux de la mer.

Napoléon était en Saxe à la tête de la Grande Armée. Il ne put assister à l'immersion de ce bassin. Le 25 août, c'est l'impératrice Marie-Louise seule, en qualité de régente de l'Empire, qui vint assister à la mise en eau de l'avant-port.

Marie-Louise d'Autriche arrive à Cherbourg le 25 août. Elle est reçue à l'entrée de la promenade du Roule par le maire Pierre Joseph Delaville, tout le corps municipal et les autorités du département.

Le lendemain, elle se rend à Port Napoléon et descend au fond du bassin : elle est la dernière personne à fouler le sol du bassin avant son immersion.

Vers dix-huit heures, le 27 août, elle assiste à la spectaculaire mise en eau de l'avant-port.

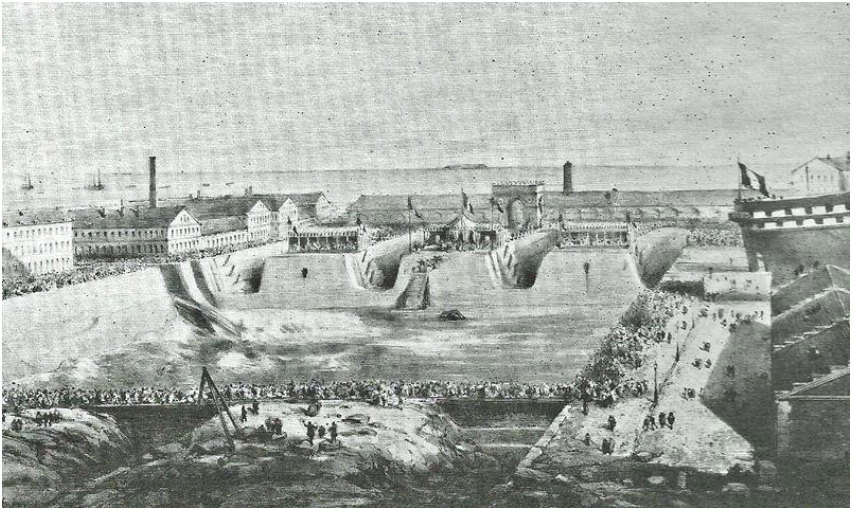
C'est en redescendant, le 31 août, du sommet de la Montagne du Roule qui domine la ville, qu'elle reçoit une dépêche de Napoléon lui apprenant que son père, François 1^{er} d'Autriche, vient de s'allier à la Russie et à la Prusse contre l'Empire français.

L'Impératrice quitte Cherbourg le matin du 1^{er} septembre 1813.





5 août 1858
Napoléon III accueille
la Reine Victoria
dans le port militaire
de Cherbourg.
Gravure :
Godefroy Durand
(1832-1896)



7 août 1858
La mise en eau du bassin Napoléon III

Le chantier progresse au fil des régimes...

En France, après l'écroulement de l'Empire, la royauté est restaurée et à partir de 1825, sont repris, à Cherbourg, les grands travaux portuaires.

Le 25 août 1829, le roi Charles X laisse à son fils, le Dauphin Louis de France, l'honneur de se rendre à Cherbourg pour la mise en eau du nouveau "bassin Charles X".

« Le dauphin sortit le dernier du fond du nouveau port. L'établissement reçut la bénédiction de l'évêque de Coutances ; ensuite on donna passage aux flots, et la mer, se précipitant comme dans un gouffre, envahit ce vaste bassin. »

Il faut attendre le Second Empire pour voir le grand projet napoléonien réalisé dans sa totalité.

En août 1858, Napoléon III accompagné de l'impératrice Eugénie se rend à Cherbourg pour y accueillir, avec faste, Victoria, la Reine d'Angleterre.

C'est le 7 août, en présence d'une importante délégation anglaise, et entourés d'une foule de près de cent mille personnes que L'Empereur et l'Impératrice assistent à l'immersion du troisième bassin du port militaire, le bassin Napoléon III.

La plaque scellée par l'Empereur au fond du bassin porte l'inscription suivante : « Ce bassin, décrété le 15 avril 1803 par Napoléon I^{er} a été commencé le 28 juin 1836, et a été inauguré le 7 août 1858, en présence de l'empereur Napoléon III et de l'impératrice Eugénie, l'amiral Hamelin, ministre de la Marine. »



Avant leur départ de Cherbourg, le 8 août 1858
Napoléon III et l'Impératrice Eugénie
inaugurent l'imposante statue équestre de Napoléon I^{er}



Place Napoléon
statue équestre
de l'Empereur,
œuvre du sculpteur
Armand Jules Le Véal
1821-1905



Le 30 novembre 1840,
Le navire *La belle Poule* qui ramène de Sainte-Hélène les
cendres de Napoléon entre en rade de Cherbourg

L'attachement de Cherbourg à Napoléon I^{er}

En raison de sa position stratégique, Cherbourg reçut la visite de nombreux souverains français mais la ville restera très attachée à la personne de l'empereur Napoléon I^{er}.

Sous la Monarchie de Juillet, il est décidé que les cendres de Napoléon soient rapatriées de Sainte-Hélène.

Le 30 novembre 1840, la frégate *La Belle Poule* entre en rade de Cherbourg.

Quelques jours plus tard, le cercueil de Napoléon est transbordé sur le bateau à vapeur *La Normandie* qui part alors en direction du Havre.

Pour rejoindre Paris, la dernière étape de ce voyage, se fit par la remontée de la Seine sur le bateau *La Dorade*.

Le 15 décembre 1840, depuis le Pont de Neuilly jusqu'aux Invalides, une foule nombreuse accompagne le char funèbre dans son parcours à travers Paris.

Le transfert des cendres de Napoléon prit des allures de triomphe posthume.



15 décembre 1840

Le char funèbre de Napoléon descend les Champs-Élysées.
Gravure de Louis-Julien Jacott d'après un dessin de Louis Marchand.

Être un enfant trouvé à Cherbourg en 1812

C'est dans cette ville de Cherbourg, si chargée d'histoire, que naquit en septembre 1812, un petit Félix Isidore Victor, trouvé à midi sur le seuil de l'hôpital civil, avec sa brassière de laine blanche et son bonnet de tulle...

Entre septembre 1812 et février 1814, Félix Isidore Victor Laplace fut un *enfant trouvé*, comme tant d'autres, et il partagea leur sort.

Mais quel était donc, à Cherbourg, en 1812, le sort d'un enfant trouvé ?

Un regard sur la législation de l'époque et la lecture de documents d'archives locales nous éclairent un peu sur la situation de ces enfants en ce début du XIX^{ème} siècle.

Pendant la période révolutionnaire, les Assemblées constituante et législative avaient déjà donné un cadre légal à la prise en charge des *enfants trouvés* ou *abandonnés*. Ils étaient placés sous la tutelle de l'administration et avaient un statut social. Accueillis dans les hospices jusqu'à leur sevrage, ils étaient ensuite placés au sein de familles. Leur scolarité était assurée jusqu'à leur placement en apprentissage ou comme domestique. L'enfant restait jusqu'à sa majorité sous la tutelle de l'État, mais devenait, à dix-huit ans, libre de travailler à son compte.

La période de l'Empire fut marquée par un phénomène de société qui toucha la France entière et se traduisit par un accroissement impressionnant du nombre de nouveaux abandonnés.

Au début du XIX^{ème} siècle, Paris compte en moyenne un enfant trouvé pour cent cinquante-huit habitants et un enfant naturel pour trois naissances.

La pauvreté est la première cause qui pousse les mères à se débarrasser de leur nouveau-né. L'arrivée d'un enfant non souhaité ne fait qu'intensifier la misère.

La deuxième cause est l'illégitimité de la naissance.

Dans la mentalité populaire d'alors, une fille mère n'a droit ni au respect, ni au travail. Quant aux milieux aisés, dans ces années là, cette situation est, tout simplement, inconcevable.

En 1811 (c'est-à-dire l'année qui a précédé la naissance de Félix) un important décret napoléonien vise à améliorer l'accueil et le suivi de ces enfants. Il apporte un certain nombre de précisions et de modifications aux initiatives révolutionnaires. Il constitue, durant tout le XIX^{ème} siècle le code de référence.

Pour sauvegarder la vie de ces enfants, on généralise l'installation d'un tour¹ à l'entrée de chaque hospice.

Le décret de 1811 distingue trois catégories d'enfants recueillis par les hospices : les *trouvés*, les *abandonnés* et les *orphelins pauvres*.

Les enfants trouvés sont ceux qui avaient été exposés dans un lieu public. Ils étaient de père et de mère inconnus.

Les enfants abandonnés étaient nés de parents connus sans qu'on sache ce qu'ils sont devenus, ou sans qu'on puisse recourir à eux.

Les orphelins pauvres étaient admis à l'assistance publique parce qu'ils restaient sans ressources après le décès de leurs parents.

Autre règle : l'hôpital civil doit tenir un registre des enfants ainsi déposés.

Les hospices sont chargés de la fourniture de la layette et des dépenses relatives aux enfants restés dans l'hospice.

Les frais de nourrices et de pensions sont à la charge de l'État et des communes. Les enfants les plus jeunes sont mis dès que possible en nourrice jusqu'à six ans.



1 Ce système, qui garantissait l'anonymat, remonte au XVII^{ème} siècle et avait pour but de favoriser la survie des enfants.



Tour d'hospice en 1830

Illustration du mot *Tour* dans le *Dictionnaire Larousse illustré* de 1948
(tome 2).

Elle est signée *Paul de Laubadère* (1859-1931),
illustrateur chez Larousse.

La prise en charge des *enfants trouvés*, une longue histoire...

Jusqu'au XVI^{ème} siècle, les abandons d'enfants étaient très sévèrement punis : cela conduisait souvent les mères à tuer leurs enfants illégitimes dès la naissance.

Un tournant est marqué en 1633 avec la fondation, par Saint Vincent de Paul (1581-1660) et Louise de Marillac, de la Compagnie des Filles de la Charité dont l'activité la plus emblématique fut de recueillir les enfants abandonnés. Pour mettre fin aux infanticides, Saint Vincent de Paul fit installer des *tours* à l'entrée des hospices. Le tour était un cylindre placé dans la muraille qui pivotait sur lui-même. Depuis l'extérieur on pouvait déposer l'enfant et sonner à la cloche placée tout à côté. La personne de garde faisait pivoter le tour et pouvait ainsi recueillir l'enfant. Le premier tour fut installé à Paris en 1638. Les hospices étaient propriété de l'Église ; ils vivaient de dons et de redevances.

La période révolutionnaire fut une étape importante dans la prise en charge des *enfants trouvés* : la loi du 10 messidor an I (28 juin 1793) fait obligation pour la Nation de se charger des enfants abandonnés.

Sous l'Empire, le décret du 30 mars 1811 fonde un certain nombre de principes et organise la prise en charge de ces *enfants trouvés*. des consignes précises sont données pour enregistrer leur entrée dans l'hospice, pour assurer leur suivi et vérifier qu'ils sont bien traités par les nourrices à qui ils sont confiés.

Sous la Troisième République, en 1874 et en 1878, de nouvelles lois obligent les services du Préfet à faire surveiller par des médecins les enfants placés en nourrice. Les registres de placements doivent être tenus par les secrétaires de mairie. De nouvelles étapes en 1904 et 1956 ont finalement abouti à la création du service de l'Aide Sociale à l'Enfance¹.

¹ Aujourd'hui 500 à 600 enfants, nés sous X, sont abandonnés en France chaque année. Ils sont pris en charge par les services de l'Aide à l'Enfance, en attente d'adoption.

Quelques archives de terrain...

Sont reproduits dans les pages suivantes quelques documents sur cette question, conservés par les archives municipales de Cherbourg.

Ces témoignages sont parlants.

Certains courriers révèlent la préoccupation qu'avaient les autorités préfectorales, dès 1804, d'entreprendre un recensement détaillé et un suivi précis des *enfants trouvés* admis dans les hôpitaux civils de leur juridiction. Ainsi, dans le département de la Manche, l'arrêté pris par le préfet Louis Costaz du 27 Prairial an XII (16 juin 1804) témoigne du souci de mettre en place un système de remontée des informations concernant, pour chaque ville, les *enfants trouvés* admis dans l'hôpital civil

D'autres courriers témoignent du sérieux des contrôles effectués par l'administration préfectorale : en 1817, un "état des sommes dues aux nourrices des *enfants trouvés* de l'hospice civil de Cherbourg", déjà réclamé, n'a toujours pas été envoyé à la préfecture. La relance est sévère...

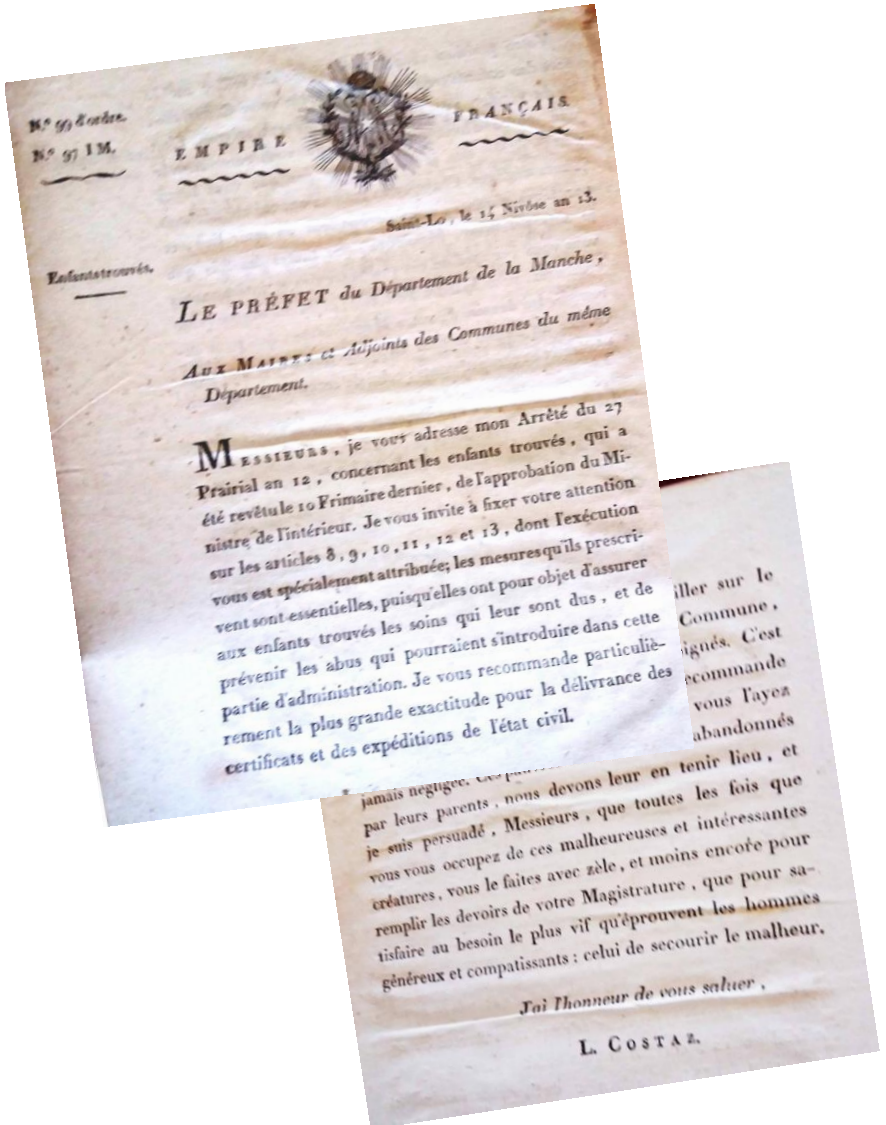
Et plus tard, en 1842, un document témoigne du suivi des *enfants trouvés*. Il convient cette fois, de les "retrouver" vingt ans après, afin de pouvoir, à vingt ans, les incorporer.

Enfin certains échanges de courrier, hallucinants, concernent la mortalité chez ces enfants et ses causes. Ils en disent long sur leurs chances de survie et sur le regard qui était porté, à l'époque sur les *enfants trouvés* et leurs mères.



En quête de chiffres...

Lettre du 14 Nivôse an XIII du Préfet de la Manche,
Louis Costaz, aux maires de son département (4 janvier 1805)
(Transcription page suivante)



Lettre du Préfet du 14 Nivôse an XIII
(4 janvier 1805)

N°99 d'ordre

EMPIRE FRANÇAIS

N° 97 IM

Saint-Lô, le 14 Nivôse an 13

Enfants trouvés

LE PRÉFET du *département de la Manche*,
AUX MAIRES et *Adjoints des communes*
du même département

MESSIEURS, je vous adresse mon Arrêté du 27 Prairial an 12, concernant les enfants trouvés, qui a été revêtu le 10 Frimaire dernier, de l'approbation du Ministre de l'Intérieur. Je vous invite à fixer votre attention sur les articles 8, 9, 10, 11, 12 et 13, dont l'exécution vous est spécialement attribuée; les mesures qu'ils prescrivent sont essentielles, puisqu'elles ont pour but d'assurer aux enfants trouvés les soins qui leur sont dus, et de prévenir les abus qui pourraient s'introduire dans cette partie d'administration. Je vous recommande particulièrement la plus grande exactitude pour la délivrance des certificats et des expéditions de l'état civil.

Votre position vous met à portée de veiller sur le sort des enfants trouvés existants dans votre commune, et de vérifier s'ils sont convenablement soignés. C'est une œuvre d'humanité que je ne vous recommande point, parce que je ne suppose pas que vous l'ayez jamais négligée. Ces pauvres enfants ont été abandonnés par leurs parents, nous devons leur en tenir lieu, et je suis persuadé, Messieurs, que toutes les fois que vous vous occupez de ces malheureuses et intéressantes créatures, vous le faites avec zèle, et moins encore pour remplir les devoirs de votre Magistrature, que pour satisfaire au besoin le plus vif qu'éprouvent les hommes généreux et compatissants : celui de secourir le malheur,

J'ai l'honneur de vous saluer,

L. Costaz

Transcription de onze des vingt quatre articles
de l'arrêté du préfet Louis Costaz
daté du 27 prairial an XII (16 juin 1804)

Le Préfet du département de la Manche, après s'être fait rendre compte de la situation où se trouve le service des enfants trouvés et abandonnés, placés en nourrice à la charge et sous la surveillance des commissions administratives des divers hospices du Département ARRÊTE

Article 1er Les fonds accordés par le gouvernement pour l'éducation et l'entretien des enfants désignés sous le nom d'enfants trouvés, sont uniquement destinés à élever et à entretenir les enfants dont les parents sont inconnus.

Article 7 Il sera remis à chaque nourrice chargée d'un enfant trouvé, un bulletin qui indiquera ses noms et prénoms, son sexe, la date de son entrée à l'hospice, la date connue ou présumée de sa naissance. Le même bulletin indiquera les noms, demeure et profession de la nourrice, et sera signé du Receveur ou de l'Économe de l'hospice.

Article 8 Les nourrices ne pourront être payées qu'en rapportant au Receveur de l'hospice, un certificat sur papier libre, constatant que l'enfant qui leur a été confié est vivant et qu'il est bien soigné.

Le certificat sera délivré par le maire ou par l'adjoint de la commune où réside la nourrice. [...]

Article 12 Il est expressément recommandé aux officiers de l'état civil, de rappeler dans l'acte de décès des enfants entretenus par les hospices, toutes les circonstances mentionnées au bulletin ordonné par l'article 7, qu'ils se feront représenter à cet effet.

Article 13 Pour les enfants décédés à l'hospice, l'officier de l'état civil fera une seule expédition de l'acte de décès, et l'enverra au Sous-Préfet

Article 14 Les états ou contrôles envoyés, chaque trimestre, au Préfet, seront divisés en deux chapitres. Le 1^o chapitre contiendra les enfants élevés à l'hospice ; le 2^o chapitre contiendra les enfants élevés hors de l'hospice.

Article 15 Chaque chapitre sera divisé en trois articles: le 1^o article contiendra les enfants de la 1^{ère} classe, [de 0 à 3 ans] disposés par rang d'âge, en mettant les moins âgés les premiers. Le 2^o article contiendra les enfants de la seconde classe, [de 3 ans à 8 ans] disposés de la même manière que dans le premier article. Le 3^o article contiendra les enfants de la troisième classe [de 8 ans à 12 ans] disposés comme dans les deux articles précédents.

Article 16 Les états contiendront pour chaque enfant :

- Le N^o sous lequel il a été enregistré à son entrée à l'hospice ;
- Ses noms et prénoms ;
- La date de son entrée à l'hospice ;
- La date de sa naissance, connue ou présumée ;
- Son âge connu ou présumé ;
- Le lieu de sa naissance ou de l'exposition ;
- Le nom des nourrices ;
- Le domicile des nourrices ;
- Le nombre des mois de nourriture ;
- La date de la sortie, si elle a eu lieu dans le trimestre ;
- La date de la mort, si elle est survenue dans le trimestre.

Article 18 Il sera pris des mesures pour introduire l'uniformité dans la rédaction des contrôles et dans la forme des bulletins prescrits par l'article 7.

Article 19 Indépendamment des contrôles d'enfants trouvés, ci-dessus prescrits, chaque hospice fournira un état nominatif de tous les individus formant sa population.

Article 20 Le 1^o chapitre contiendra les médecins, chirurgiens, sœurs hospitalières, et en général tous les employés des deux sexes, classés par nature d'emploi ; le 2^o chapitre contiendra les vieillards, et les infirmes âgés de plus de douze ans établis à demeure dans l'hospice ; le 3^o chapitre contiendra les enfants disposés par rang d'âge, en mettant les moins âgés les premiers, et présentera pour chacun d'eux, les détails demandés par l'article 16 du présent, à l'égard des enfants trouvés ; le 4^o chapitre contiendra les malades qui se trouvent à l'hôpital temporairement, et pour la durée de leur maladie seulement.

En 1817, l'administration veille...

Courrier du 10 septembre 1817 adressé par la sous-préfecture
à la commission administrative de l'hôpital civil de Cherbourg
réclamant un état qui n'a pas été envoyé.
(Transcription page suivante)

ARRONDISSEMENT
DE
CHERBOURG. Cherbourg, le 10. 7^{bre} 1817.

Le Sous-Préfet de l'Arrondissement de Cherbourg,
N.°

A Monsieur Le Président
de la Commission administrative de
l'Hospice de Cherbourg.

M. Picoté a été invité
sans délai à la démission
contractée en la présente.
ce 11 7^{bre} 1817.

Monsieur,

J'ai déjà au Bureau de vous
demandé il y a long-temps, un Etat
du Journal quel aux nourrices de
Enfants trouvés de l'Hospice de cette
ville pour l'exercice de l'an 9, en vous
priant d'y Indiquer la situation
financière de cet Etablissement, et
vous ne m'avez point encore adressé
ce travail. Je vous prie,
Monsieur Le Président, de me
faire différer à me faire d'envoyer

Transcription

ARRONDISSEMENT
DE
CHERBOURG

Cherbourg, le 10 septembre 1807

*Le Sous-Préfet de l'Arrondissement de Cherbourg,
À Monsieur le Président
de la Commission administrative
de l'hospice de Cherbourg*

*M. Liout est invité à satisfaire
sans délai à la demande
contenue en la présente
le 11 septembre 1817*

Monsieur,

*J'ai déjà eu l'honneur de vous demander il y a long
temps, un état des sommes dues aux nourrices des enfants trouvés
de l'hospice de cette ville pour l'exercice de l'an 9, en vous
priant d'y indiquer la situation financière de cet établissement,
et vous ne m'avez point encore adressé ce travail, je vous prie,
Monsieur le Président de ne plus différer à me faire cet envoi.*

Réponse adressée à la sous-préfecture le 16 septembre 1817
 par le vice-président de la commission administrative
 de l'hôpital civil de Cherbourg
 (Transcription page suivante)

Etat Des Sommes dues aux nourrices Des
 Enfants trouvés de l'hospice civil de Cherbourg pour
 nourriture des dits Enfants pendant le mois de Ventose
 Et les trimestres de Germinial et Messidor au neuf

Exercice de l'an neuf.	Sommes dus aux nourrices	Observation
Mois de Ventose	809,22	
Trimestre de Germinial	1556,22	
Trimestre de Messidor	1594,73	
Total	3960,17 ^c	

Certifie le present Etat montant a la somme de
 Trois mille neuf Cent Soixante francs dix sept Centimes
 par nous vice president de la commission administrative
 de l'hospice civil de Cherbourg, le 16 septembre 1817
 E. Deffross
 vice President.

Transcription

État des sommes dues aux nourrices des enfants trouvés de l'hospice civil de Cherbourg pour la nourriture des dits enfants pendant le mois de Ventôse et les trimestres de Germinal et Messidor an neuf

<i>Sommes dues aux nourrices (f)</i>	<i>Observations</i>
<i>Exercice de l'an neuf</i>	
<i>Mois de Ventôse</i>	<i>809,22</i>
<i>Trimestre de Germinal</i>	<i>1556,22</i>
<i>Trimestre de Messidor</i>	<i>1594,73</i>
<i>Total</i>	<i>3960,17</i>

Certifié le présent état à la somme de trois mille neuf cent soixante francs dix sept centimes par nous vice président de la commission administrative de l'hospice civil de Cherbourg, ce 16 septembre 1817

Signe C Demons
Vice-président

Et plus tard, en 1842,
l'Armée, elle aussi, veille...

Lettre du préfet de la Manche adressée le 1^{er} février 1842
au sous-préfet de Cherbourg pour recenser des *enfants trouvés*
en vue de leur incorporation
(Transcription page suivante)

Saint-Lô, le 1^{er} février 1842.

11782

Préfecture
de la Manche
Division
Recrutement.
N^o 102
Monsieur le Sous-Prefet,
J'ai l'honneur de vous adresser la liste
nominative de plusieurs enfants trouvés
nés en 1841, qui ont été transférés à l'Asile
de Cherbourg, époque de l'ouverture de l'année civile
de Cherbourg. Je prends des informations
sur la position de ces individus qui apparemment
par leur âge, à la date de 1841, et avec quel
droit ils ont été appliqués, s'il y a lieu, les
dispositions de l'arrêté N. 2680 du
mois de mai, page 390.
Je vous prie, Monsieur le Sous-Prefet, d'agréer
de ma conviction la plus distinguée,
Le Préfet,
A. L...

recevée en
ville de Cherbourg,
le...

1	Decherbourg, Marie-Anne	12 Jan 1841	Cherbourg	le 29 Jan 1842	à l'Asile de Cherbourg, rue de la République
2	Decherbourg, Jean-Louis	12 Jan 1841	Cherbourg	le 29 Jan 1842	à l'Asile de Cherbourg, rue de la République
3	Decherbourg, Marie-Anne	12 Jan 1841	Cherbourg	le 29 Jan 1842	à l'Asile de Cherbourg, rue de la République
4	Decherbourg, Eugène	12 Jan 1841	Cherbourg	le 29 Jan 1842	à l'Asile de Cherbourg, rue de la République
5	Decherbourg, Louis	12 Jan 1841	Cherbourg	le 29 Jan 1842	à l'Asile de Cherbourg, rue de la République
6	Decherbourg, Marie-Anne	12 Jan 1841	Cherbourg	le 29 Jan 1842	à l'Asile de Cherbourg, rue de la République
7	Decherbourg, Eugène	12 Jan 1841	Cherbourg	le 29 Jan 1842	à l'Asile de Cherbourg, rue de la République
8	Decherbourg, Marie-Anne	12 Jan 1841	Cherbourg	le 29 Jan 1842	à l'Asile de Cherbourg, rue de la République
9	Decherbourg, Louis	12 Jan 1841	Cherbourg	le 29 Jan 1842	à l'Asile de Cherbourg, rue de la République
10	Decherbourg, Marie-Anne	12 Jan 1841	Cherbourg	le 29 Jan 1842	à l'Asile de Cherbourg, rue de la République

Transcription

Préfecture de la Manche

*Saint-Lô, le 1^{er} février 1842*1^{ère} Division*Recrutement**Classe de 1841**Élevés dans un hospice**Monsieur le Sous-Préfet,*

J'ai l'honneur de vous adresser la liste nominative de plusieurs enfants trouvés, nés en 1821, qui ont été transférés à différentes époques de l'hospice d'Avranches dans celui de Cherbourg.

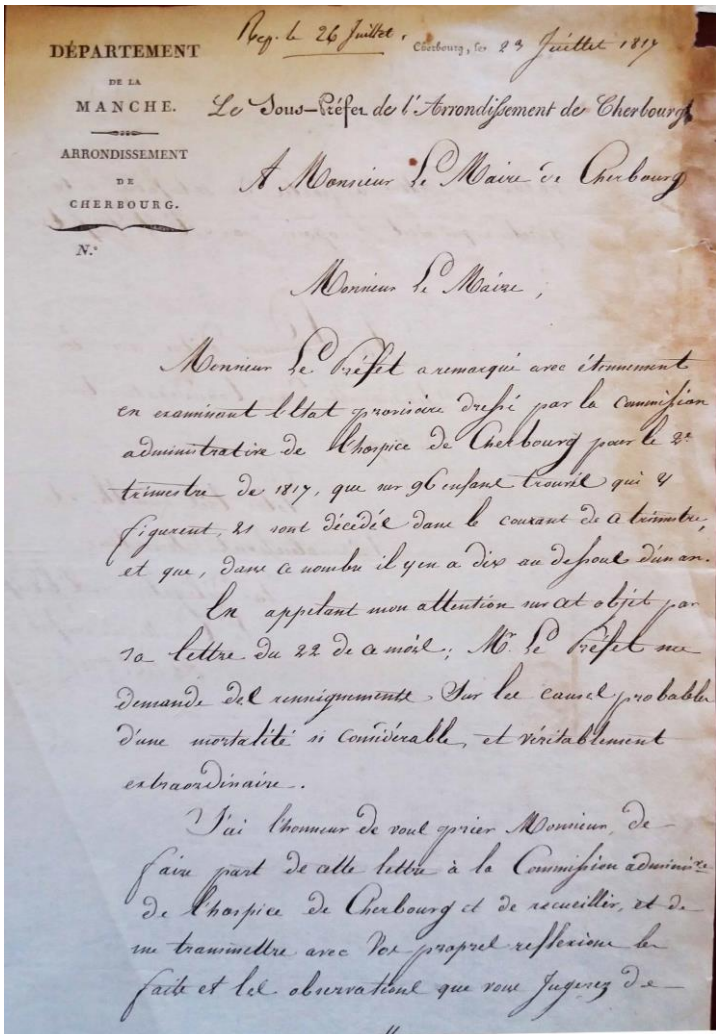
Je vous prie de prendre des informations sur la position de ces individus qui appartiennent par leur âge, à la classe de 1841 et auxquels doivent être appliquées, s'il y a lieu, les dispositions de la circulaire n°2680 du mémorial, page 390.

Recevez, Monsieur le Sous-Préfet, l'assurance de ma considération la plus distinguée

Le Préfet

Comment expliquer la mortalité élevée des enfants recueillis par l'hôpital civil de Cherbourg ?

Extrait d'une lettre adressée le 23 juillet 1817 par le sous-préfet
de Cherbourg au maire de Cherbourg
s'inquiétant du taux de mortalité « si considérable
et véritablement extraordinaire »
des enfants admis à l'hôpital civil de cette ville
(Transcription (extrait) page suivante)



Transcription (extrait)

DÉPARTEMENT

Rep. le 26 juillet 1817

DE LA

Cherbourg le 23 juillet 1817

MANCHE

ARRONDISSEMENT

DE

CHERBOURG

*Le Sous-Préfet de l'Arrondissement de Cherbourg
à Monsieur Le Maire de Cherbourg*

Monsieur Le Maire

Monsieur Le Préfet a remarqué avec étonnement en examinant l'état provisoire dressé par la commission administrative de l'hospice de Cherbourg pour le 2^{me} trimestre 1817 que sur 96 enfants trouvés qui y figurent, 21 sont décédés dans le courant de ce trimestre et que dans ce nombre il y en a 10 au-dessous d'un an.

En appelant mon attention sur cet objet par sa lettre du 22 de ce mois Monsieur Le Préfet me demande des renseignements sur la cause probable d'une mortalité si considérable, et véritablement extraordinaire.

J'ai l'honneur de vous prier Monsieur de faire part de cette lettre à la commission administrative de l'hospice de Cherbourg et de recueillir, et, de me transmettre avec vos propres réflexions les faits et les observations que vous jugerez de [...]

Réponse de M. Demons membre de la commission
administrative de l'hôpital civil adressée
le 26 juillet 1817 au maire de Cherbourg
(Transcription page suivante)

Monsieur le Maire

En réponse à l'honneur de votre lettre du
29 du present, en vous remerciant des
détails sur la mortalité parmi nos enfants
nourris, mortalité qui forme 31^e du total, et
nos réflexions sur les causes probables de cette
mortalité, j'ai mis observé que je ne vois rien
de surprenant que sur 66 enfants exposés, il en
soit mort 21 dans l'espace de trois mois, et cela parmi
des enfants au-dessous d'un an. car 1^o dans un
nombre d'enfants, est généralement la première
année qu'il en meurt le plus. 2^o suivent les
tableaux de mortalité sur 66 enfants nés de Mères
saines et de parents honnêtes il en meurt 7
est il surprenant que sur 66 enfants grevés de
la corruption et du gémme pour la plus part,
mal sains par conséquent, et par là ordinairement
la mort, mal habillés, et par là sujets à mille
accidents dangereux; est il surprenant, dis-je
qu'il en soit mort 21.

on a vu que les enfants finissent même
à la campagne, sans y en mettre autant qu'il
le témoignage.

Soit l'honneur de vos sages réflexions
avec une respectueuse considération

Monsieur

Cherbourg le 26 juillet
1817

avec vos honorables
très obligeantement
M. Demons

Transcription

Monsieur le Maire,

En réponse à l'honneur de votre lettre du 23 du présent, ou vous demandez des détails sur la mortalité parmi nos enfants trouvés, mortalité qui étonne Monsieur Le Préfet, et nos réflexions sur les causes probables de cette mortalité, je vous observerai que je ne vois rien de surprenant que sur 96 enfants exposés, il en soit morts 21 dans l'espace de trois mois, et cela parmi des enfants au-dessous d'un an. Car 1° dans un nombre donné d'enfants, c'est pendant la première année qu'il en meurt le plus. 2° suivant les tables de mortalité sur 96 enfants nés de mariages réguliers et de parents honnêtes il en meurt 7 est-il surprenant que sur 96 enfants fruits de la corruption et du crime pour la plupart, malsains par conséquent, exposés ordinairement la nuit, mal habillés, et par là sujets à mille accidents dangereux ; est-il surprenant, dis-je qu'il en soit morts 21. On a vu que les enfants seraient mieux à la campagne, nous y en mettons autant qu'il est possible en nous assurant de la moralité, de la santé et de la propreté des nourrices par des certificats qu'elles nous apportent de leurs maires et de leur curés, et sur les 21 enfants morts pendant le dernier trimestre dix neuf sont morts à la campagne, où les nourrices ont intérêt qu'ils vivent, et deux sont morts dans notre hospice, où l'on prend le plus grand soin de ces êtres infortunés. Ainsi outre les chances que courent les enfants de cet âge, je regarde comme cause unique de la mortalité dont on se plaint, la corruption des mœurs et le libertinage.

J'ai l'honneur de vous saluer et le fais avec mes respectueuses considérations

Cherbourg, le 26 juillet 1816

*Votre très humble
et très obéissant serviteur
Dmons.*

Lettre adressée le 28 juillet 1817 par le sous préfet
 Louis des Retours au maire de Cherbourg,
 se déclarant satisfait des raisons données
 par la commission administrative de l'hôpital civil de
 Cherbourg à la mortalité des *enfants trouvés*.
 (Transcription page suivante)

Cherbourg le 28 juillet 1817.

mortalité des
 enfans de l'hospice
 pendant le 2^e tri.
 de 1817.

Monsieur le maire,

Q. 3. J. J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 26 de ce mois, en réponse à celle que je vous avais adressée le 23, concernant la mortalité des enfans de l'hospice civil de cette ville pendant le 2^e trimestre de cette année.

Je trouve, monsieur, que les explications données par monsieur le vice président de la Commission administrative, rendent raison d'une manière fort naturelle des décès dont le nombre avoit paru surprenant; je les ai transmises, en substance, à M. le Préfet; et j'espère qu'il en sera satisfait comme moi.

recevez l'assurance des sentimens de la considération très distinguée avec laquelle j'ai l'honneur d'être,

Monsieur le maire,

voire très humble et
 obéissant serviteur.
 Des Retours

Transcription

Mortalité des enfants de l'hospice pendant le 2^{ème} trimestre 1817
AMM hospice 12.1

Monsieur le maire,

J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 26 de ce mois, en réponse à celle que je vous avais adressée le 23, concernant la mortalité des enfants à l'hospice civil de cette ville pendant le 2^{ème} trimestre de cette année.

Je trouve, Monsieur, que les explications données par monsieur le vice président de la Commission administrative rendent raison d'une manière fort naturelle des décès dont le nombre avait paru surprenant ; je les ai transmises, en substance, à m. le Préfet, et j'espère qu'il en sera satisfait comme moi.

Recevez l'assurance des sentiments de la considération très distinguée avec laquelle j'ai l'honneur d'être monsieur le maire, Votre très humble et très obéissant serviteur.

Des Rotours

Voici donc les raisons invoquées pour expliquer le taux élevé de mortalité... Elles méritent d'être rappelées :

« Est-il surprenant que sur 96 enfants fruits de la corruption et du crime pour la plupart, malsains par conséquent, exposés ordinairement la nuit, mal habillés, et par là sujets à mille accidents dangereux ; est-il surprenant, dis-je qu'il en soit morts 21 ».

« Les explications données par monsieur le vice président de la Commission administrative rendent raison d'une manière fort naturelle des décès dont le nombre avait paru surprenant »

On peut donc constater que les services de la sous-préfecture ont parfaitement admis les explications données par la commission administrative de l'hôpital civil pour justifier la forte mortalité des enfants admis : près d'un quart des enfants sont décédés dans les trois mois qui ont suivi leur admission...

Voilà ce que signifiait, dans la société de l'époque, l'abandon d'un enfant. Voilà le jugement qui était porté sur ces enfants et leurs mères...

Et maintenant, dans un tel contexte, en ce matin de septembre 1812, imaginez Félix Isidore Placide Le Bouffy et Victoire de Bosio devant se résoudre à abandonner leur petit enfant sur le seuil, précisément, de cet hôpital civil...

Quelles sont donc ces raisons si impérieuses qui expliquent leur geste ?

La mémoire familiale n'en dit rien.

Restent des hypothèses invérifiables et la pensée qui vagabonde...





Vagabondages

La fraîcheur était là depuis quelques jours, le vent aussi... Quand Victoire s'éveilla, tout était calme autour d'elle, elle perçut le son d'une cloche au loin, et soudain, tout lui revint... Au soir, les premiers signes, puis cette longue, très longue nuit, avec la vieille Martha à ses côtés, et le premier cri de son enfant !

Son prénom, ils l'avaient choisi ensemble le jour même où Victoire sut qu'un enfant naîtrait de leur amour. « *Si c'est un garçon, j'aimerais qu'il s'appelle Félix, comme toi* » avait murmuré Victoire à l'oreille de l'homme qu'elle aimait et pour lequel elle était prête à tout affronter.

Lui revenait en mémoire cette soirée de fête où ils s'étaient rencontrés pour la première fois.

C'était en mai 1811, la ville accueillait dans l'enthousiasme l'empereur Napoléon en visite pour trois jours avec l'impératrice Marie-Louise.

L'évènement avait été marqué par une grande réception réunissant les notables et les représentants des autorités civiles et militaires.

Victoire accompagnait ses parents. Son père, Gaétan de Bosio, natif de Lombardie, était invité en qualité d'officier de santé dans l'armée de Napoléon où il exerçait les fonctions de chirurgien-dentiste. Il était accompagné de son épouse, Jeanne, originaire de Vassy.

Félix Isidore Placide Le Bouffy faisait, lui, partie de ces nouveaux fonctionnaires du Ministère des Finances mis en place par Napoléon depuis novembre 1799 ; il était contrôleur des impôts à Cherbourg.

La famille Le Bouffy, avait ses origines à Saint-Sauveur-Le-Vicomte. Elle avait donné à l'éminente Cour de Justice de Valognes plusieurs générations d'hommes de loi, avocats, huissiers... Jean-Joseph, le père de Félix, y avait été avocat. Mais, depuis que Napoléon, entendait assurer la prééminence de Cherbourg, avait décidé d'y déplacer les instances judiciaires, la famille Le Bouffy résidait à Cherbourg.

Plus tard, Félix et Victoire s'étaient revus, et ils s'étaient aimés...

Victoire se pencha sur son enfant, si petit, si fragile...

Elle prit, un à un les vêtements qu'elle avait préparés avec tant d'amour, et tout doucement, l'habilla.

Félix allait venir le chercher et l'emporterait...

Depuis des mois, elle pensait à ce terrible moment. Quand ils en parlaient ensemble, Félix tentait de la rassurer... mais ce jour était arrivé et elle était à présent saisie d'angoisse.

Elle relut le billet qu'ensemble ils avaient écrit, tôt ce matin, et le glissa dans la cape de flanelle.

Félix venait d'entrer, il posa tendrement son regard sur Victoire et l'enfant qu'elle tenait contre elle.

Il le prit doucement et caressant le visage de Victoire, lui murmura à l'oreille des mots pour l'apaiser.

Il ouvrit la lourde porte et sortit ; il était presque midi...



2

En famille

En février 1814,
le petit Félix Isidore Victor Laplace
(un an et demi)
est reconnu par ses parents.

Transcription

L'an mil huit cent quatorze le douze fevrier à sept heures du soir par devant nous maire et officier d'état civil de la ville de cherbourg département de la Manche membre de la légion d'honneur du corps législatif sont comparus felix isidore placide le Bouffy contrôleur des contributions directes de la division de cherbourg agé de trente sept ans et Victoire henriette de Bosio, agée de vingt sept ans, tous deux domiciliés à cherbourg, lesquels nous ont déclaré qu'ils se reconnaissent père et mère d'un enfant du sexe masculin déposé à l'hôpital civil le vingt six septembre mil huit cent douze inscrit le même jour sur le registre d'état civil sous les prenom et nom de Felix Isidore Victor Laplace les dites déclarations et présentations faites enprésence de jean hubert le Buhotel marchand epicier, agé de quarante huit ans et de pierre françois le Barbauchou, secretaire de la mairie, agé de trente sept ans tous deux [ill.] domiciliés à Cherbourg, et ont les déclarants et temoins signé avec nous le present acte de reconnaissance après qu'il leur en a été fait lecture.

Signatures : Le Bouffy, Victoire Bosio, Barbauchou, Delaville, Le Ruhoul.

Dans la marge de ce document :

Reconnaissance de Felix Isidore Victor Laplace

Enregistré à Cherbourg le vingt quatre janvier mil huit cent soixante

N° 71 R° C. 4 reçu cinq francs ce pour decime [?] Cinquante centimes, signé Guyard

Que de questions sans réponse !...

Nous aurions aimé savoir tant de choses autour de la naissance de Félix... que l'acte de reconnaissance ne nous apprend pas...

Comment Félix Isidore Placide Le Bouffy et Victoire Henriette Bosio se sont-ils rencontrés ?

Ont-ils vécu ensemble ou vivaient-ils encore chez leurs parents ?

Où Victoire a-t-elle passé le temps de sa grossesse ?

Les parents de l'un et de l'autre étaient-ils au courant de cette liaison ?

Quand ont-ils appris la perspective d'une naissance (ou la naissance de l'enfant ?)

Où Victoire a-t-elle accouché ?

A-t-elle été assistée ? Par qui ?

A-t-elle préparé seule les vêtements que l'enfant portait au moment où il a été recueilli ?

Qui a déposé l'enfant à la porte de l'hôpital ? Y avait-il des religieuses dans cet établissement civil ? De quelle congrégation étaient-elles ?

Mais vient surtout et très vite la grande question...

Pourquoi Félix Isidore Placide et Victoire n'ont-ils pas pu se marier avant la naissance de leur premier enfant ?



Ce que nous apprenons de l'acte de reconnaissance

Les termes utilisés dans la rédaction du billet trouvé sur l'enfant et le choix des prénoms laissent penser que ce document avait été rédigé d'un commun accord, et que tous deux avaient minutieusement préparé cette naissance.

Ils se sont trouvés dans l'obligation d'abandonner, pour un temps, leur enfant sur le seuil de l'hôpital de Cherbourg, mais ont conçu un plan ingénieux afin de pouvoir retrouver leur enfant dès qu'ils auraient la possibilité de le reconnaître officiellement et de se marier.

Pourquoi ces jeunes gens n'étaient-ils pas mariés au moment de la naissance de leur enfant ? Au printemps 1812, Victoire avait vingt-cinq ans et Félix Isidore Placide, qui en avait trente six, occupait depuis plusieurs années à Cherbourg un emploi de fonctionnaire. Leurs parents se sont-ils opposés à ce mariage ? Pourquoi ces jeunes gens n'ont-ils pas, alors, usé des possibilités que donnait le tout nouveau code Napoléon (extraits pages suivantes) de passer outre au consentement des parents ? Un évènement s'est-il produit un peu plus d'un an et demi plus tard, en février 1814, leur permettant de se marier ?



La procédure des "actes respectueux" dans le nouveau code Napoléon

En 1812, le code civil dit code Napoléon voté le 21 mars 1804 est bien en vigueur. Un certain nombre d'articles légifèrent sur le mariage.

Ils précisent l'âge minimum pour le mariage (majorité différente pour les hommes et pour les femmes) et également les situations dans lesquelles le consentement des parents est exigé. Dans son article 153, le nouveau code civil, donne aux personnes de plus de trente ans, par la procédure dite des "actes respectueux", la possibilité de se marier sans le consentement des parents.

Question : Pourquoi Félix Isidore Placide Le Bouffy et Victoire de Bosio n'ont-ils pas eu recours à cette procédure ?

Extrait du code civil
Titre V : du mariage

Chapitre premier : des qualités et conditions requises pour pouvoir contracter mariage.

Article 144 L'homme avant dix-huit ans révolus, la femme avant quinze ans révolus, ne peuvent contracter mariage.

Article 148 Le fils qui n'a pas atteint l'âge de vingt-cinq ans accomplis, la fille qui n'a pas atteint l'âge de vingt-un ans accomplis, ne peuvent contracter mariage sans le consentement de leurs père et mère : en cas de dissentiment, le consentement du père suffit.

Article 151 Les enfants de famille ayant atteint la majorité fixée par l'article 148, sont tenus, avant de contracter mariage, de demander, par un acte respectueux et formel, le conseil de leur père et de leur mère, ou celui de leurs aïeuls et aïeules, lorsque leur père et leur mère sont décédés, ou dans l'impossibilité de manifester leur volonté.

... / ...

Article 152. Depuis la majorité fixée par l'article 148, jusqu'à l'âge de trente ans accomplis pour les fils, et jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans accomplis pour les filles, l'acte respectueux prescrit par l'article précédent, et sur lequel il n'y aurait pas de consentement au mariage, sera renouvelé deux autres fois, de mois en mois ; et un mois après le troisième acte, il pourra être passé outre à la célébration du mariage.

Article 153. Après l'âge de trente ans, il pourra être, à défaut de consentement, sur un acte respectueux, passé outre, un mois après, à la célébration du mariage.

Article 154. L'acte respectueux sera notifié à celui ou ceux des ascendants désignés en l'article 151, par deux notaires, ou par un notaire et deux témoins ; et, dans le procès-verbal qui doit en être dressé, il sera fait mention de la réponse



Transcription

L'an mil huit cent quatorze le seize février à neuf heures du soir par devant nous [ill.] officier de l'état civil de la ville de Cherbourg département de la Manche membre de la légion d'Honneur et du corps législatif, ont comparu Félix Isidore Placide Le Bouffy contrôleur des contributions directes de la Division de Cherbourg âgé de trente sept ans né à Saint Sauveur [ill.] département de la Manche le quatorze aout mil sept cent soixante seize, domicilié à Cherbourg fils majeur de Jean Joseph Le Bouffy consentant suivant consentement par lui signé le 9 de ce mois et de Marie D'eur présente et consentante domiciliés à Cherbourg département de la Manche d'une part

Et Victoire Henriette de Bosio sans profession âgée de vingt sept ans née à Vire département du Calvados le seize décembre 1786 domiciliée à Cherbourg fille majeure de Gaetan de Bosio présent et consentant et de Jeanne Françoise Garnier présente et consentante domiciliés à Cherbourg département de la Manche d'autre part.

Lesquels nous ont requis de procéder à la célébration du mariage projeté entre eux et dont les publications ont été faites à Cherbourg les dimanche six et treize de ce mois

Aucune opposition au dit mariage ne nous ayant été signifié faisant droit à leur réquisition, après avoir donné lecture des actes des publications de mariage de naissance des futurs, du consentement du père et du chapitre cinq du code Napoléon intitulés en 1804 du mariage, avons demandé au futur époux et à la future épouse présente et consentante chacun d'eux ayant répondu [ill.] et affirmativement [ill.] Félix Isidore Placide Le Bouffy et Victoire Henriette de Bosio sont unis par le mariage [ill.] en personne de Gaetan de Bosio, chirurgien dentiste âgé de soixante et un ans de la présence de Julien Vincent [ill.] .docteur en médecine âgé de trente six ans [ill.] [ill.] . des époux

Lucien Louis Charles [ill.]

Et de [ill.] officier de santé de la marine et [ill.]

SAINT-SAUVEUR-LE-VICOMTE, La Grande Rue
Novembre 1909



Qu'apprend-t-on de nouveau avec l'acte de mariage de Félix Isidore Placide Le Bouffy avec Victoire Henriette de Bosio

Concernant les parents des mariés, nous voyons d'abord qu'à l'époque du mariage, les deux familles habitent Cherbourg.

Cet acte nous apprend aussi que les parents de Victoire de Bosio sont tous deux *présents et consentants* au mariage de leur fille. Par contre, seule la mère de Félix Isidore Placide Le Bouffy, Marie d'Heur, est *présente et consentante*...

En revanche, le père de Félix Isidore Placide, Jean-Joseph Le Bouffy, est absent. Il est toutefois précisé qu'il a signé un consentement dans la semaine qui a précédé le mariage.

N'y aurait-il pas ici un indice laissant penser que Jean Joseph Le Bouffy acceptait le mariage de son fils Victor Isidore Placide avec une certaine réticence ?

Mais nous ne savons rien de plus à ce sujet.



D'autres documents viendront compléter nos informations sur les parents du petit Félix Isidore Victor Le Bouffy

Victoire Henriette de Bosio, sa mère, est née à Vire le 16 décembre 1786 ; elle avait vingt-cinq ans à la naissance de son fils Félix Isidore Victor et vingt-sept à son mariage.

Le père de Victoire, Gaëtan de Bosio, issu d'une famille italienne de la région de Brescia en Lombardie, était chirurgien dentiste, officier de santé probablement dans l'armée de Napoléon.

La mère de Victoire, née Jeanne Garnier, était originaire de Vire dans le Calvados.

Le grand père de Victoire, Sylvestre de Bosio était en 1814 médecin et commissionnaire de la faculté royale de médecine de Paris. Il était marié à Françoise Ingali. Tous deux ont leurs racines en Lombardie.

(Voir l'arbre généalogique¹, p. 90)

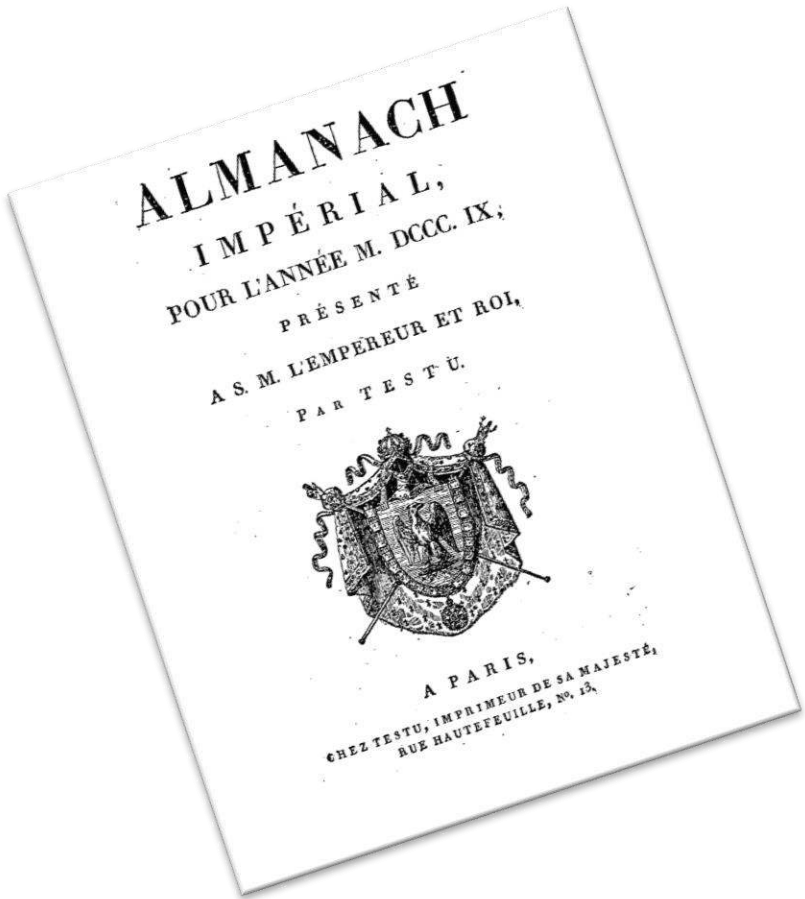
Félix Isidore Placide Le Bouffy

Félix Isidore Placide Le Bouffy, son père, est né à Saint-Sauveur-le-Vicomte le 14 août 1776. Il avait trente-six ans au moment de la naissance de son fils en 1812. Fonctionnaire, il occupait à Cherbourg un poste de percepteur. On retrouve sa trace dans l'Annuaire impérial à partir de l'année 1804, il y figurait encore en 1814.

C'est l'un des sept enfants de Jean Joseph Le Bouffy et de Marie-Jacqueline d'Heur. Jean Joseph Le Bouffy, d'abord avocat au baillage de Valognes fut ensuite en fonction à Cherbourg où Napoléon avait déplacé le nouveau tribunal d'instance. La famille Le Bouffy était implantée à Saint-Sauveur-le-Vicomte depuis le XVII^{ème} siècle et avait donné au baillage de Valognes plusieurs générations d'hommes de loi.

(Voir l'arbre généalogique 1, p. 90)

Félix Isidore Placide Le Bouffy
figure dans "l'Almanach impérial"



Dans l'Almanach impérial de 1812, année de naissance de son fils,
Félix Isidore Placide Le Bouffy (sous le nom de *Le Bouffy*)
est cité comme percepteur à Cherbourg

L'almanach impérial

Avant l'almanach *impérial*, il y avait l'Almanach *royal*...

C'est un libraire, Laurent d'Houry qui en 1700, sous le règne de Louis XIV, eut l'idée de publier un annuaire de l'administration française. Chaque année, de 1700 à 1792, il présente sous le nom d'*Almanach royal* la liste nominative des grands serviteurs de l'État et des sujets exerçant des fonctions dans l'administration du royaume : grands officiers de la couronne, abbés des grandes abbayes, maréchaux, ambassadeurs, présidents de juridiction...

Avec la Révolution, l'annuaire change de titre et son nom varie ensuite en fonction des régimes ; de royal, il devient impérial en 1804. L'édition de l'almanach cesse définitivement en 1919.

Ainsi, lorsqu'on consulte l'*Almanach impérial* des années autour de 1812, dans le chapitre du personnel des Contributions Directes, on trouve un certain *Le Bouffi* (il s'agit du père de *l'enfant trouvé* Félix Isidore Victor) référencé comme percepteur à Cherbourg dans le département de la Manche.

Chose curieuse à noter sur la page de l'almanach, les départements étant classés par ordre alphabétique, le département de la Manche se trouve entre le département du Maine-et Loire et celui de *Marengo* en Italie, chef-lieu la ville d'*Alexandrie*, au nord de Gênes !

Il faut en effet se souvenir que sous l'Empire, la France était constituée de 130 départements dont 37 hors des frontières actuelles tels le département du *Zuiderzee*, chef-lieu Amsterdam, le département du *Pô*, chef-lieu Turin, ou le département des *Bouches-de-l'Elbe*, chef-lieu Hambourg...

Dans l'Almanach impérial de 1812, année de naissance de son fils,
Félix Isidore Placide Le Bouffy (sous le nom de *Le Bouffi*)
est cité comme percepteur à Cherbourg

RECEVEURS GÉNÉRAUX		
Noms des Receveurs généraux et leurs Résidences.	NOMS des Receveurs particuliers d'arrondissement.	Noms des Percepteurs des principales Villes et Communes.
<i>Manche.</i> Bunel, à Saint-Lô.	Le Marois, à Valognes. DeLabelinaye, à Mortain. Fremoud, à Avranches. Coupard, à Coutances. Mailard, à Cherbourg.	Vialatte, à Saint-Lô. Le Bouffi, à Cherbourg. Despinasse, à Valognes. Lair, à Coutances. Langlois, à Carentan.
<i>Marengo.</i> Deniset, à Alexandrie.	Chiorando, à Alexandrie. Crésia, à Casal. Testa Foebi, à Asti.	Gandry, à Alexandrie.
<i>Marne.</i> Pein, à Chaalons.	Leclere, à Epagnay. Clouet, à Rheims. Marchand, à Ste-Ménehould. Jobert, à Vitry-sur-Marne.	Chemet, fils, à Chaalons. Bertin, I ^{er} arrondissement. Dobelly, II ^e arrondissement. } à Rheims.
<i>Marne (Haute)</i> Boucheperon, à Chaumont.	Paillette-de-Lisle, à Vassy. Couvreur, à Langres.	Girardon, à Chaumont.
<i>Mayenne.</i> Boutray, à Laval.	Rouillon, à Château-Gontier. Esnault, à Mayenne.	Boutray-S.-Vast, à Laval. Legué-la-Rivierre, à Château-Gontier. Le Pecheux-du-Hautbourg, à Mayenne.
<i>Méditerranée.</i> Despichal, à Livourne.	Lionnet, à Pise. Grieumard, à Volterra. Pezzella, à Porto-Ferrajo (Isle d'Elbe).	Fournier, I ^{er} à Livourne. Cathelin, II ^e à Livourne.
<i>Meurthe.</i> Monnier, à Nancy.	Blahay, à Château-Salins. Mallarmé, à Lunéville. Thirion, à Sarrebourg. Petitjean, à Toul.	Bois, à Nancy.
<i>Meuse.</i> Buffault, à Bar sur Orvain.	Bonnescuelle = Lespinois, à Commercy. Roussell, à Montmédy. Vinaty, à Verdun.	Dufosse, à Bar-sur-Orvain.
<i>Meuse-Inférieure.</i> Veugen, à Maastricht.	Digand, à Hasselt. Leclercq, à Ruremonde.	..., à Maastricht.
<i>Mont-Blanc.</i> Esson, fils, à Chambéry.	Delatte fils, à Annecy. Morin, à Moutiers. Hennequin, à S.-Jean-de-Maurienne.	Deville, à Chambéry.
<i>Montserrat.</i> Basso, à Barcelone.	Fabre, à Port-Maurice. Leroo, à Acqui. Davico, à Ceva.	Rossi, à Savona.

Félix Isidore Placide Le Bouffy, né à Saint-Sauveur-le-Vicomte le 14 août 1776, est baptisé dans l'église Saint-Jean-Baptiste.



À St Sauveur-le-Vicomte, l'église Saint-Jean-Baptiste



Dans l'église Saint-Jean-Baptiste, le baptistère

La famille Le Bouffy est implantée à Saint-Sauveur-le-Vicomte depuis au moins cinq générations



À Saint-Sauveur-Le Vicomte,
la maison Le Bouffy
telle qu'elle est aujourd'hui,
rue centrale,
en face de l'église
Saint-Jean-Baptiste.

1 Marin Le Bouffy né en 1630, marié à Elisabeth Dupert, est décédé en 1691 à 61 ans

2 René Le Bouffy est né en 1652 à Saint-Sauveur-Le -Vicomte. Avocat, il s'est marié en 1680 avec Marie Bonamy (née en 1655 et décédée après le 4 juillet 1730). René est décédé le 13 février 1722 Saint-Sauveur-Le -Vicomte, à 70 ans

3 René Joseph Le Bouffy est né le 1er janvier 1709. Huissier audiencier au baillage de Valognes, il s'est marié le 4 juillet 1730 à Saint-Sauveur-Le-Vicomte avec Anne Marie Le Terrier née en 1710. René Joseph est décédé le 4 mai 1772 à Saint-Sauveur-Le Vicomte, à 63 ans

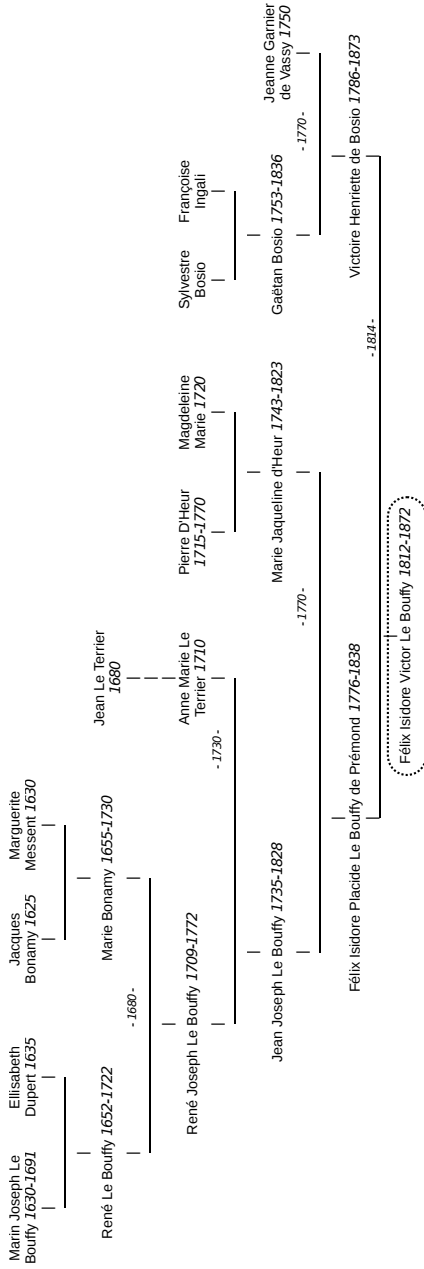
4 Jean Joseph Le Bouffy né en 1735 à Saint-Sauveur-Le-Vicomte, avocat au baillage de Valognes, s'est marié le 1er septembre 1770 à Saint-Sauveur-Le-Vicomte avec Jacqueline d'Heur née en 1743 à Saint-Sauveur-Le-Vicomte et décédée le 19 janvier 1823 à Cherbourg l'âge de 80 ans. Jean-Joseph est décédé le 12 mai 1828 à Cherbourg.

5 Felix Isidore Placide Le Bouffy est né le 14 août 1776 à Saint-Sauveur-Le-Vicomte, baptisé le même jour à Saint-Sauveur-Le Vicomte.

Il est le cinquième d'une famille de sept enfants. Il se marie à Cherbourg le 16 février 1814 avec Victoire Henriette de Bosio née à Vire le 16 décembre 1786 et décédée le 5 août 1873 à Amiens à 86 ans. Félix Isidore Placide, est décédé le 6 avril 1838 à Saint-Sauveur- Le -Vicomte, à 61 ans.

Arbre 1

Ascendants de Félix Isidore Victor Le Bouffly



Rien sur l'enfance de Félix...

On ne sait rien de l'enfance de Félix Isidore Victor qui se déroule dans un contexte historique encore très agité et mouvant.

En effet, en avril 1814, après le départ de Napoléon pour l'île d'Elbe, en Méditerranée, Louis XVIII s'installe sur le trône de France, c'est la première Restauration. Mais en mars 1815 Napoléon revient et tente de reconquérir le pouvoir.

L'épopée des *Cent jours* prend fin en juin 1815 avec Waterloo et l'abdication de Napoléon. Il est exilé à l'île de Sainte Hélène, dans l'Atlantique sud.

Les puissances européennes rendent à Louis XVIII sa couronne. En 1824, le roi Charles X lui succède.

Les journées de juillet 1830 mettront fin au régime de la Restauration.

C'est dans cette période que se déroule toute l'enfance de Félix Isidore Victor Le Bouffy.

Nous ne savons rien de sa vie durant ces années-là excepté le fait que la famille s'agrandit...

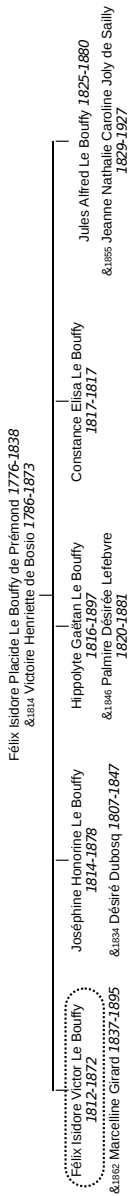
Il a d'abord une première sœur, Joséphine, en novembre 1814, puis naît Hippolyte en 1816, Constance en 1817 et enfin Jules en 1825.

(Voir l'arbre généalogique 2, page suivante)



Arbre 2

Fratricie de Félix Isidore Victor Le Bouffly



Les quatre frères et sœurs de Félix Isidore Victor

Joséphine Honorine Le Bouffy est née le 26 novembre 1814 soit dix mois après la reconnaissance de son frère aîné Félix Isidore Victor et le mariage de ses parents.

Hyppolyte Gaétan Le Bouffy est né en 1816 à Cherbourg. Il est décédé en 1897 à Amiens.

Constance Élixa Le Bouffy est née le 21 mai 1817 à Cherbourg, et décédée la même année.

Jules Alfred Le Bouffy est né le 18 mars 1825 à Cherbourg, et décédé le 1er novembre 1880 à Amiens à cinquante-cinq ans. Il était banquier et conseiller municipal de cette ville.



3

Mousse dans "la Royale"

Extrait de l'état des services de
 Félix Isidore Victor Laplace Le Bouffy
 établi par le Ministère de la Guerre.
 Source : Service historique de la Défense (Vincennes).

C1

MINISTÈRE
DE LA GUERRE.

BUREAU
DE L'INFANTERIE.

ÉTAT DES SERVICES

De M. **Le Bouffy**, *Félix Isidore Victor Laplace*,
 né le 24 septembre 1812 à Cherbourg dépt de la Manche
 fils de Félix Isidore Placide et de Victoire Henriette de Bosis
 marié le 19 mai 1862 à D^{lle} Marceline Girard
 (Autorisation ministérielle du 11 Avril 1862.)

CORPS OU LES SERVICES ONT EU LIEU et positions diverses.	GRADES ou EMPLOIS.	DATES DES NOMINATIONS et des cessations d'activité.	DURÉE DES SERVICES effectifs.			OBSERVATIONS.
			Ans.	Mois.	Jours.	
<i>Services dans la marine</i>						
<i>Cayenné à Cherbourg</i>	<i>Mousse</i>	<i>Du 17 au 24 septembre 1827</i>				
<i>Goëlette à vapeur Le Nageur (Service de l'État)</i>	<i>Id.</i>	<i>25 septembre 1827 au 13 juillet 1828</i>				
<i>Brick Le Saumon (Service de l'État)</i>	<i>Id.</i>	<i>Du 8 septembre 1828 au 17 décembre 1828</i>				
<i>Id.</i>	<i>Novice à 10 francs</i>	<i>Du 26 septembre 1828 au 17 décembre 1828</i>				

Ministère
de la
Guerre
Bureau
de
l'infanterie

ÉTAT DES SERVICES

De M. *Félix Isidore Victor Laplace*
 Né le 26 septembre 1812 à Cherbourg département de la
Manche
 Fils de *Félix Isidore Placide* et de *Victoire Henriette de Bosis*
 Marié le 19 mai 1862 à D^{lle} *Marceline Girard*
 Autorisation ministérielle du 11 avril 1862

CORPS
Où les services ont eu lieu
et positions diverses
Services dans la marine

GRADES
ou
EMPLOIS

Dates des nominations
et des cessations d'activités

Cayenné à Cherbourg
Goëlette à vapeur Le Nageur
(Service de l'État)
Brick Le Saumon
(Service de l'État)
Id.

Mousse
Id.
Id.

Novice
à 10 francs

Du 17 au 24 septembre 1827
25 septembre 1827
au 13 juillet 1828
Du 8 septembre 1828 au 17 décembre 1828

Du 26 septembre 1828
au 17 décembre 1828

C'est en 1827, que nous retrouvons la trace de Félix Isidore Victor Le Bouffy.

Sur un extrait de son état des services établi par le Ministère de la Guerre, on apprend que le 17 septembre 1827, à Cherbourg, il s'engage comme mousse dans la Marine royale. Il a quinze ans.

Le même document nous apprend qu'il réside pendant une semaine au *Cayenné*¹ de Cherbourg avant d'être embarqué, le 24 septembre sur la goélette à vapeur le *Nageur*.



¹ Le bâtiment qui portait ce nom dans le port de Cherbourg était destiné en 1827 à accueillir pour quelques jours les nouvelles recrues. Son nom vient du fait que ce lieu avait été utilisé pour loger les bagnards en partance pour Cayenne.

Le nom de Félix Isidore Victor Le Bouffy
figure, à l'Inscription maritime,
sur le *Registre des Mousses*



TABLE ALPHABÉTIQUE

NOMS ET PRÉNOMS		NOMS ET PRÉNOMS	
N°	Prénoms	N°	Prénoms
1	Abel	101	Bouffay
2	Abel	102	Bouffay
3	Abel	103	Bouffay
4	Abel	104	Bouffay
5	Abel	105	Bouffay
6	Abel	106	Bouffay
7	Abel	107	Bouffay
8	Abel	108	Bouffay
9	Abel	109	Bouffay
10	Abel	110	Bouffay
11	Abel	111	Bouffay
12	Abel	112	Bouffay
13	Abel	113	Bouffay
14	Abel	114	Bouffay
15	Abel	115	Bouffay
16	Abel	116	Bouffay
17	Abel	117	Bouffay
18	Abel	118	Bouffay
19	Abel	119	Bouffay
20	Abel	120	Bouffay
21	Abel	121	Bouffay
22	Abel	122	Bouffay
23	Abel	123	Bouffay
24	Abel	124	Bouffay
25	Abel	125	Bouffay
26	Abel	126	Bouffay
27	Abel	127	Bouffay
28	Abel	128	Bouffay
29	Abel	129	Bouffay
30	Abel	130	Bouffay
31	Abel	131	Bouffay
32	Abel	132	Bouffay
33	Abel	133	Bouffay
34	Abel	134	Bouffay
35	Abel	135	Bouffay
36	Abel	136	Bouffay
37	Abel	137	Bouffay
38	Abel	138	Bouffay
39	Abel	139	Bouffay
40	Abel	140	Bouffay
41	Abel	141	Bouffay
42	Abel	142	Bouffay
43	Abel	143	Bouffay
44	Abel	144	Bouffay
45	Abel	145	Bouffay
46	Abel	146	Bouffay
47	Abel	147	Bouffay
48	Abel	148	Bouffay
49	Abel	149	Bouffay
50	Abel	150	Bouffay
51	Abel	151	Bouffay
52	Abel	152	Bouffay
53	Abel	153	Bouffay
54	Abel	154	Bouffay
55	Abel	155	Bouffay
56	Abel	156	Bouffay
57	Abel	157	Bouffay
58	Abel	158	Bouffay
59	Abel	159	Bouffay
60	Abel	160	Bouffay
61	Abel	161	Bouffay
62	Abel	162	Bouffay
63	Abel	163	Bouffay
64	Abel	164	Bouffay
65	Abel	165	Bouffay
66	Abel	166	Bouffay
67	Abel	167	Bouffay
68	Abel	168	Bouffay
69	Abel	169	Bouffay
70	Abel	170	Bouffay
71	Abel	171	Bouffay
72	Abel	172	Bouffay
73	Abel	173	Bouffay
74	Abel	174	Bouffay
75	Abel	175	Bouffay
76	Abel	176	Bouffay
77	Abel	177	Bouffay
78	Abel	178	Bouffay
79	Abel	179	Bouffay
80	Abel	180	Bouffay
81	Abel	181	Bouffay
82	Abel	182	Bouffay
83	Abel	183	Bouffay
84	Abel	184	Bouffay
85	Abel	185	Bouffay
86	Abel	186	Bouffay
87	Abel	187	Bouffay
88	Abel	188	Bouffay
89	Abel	189	Bouffay
90	Abel	190	Bouffay
91	Abel	191	Bouffay
92	Abel	192	Bouffay
93	Abel	193	Bouffay
94	Abel	194	Bouffay
95	Abel	195	Bouffay
96	Abel	196	Bouffay
97	Abel	197	Bouffay
98	Abel	198	Bouffay
99	Abel	199	Bouffay
100	Abel	200	Bouffay

(X) Marse - N° 93 - 1812 - (Inscription maritime et Clouettes)

TABLE ALPHABÉTIQUE.

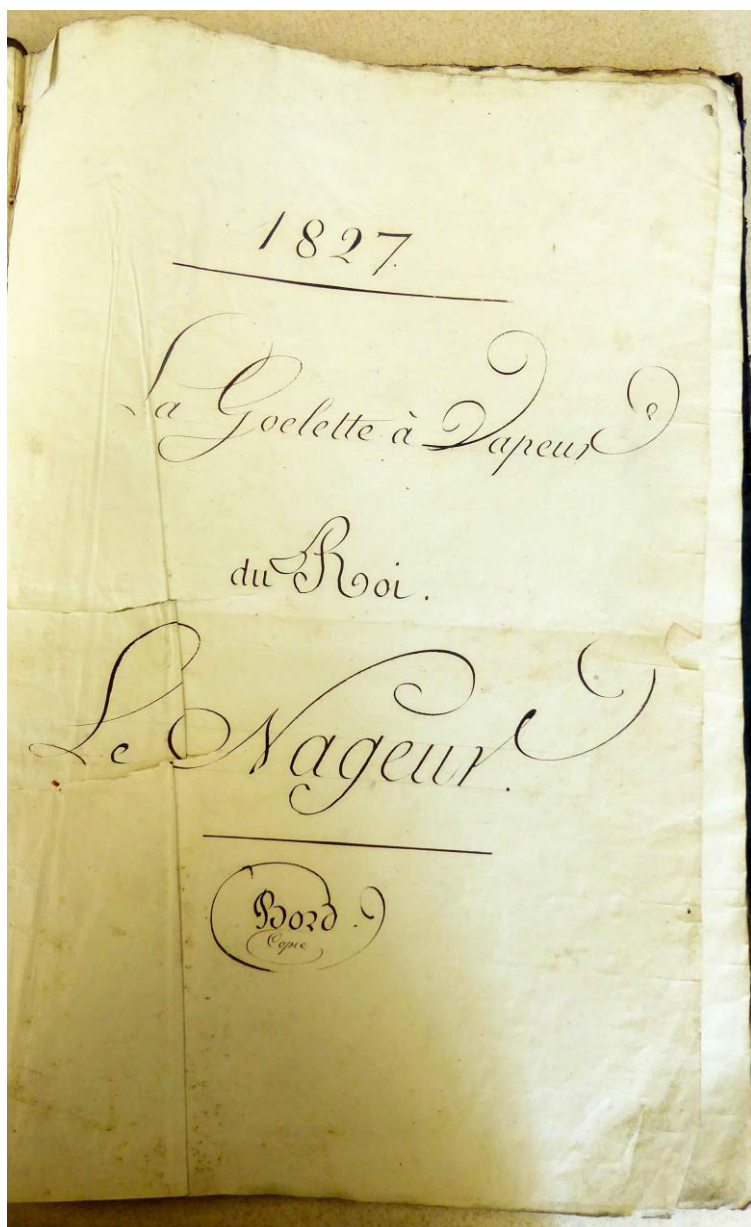
Lettres de l'Alphabet		Lettres de l'Alphabet		Lettres de l'Alphabet	
Let.	Page	Let.	Page	Let.	Page
Jebedier	259	Jerolles	257	Jecarie	258
Jou	260	Jecaria	259	Jecorum	258
Jouaire	260	Jemarie	260	Jouveau	259
Jostical	260	Jecoude	260	Joubeu	259
Jouca	260	Jemarie	260	Joulier	259
Juce	260	Jepand	260	Jouff	259
Jouanc	260	Jemarie	260	Jedruier	259
Jucay	260	Jehanchou	260	Jouon	259
Jebailly	260	Jesot	260	Jarouche	259
Jauglois	260	Jemarie	260	Jardier	259
Jequille	260	J. S. d. l.	260	Jebienven	259
Jeboungois	260	Jebienven	260	Jenit	259
Jemeter	260	Jelouanc	260	Jepellet	259
Joi	260	Jebienven	260	Jendais	259
Jugecaud	260	Jebian	260	Jebiane	259
Jaugz	260	Jelieur	260	Jebian	259
Jauge	260	Javelier	260	Jepetit	259
Jemarie	260	Jemier	260	Jemuz	259
Jecoute	260	Jemais	260	Jecout	259
Jecolley	260	Jemais	260	Jeamelher	259
Jemereu	260	Jecadomel	260	Jauglois	259
Jamy	260	Jelarge	260	Jugz	259
Jecoua	260	Jelawier	260	Jebian	259
Jucas	260	Jecatum	260	Jecame	259
Jecoua	260	Jaugoulaud	260	Jelere	259
Jarge	260	Joir	260	Jequidre	259
Jebielon	260	Jepaurier	260	Jebienval	259
Jebouly	260	Jemais	260	Jauglois	259
Jemier	260	Jemais	260	Jepenne	259
Jebienven	260	Jarouche	260	Jepenne	259
Jebellier	260	Jebond	260	Jauglois	259

Jebedier
 Jou
 Jouaire
 Jostical
 Jouca
 Juce
 Jouanc
 Jucay
 Jebailly
 Jauglois
 Jequille
 Jeboungois
 Jemeter
 Joi
 Jugecaud
 Jaugz
 Jauge
 Jemarie
 Jecoute
 Jecolley
 Jemereu
 Jamy
 Jecoua
 Jucas
 Jecoua
 Jarge
 Jebielon
 Jebouly
 Jemier
 Jebienven
 Jebellier

Consulté à Cherbourg,
un document parmi d'autres...



Premières pages du rôle d'équipage du *Nageur*
en 1827



MARINE



ROYALE.

ROLE D'ÉQUIPAGE.

La Goëlette à vapeur de SA MAJESTÉ le *Sageau*
 armé au Port de Cherbourg le 25 septembre an 1837
 mis en rade le 12 Octobre suivant

Reçu par les quatre Octobre

Le présent Rôle, contenant cinquante deux feuillets, celui-ci compris, a été par nous Commissaire Directeur de la marine coté et paraphé par premier et dernier feuillet, et remis à M^r *Blanc* pour inscrire, par date de destination, ordre de service, grade, quartier et résidence, les Officiers, Officiers-mariniers, Marins, Surnuméraires, formant l'équipage de la Goëlette à vapeur ainsi que les passagers pendant la campagne que va faire ledit bâtiment, en apostiller les mouvements, les paiemens, et établir les décomptes; le tout conformément aux lois, ordonnances et réglemens.

Fait à Cherbourg le vingt-cinq septembre mil huit cent trente-sept

Agé C. de Lagatinerie

Une Copie conforme au Rôle de bord à l'époque du neuf Novembre mil huit cent trente-sept est incluse.

Le Commissaire de la marine, chef de bureau au Port de Cherbourg

Simon

Composition de l'équipage

(7)

DESIGNATION		ARMEMENT		TOUTES	NOMBRE	
		en	en		de	de
Des grades, emplois et profession de toute espèce.		paix.	guerre.	de	de	Montres
				de	de	de la
ÉTAT-MAJOR GÉNÉRAL.....						
TABLE dudit état-major général						
COMMISSENT du bâtiment.....						
TABLE dudit commandant.....						
Capitaine de frigate.....						
Lieutenant de vaisseau.....		1				
Enseignes de vaisseau.....		2				
Officiers de garnison.....						
Commis aux revues.....		1				
ÉTAT-MAJOR.....						
Aumônier.....						
Chirurgien-major.....		1				
Table de l'état-major.....						
Élèves.....		2				
Table des élèves.....						
Manœuvre.....						
Premier maître.....						
Second maître.....		1				
Quartiers-mâtres.....		2				
Canonage.....						
Premier maître.....						
Second maître.....						
Quartiers-mâtres.....		1				
Timonerie.....						
Premier maître.....						
Second maître.....		1				
Quartiers-mâtres.....		2				
Capitaine d'armes.....						
Pilote-côtier.....						
Charpentage.....						
Premier maître.....						
Second maître.....						
Quartiers-mâtres.....		1				
Calfatage.....						
Premier maître.....						
Second maître.....						
Quartiers-mâtres.....		1				
Vauterie.....						
Premier maître.....						
Second maître.....						
Quartiers-mâtres.....		1				
Armuriers-forgerons.....						
Maître.....						
Armuriers.....		1				
de 1 ^{re} classe.....		7				
de 2 ^e classe.....		7				
de 3 ^e classe.....		10				
Novices.....		7				
Mousses.....		4				
Garnison.....						
Service de santé.....						
Chirurgiens en second.....						
Aides-chirurgiens.....						
Pharmaciens.....						
Premier commis.....						
Second commis.....		1				
Service des vivres.....						
Distributeur.....		1				
Tonneller.....						
Boulangier.....						
Coqs.....		1				
Magasinier.....		1				
Barbier.....						
Infirmer.....						
Services divers.....						
Domestiques.....		3				

L'équipage du *Nageur* en 1827
était constitué de 53 marins

État major :

1 lieutenant de vaisseau, 2 enseignes de vaisseau, 1 commis aux revues, 1 chirurgien major, 2 élèves.

Équipage :

Manœuvre : 1 second-maître, 2 quartiers-mâtres

Canonage : 1 quartier-maître

Timonerie : 1 commis aux revues

Charpentage : 1 quartier-maître

Calfatage : 1 quartier-maître

Voilerie : 1 quartier-maître

Armuriers forgerons : 1 armurier

Matelot de 1^{re} classe : 7

Matelot de 2^e classe : 7

Matelots de 3^e classe : 10

Novices : 7

Mousses : 4

Service de santé : 1 second commis,

Service de vivres : 1 distributeur, Coqs : 1, magasinier : 1 domestiques : 3

Le *Nageur*

Vapeur à roues expérimental type *Nageur* (1827-1838)

Chantier : Cherbourg. Commencé : 31/08/1826 ; Mis à flot 11/09/1827 ; retiré 1838.

Caractéristiques : 615 tonneaux ; 840 chevaux :
voilé en brick goélette ; 2 chaudières ; 4 machines ;
4 roues de 5m ; 6 canons

Observations :

11/9/1827 : Lancé en présence de la Duchesse de Berry (Cdt Louvrien) ; 12/10/1827 : au départ de Cherbourg échoué sur la jetée (étrave avariée) ; Réparé ;

24/10/1827 : De Cherbourg pour Rouen où on monte sa machine 1827-28

4/4/1829 : Retour à Cherbourg ;

9/5/1829 : De Cherbourg à Toulon en transportant 2 machines de 20 chevaux sur le pont (est gréé en 3 mats barque uniquement pour cette traversée)

25/5/1830 : Quitte Toulon avec l'escadre Duperré pour l'expédition d'Alger ;

13/6/1830 : Réduit au silence avec Sphinx la batterie de Sidi Ferruch

14/6/1830 : Appui feu au débarquement ;

1/10/1830 : Désarmé à Toulon ;

1833 : Correspondance des côtes d'Algérie et Afrique

1838 : Condamné.

Extrait de l'ouvrage de Jean-Michel Roche, *Dictionnaire des bâtiments de la Flotte de guerre française de Colbert à nos jours*, Tome 1 (1671-1870).

La seconde moitié du XIX^e siècle est marquée par le développement de la propulsion à vapeur, dans lequel la France est pionnière. La marine française participe à ces innovations en mettant en service, en 1827, ses premiers navires à vapeur.



La goélette se distingue du brick par son gréement complet avec des voiles auriques (de forme quadrangulaire non symétriques présentant au vent toujours le même plan d'attaque). Sur cette image, on voit bien la roue à aubes qui caractérise les premières goélettes à vapeur.



Le mousse Félix Isidore Victor Le Bouffy
dans les registres de la Marine royale
(Transcription page suivante)

Mousse

APRILLES ET NOVEMBRE		NOUVEAU FLEUVISSE		SECOURS		ALLOCATION		REMARKS	
DATE	REMARKS	NOUVEAU FLEUVISSE	REMARKS	SECOURS	REMARKS	ALLOCATION	REMARKS	REMARKS	REMARKS
1789		<i>Le Mercier, Jacques</i>							
1790		<i>Rival, Charles</i>							
1791		<i>Le Bouffy, Félix Isidore Victor</i>							
1792		<i>Blondel, (unintelligible)</i>							

The table is a historical record from the French Royal Navy, divided into two pages. The left page is titled 'Mousse' and contains a table with columns for dates, names, and various administrative details. The right page is a continuation of the same table. A large black oval is drawn around the entry for 'Le Bouffy, Félix Isidore Victor' in the left column, highlighting the subject of the document.

Transcription

Évènements *Débarqué à Rouen le 15 juillet matin (1828)*
et envoyé à Cherbourg avec conduite

Identité descriptif

Le BONFFY, Félix Isidore Victor

Né le *26 septembre 1812 à Cherbourg*

Département de la *Manche*

Fils de *Félix Isidore Placide* et de *Victoire Henriette Debosio*

Marié à

Taille un mètre *petite* millimètres poil *brun*, yeux *gris*,

front *ordinaire*, bouche *grande*, menton *roud*, visage *ovale*

Inscrit à *Cherbourg, 47n°188*, Réside à *Cherbourg, Mousse*
à *15*

Solde à *15f par mois*

Paye :

5 oct À la banque 11,50

4 dec Solde du mois de Novembre 15,00

20 janvier Solde de décembre 15,00

2 fev Solde du mois de janvier 15,00

4 mars Solde du mois de février 15,00

12 avril Solde du mois de mars 15,00

5 mai Solde d'avril 15,00

3 juin Solde du mois de mai 15,00

10 juillet Solde du mois de juin 15,00

Le 11 septembre 1827,
Cherbourg fête le lancement
de la goélette à vapeur le *Nageur*

Félix est mousse à bord du *Nageur*, du 29 septembre au 13 juillet 1828.

Ce navire a marqué l'histoire de la construction navale à Cherbourg, parce que c'est l'un des premiers navires à vapeur.

Sa mise à flot le 11 septembre 1827 fut pour la ville de Cherbourg l'occasion de grandes festivités.

En effet, pour le lancement de ce navire, la ville accueille madame la Dauphine, épouse du duc d'Angoulême, fils du roi Charles X.

Embarqué sur ce navire le 24 septembre 1827, Félix Isidore Victor fit donc partie des tout premiers mousses à servir sur ce navire qu'il quitta le 13 juillet 1828.



L'historien de Cherbourg, Jean-Thomas Voisin,
raconte le lancement du *Nageur*,
le 11 septembre 1827

« Le duc d'Angoulême était venu à Cherbourg en 1817, la Dauphine, sa femme, vint à son tour en 1827. Elle arriva le 10 septembre, à cinq heures de l'après-midi.

[...]

Le maire, ses adjoints et le général Galdemar, lieutenant du roi l'attendaient à l'arc-de-triomphe du Roule.

Elle entra en ville suivie de plus de trente maires des communes rurales, allant à cheval avec leurs écharpes et portant des drapeaux blancs¹.

[...]

À l'approche de la nuit la ville fut illuminée ; et pendant la soirée la dauphine reçut les hommages des membres des diverses administrations, présentées par les chefs, et des officiers en retraite, ayant à leur tête M. le maréchal-de-camp Jouan. Une députation de demoiselles et les dames furent présentées.

Le lendemain elle sortit à sept heures du matin pour se rendre à l'arsenal de la marine, où devait être lancé le bâtiment à vapeur le *Nageur*. Une tente était préparée à la princesse ; elle y prit place avec les autorités. Le quai de l'arsenal et ceux de l'avant-bassin du port de commerce étaient couverts d'une foule innombrable et présentaient le plus charmant coup d'œil. Le navire fut incontinent mis à l'eau, et la dauphine s'embarqua pour le port militaire. »



¹ Drapeaux royalistes

Le *Saumon*

Saumon-Brick-transport (1822-1847)

Chantier; Cherbourg. Commencé: 04/09/1821;

Mis à flot: 06/07/1822; Retiré: 08/05/1847.

Caractéristiques 150 tonneaux

Observations:

9/7/1822: SAUMON; Construit au vieil arsenal de Cherbourg;

1826: Radoubé;

19/7/1831: Armé à Cherbourg;

18/2/1832: Part de Cherbourg pour Brest puis retour à Cherbourg

4/3/1832; 4/11/1836 Désarmé;

11/2/1837: Armé;

17/10/1841: Armé commercialement;

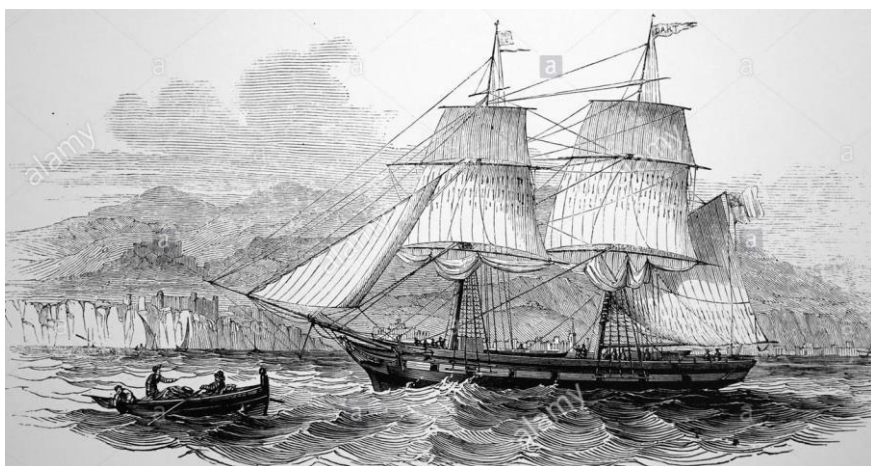
8/5/1847: Rayé; Démoli

Extrait de l'ouvrage de Jean-Michel Roche, *Dictionnaire des bâtiments de la Flotte de guerre française de Colbert à nos jours*, Tome 1 (1671-1870).

Félix Isidore Victor Le Bouffy navigue maintenant sur le *Saumon*

Le 8 septembre 1828, Félix est embarqué comme mousse sur le brick¹ le *Saumon*.

À seize ans, le 28 septembre 1828, il monte en grade et devient *novice à 10 francs*...



Exemple de brick au XIXème

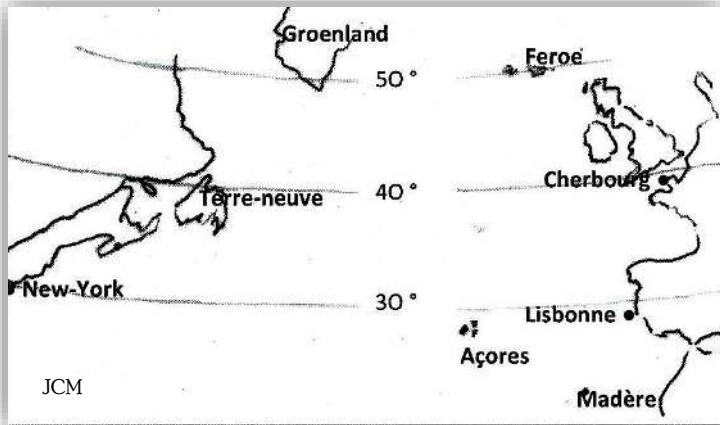
1 Le brick est un bateau à voile à deux mâts (un grand mât et un mât de misaine) possédant des voiles carrées, grées sur des vergues et une *brigantine* à l'arrière d'où ce nom de *brig* ou *brick*.

Transcription

F°47 N° 188		N° 483
Des Mousses		<i>Le Bouffy, Félix Isidore Victor Laplace</i>
Grade	Paies	Né le <i>26 septembre 1812</i> à <i>Cherbourg</i>
Novice		Département d <i>e la Manche</i>
		Fils de <i>Félix Isidore Placide</i>
		Et de <i>Victoire Henriette Debosio</i>
		Taille d'un mètre [ill.] millimètres, poil <i>brun</i>
		Yeux <i>gris</i> front <i>ordinaire</i> nez <i>moyen</i>
		Bouche <i>grande</i> menton <i>rond</i> Visage <i>ovale</i>
		Demeure à <i>Cherbourg</i>
1827	<p><i>Destiné aux armements. Le 17 septembre embarqué sur le cayenné Débarqué le 24 du dit embarqué le 24 septembre sur la goélette à vapeur le Nageur. Débarqué à Rouen le 15 juillet 1828 et retour à Cherbourg le 20 du dit mois.</i></p> <p><i>Embarqué sur le brick le Saumon du 8 septembre 1828 au 25 du dit. Du 26 septembre 1828 novice à 18 sur le même bâtiment. Débarqué à Cherbourg le 17 décembre 1828. Le 19 du dit mois, permis pour Granville.</i></p>	
1830	<p><i>Le 23 avril 1830 a un permis pour Granville de six mois.</i></p> <p><i>Embarqué à Granville le 24 avril 1830 en qualité de volontaire sur le trois mats le Saint-Jean capitaine Lafosse N° 63 parti pour terre-neuve le 27 avril 1830. Débarqué à Granville le 23 août 1830 [ill.] 20 février 1833, rayé des matricules ayant renoncé à la navigation.</i></p>	

Ainsi, Félix navigue sur le Saumon jusqu'au 17 décembre 1828, date à laquelle il quitte ce navire pour de nouvelles aventures maritimes...

Il s'embarque cette fois sur un navire marchand pour une campagne de pêche à Terre-Neuve.



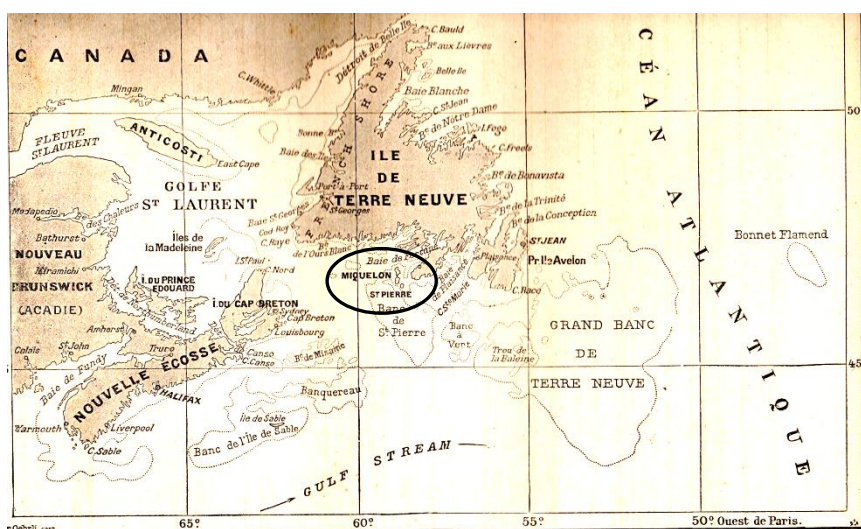
Terre-Neuve est sur le 40° N... comme Cherbourg

Terre-Neuve est située à quatre mille kilomètres de Cherbourg. Contrairement à une idée répandue, cette grande île canadienne n'est pas située plus au nord que la Normandie, mais son climat est sensiblement plus nordique à cause du courant froid (du Labrador) qui baigne ses côtes, tandis que les côtes européennes sont baignées par un courant chaud (le Gulf Stream).



4

En route pour Terre-Neuve

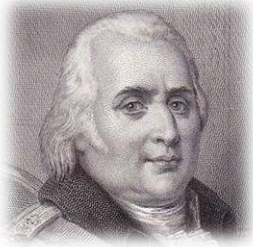


300 km

Source : *Nos pêcheurs de haute-mer*, A. Acloque, Tours, Mame, 1900

À une vingtaine de kilomètres au sud des côtes de Terre-Neuve se trouvent les îles Saint-Pierre et Miquelon, longtemps disputées entre la France et l'Angleterre, dont la rétrocession définitive à la France intervint sous la Restauration, en 1816.

De la Restauration à la Monarchie de Juillet



Louis XVIII
règne de 1814 à 1824.



Charles X
règne de 1824 à 1830.

Petit rappel d'Histoire ...

Les rois Louis XVIII et Charles X sont les frères cadets de Louis XVI.

La révolution de juillet 1830 a porté au pouvoir Louis-Philippe d'Orléans, descendant d'un frère de Louis XIV.

La monarchie passe de la branche directe de la dynastie des Bourbons à la branche des Orléans; Louis-Philippe I^{er} prend le titre de *Roi des Français* (et non plus *Roi de France*).



Louis-Philippe I^{er}
règne de 1830 à 1848.

Le temps d'une campagne de pêche à Terre-Neuve... et la France a changé de roi...

C'est dans le cadre de son engagement dans la marine royale, en 1830, que Félix part comme *volontaire*¹ pour une campagne de pêche à Terre-Neuve sur un navire marchand.

Le 24 avril, du port de Granville, il embarque sur le *Saint-Jean* pour une campagne de six mois de pêche à la morue sur les bancs de Terre-Neuve.

À son retour, en octobre 1830, la France a changé de roi. La Restauration a fait place à la Monarchie de Juillet ; Louis-Philippe est "Roi des Français".



¹ Le terme de *volontaire* était utilisé à l'époque pour qualifier un jeune marin à partir de dix-sept ans. Les étapes précédentes étaient *mousse* de douze à quinze ans puis *novice* à partir de quinze ans.

Aux Archives maritimes de Cherbourg, à la recherche de traces de Félix Isidore Victor Le Bouffy dans les registres de l'Inscription maritime et les rôles d'équipage.



C'est là que nous apprenons que Félix Isidore Victor s'est embarqué sur le *Saint-Jean*, navire construit en 1815 à Granville, de 218 tonneaux, d'un tirant d'eau de 4,06 m, appartenant à l'armateur La Houssaye-Vve Fougeray, sous le commandement de Luc Lafosse.

PORT de Granville
Du Régiment de Propriété
N° 297 1829 (N° 297)
Le 20 avril 1830

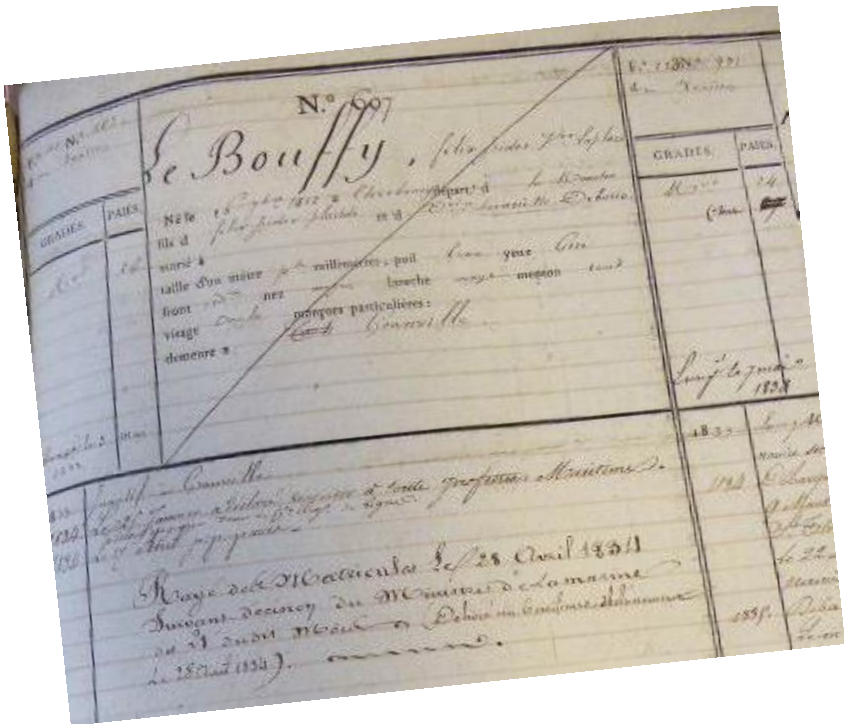
ARMEMENT de *la Cour*
ANNÉE 1829. N° 40

LE *Saint-Jean*, 218 tonneaux allant aux *Côtes de Coromandel*

ROLE DE L'EQUIPAGE du *Saint-Jean*, construit en l'an 1815
du port de 218 tonneaux, armé de 3 canons, tirant
à eau, chargé, 3 mètres 06 centimètres, et non chargé, 3 mètres
29 centimètres, 2 ponts, gaillard, appartenant
à l'armateur *La Houssaye-Vve Fougeray*
sous le commandement de *Luc Lafosse*, pour aller aux *Côtes de Coromandel*

NOMS, PRÉNOMS, NAISSANCES, SOURCES, QUARTIERS D'INSCRIPTION ET SIGNALEMENTS.	INSCRIPTION		GRADE ET PAIE à bord du navire.	QUALITÉ de libre	AVANCES par mois.
	N°	N°			
<i>F. ISIDORE VICTOR</i> , né le 20 Mars 1815 à Granville quartier d'Orléans, syndicat N° 120 du 16. taille d'un mètre 86 millimètres, yeux gris, nez droit, cheveux noirs sans particularités.	1	120	<i>Coyote</i> du 16. mai 1815.	<i>Coyote</i> 2. sept. 1815.	700.
<i>F. ISIDORE VICTOR</i> , né le 20 Mars 1815 à Granville quartier d'Orléans, syndicat N° 120 du 16. taille d'un mètre 86 millimètres, yeux gris, nez droit, cheveux noirs sans particularités.	2	121	<i>Coyote</i> du 16. mai 1815.	<i>Coyote</i> 2. sept. 1815.	650.

On trouve, dans les registres de l'Inscription maritime,
la trace de son embarquement sur le *Saint-Jean*
puis de son renoncement à toute profession maritime.



Le 27 janvier 1834, Félix Isidore Victor Le Bouffy
déclare *renoncer à toute profession maritime.*

Rayé de la Matricule¹ le 28 avril 1834
suivant décision du Ministre de la Marine.

¹ Le mot "matricule" désigne au masculin un numéro d'inscription, et au féminin le registre dans lequel figure cette inscription.

Document daté du mois d'août 1864, établi par le Ministère de la Marine et des Colonies, quartier de Granville, pour le calcul du montant de la retraite à verser à Félix Le Bouffy. Y figure son embarquement comme *volontaire* sur le *Saint-Jean* ainsi que son temps de service : celui d'une campagne de pêche. (du 24 avril au 23 août 1830).

MARINE ET COLONIES.

CERTIFICAT N° DES SERVICES ÉTRANGERS AU QUARTIER.

Le Commissaire de *Non inscription* *Non* certifie qu'il résulte des documents déposés dans son bureau que le dénommé ci-contre a servi sur les bâtiments ou dans les corps ci-après désignés,

SAVOIR :

GRADES ET PAVES.	DÉSIGNATION DES BÂTIMENTS ou des corps.	NATURE DES SERVICES.	DATES		DURÉE DES SERVICES.	
			de l'EMBARQUE- MENT ou de l'entrée au service.	de DÉBARQUE- MENT ou de la sortie du service.	Mois.	Jour.
	<i>Volontaire St Jean</i> <i>RN° 12</i>	<i>Chasse</i> <i>Mer</i>	<i>24 avril</i> <i>1830</i>	<i>23 août</i> <i>1830</i>	<i>6</i>	<i>"</i>
<p><i>M. Le Bouffy a été embarqué comme</i> <i>Volontaire, en commerce, sur le bâtiment St Jean</i> <i>ne peut donc lui être compté comme service</i> <i>à l'Etat.</i></p> <p style="text-align: center;"><i>Durée de 6 mois</i></p>						
					<i>6</i>	<i>"</i>

TRAVAIL DES PENSIONS.
(Exécution de la circulaire du 9 septembre 1834.)

Le Sr *Le Bouffy, Félix*
né le *27* / *1822*, à *Cherbourg*
aurait besoin de justifier de ses services sur
les bâtiments ou dans les corps ci-après dési-
gnés :

Prière de vouloir bien faire compulser le
rôles ou autres documents, et de prescrire
que, par suite, la présente feuille soit émar-
gée d'un extrait desdits rôles ou documents
constatant les services du dénommé ci-
dessus.

A *Granville* le *20* / *août* 1864.
Le Commissaire de l'Inscription maritime,

Les terre-neuvas

Dès le XVI^{ème} siècle, des marins-pêcheurs s'embarquent depuis les côtes françaises pour des campagnes de pêche à Terre-Neuve. Plusieurs centaines de navires français, dont cent à cent cinquante armés dans les ports de Haute Normandie, vont chaque année pêcher sur le Grand Banc ou sur les côtes de Terre-Neuve et de la région. Les terre-neuvas de l'époque utilisent déjà deux formes de pêche : la pêche *sédentaire* qui se pratique à partir de la côte, les morues étant séchées et salées sur place et la pêche *errante* qui se fait au large, sur les bancs, le navire morutier se déplaçant pour rejoindre les meilleures zones de pêche. Dans ce cas, les hommes chargés de la pêche quittent le morutier sur des petites embarcations. Les morues sont alors vidées et salées à bord. En fin de campagne, le navire fait route vers son port d'attache ou un autre port susceptible d'acheter sa cargaison.

Du XVI^{ème} au XIX^{ème} siècle, les techniques de pêche ont peu évolué et, hélas, peu aussi la vie des terre-neuvas.

Pour tous, il y a d'abord le voyage et ses risques, mais aussi le froid, le travail harassant, les accidents, la brûlure du sel...

Ceux qui quittent le morutier pour poser et relever les filets sur des embarcations légères ont à redouter les brouillards fréquents sur les bancs rendant parfois impossible leur retour à bord de leur navire.

Notons que ces conditions de vie étaient aussi celles des mousses, qui pouvaient avoir de onze à quinze ans.

Granville, grand port morutier

Granville est une vieille cité normande, construite sur une avancée rocheuse, battue par les vents et les tempêtes. Du haut de sa falaise abrupte et déchiquetée, repliée derrière ses remparts, elle occupe, depuis le Moyen-âge, une position stratégique au nord de la baie du Mont Saint-Michel.

Dans cette citadelle, tout est rude et massif à l'image du granit dont elle est faite. C'est dans le granit que furent taillés les blocs de ses murailles et de ses tours de guet, dans le granit aussi, les pierres de son église et les murs de ses maisons. Bien serrées les unes contre les autres, ces bâtisses résistent au temps, aux guerres et aux violentes tempêtes de l'hiver.

Au temps de la marine à voile, le port, bien abrité du gros temps, vivait au rythme des campagnes de pêche à Terre-Neuve et, en temps de guerre, des expéditions corsaires menées contre les navires anglais.

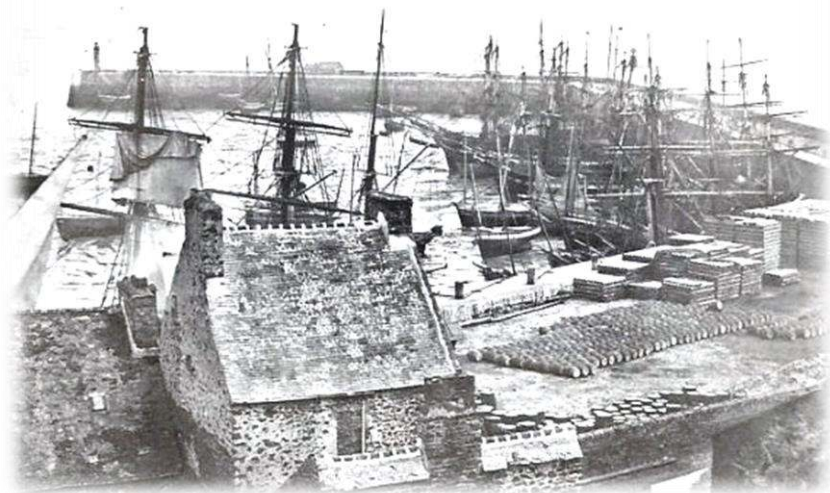
Granville était depuis le XVI^{ème} siècle un grand port morutier. Au cours des XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècles, l'activité s'amplifie. Entre 1722 et 1792, le port arme plus de quatre mille morutiers embarquant cent trente-cinq mille hommes

Après une baisse de son activité morutièrre pendant la Révolution et l'Empire, le port de Granville retrouve son dynamisme à partir de 1817 avec l'armement de cinquante - deux navires. Au milieu du XIX^{ème} siècle, cette activité est à son apogée : au printemps 1850, quatre-vingt voiliers prennent la direction de Terre-Neuve.

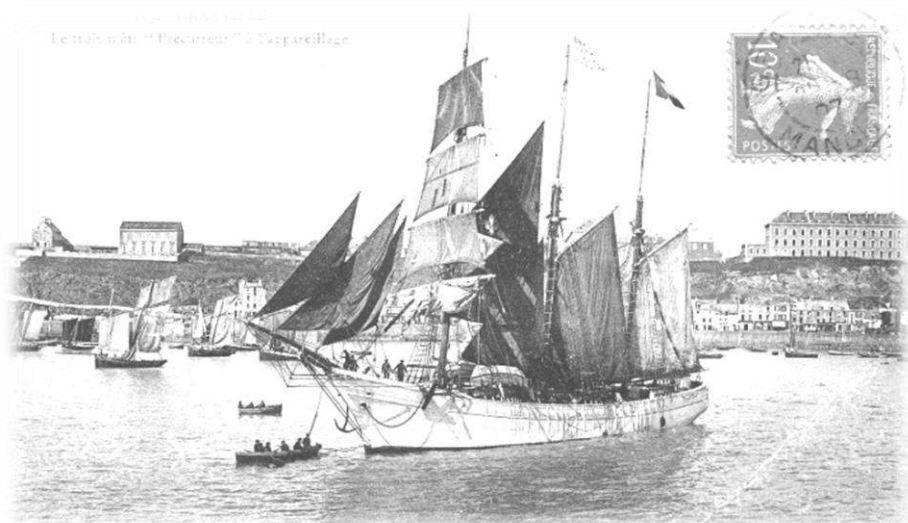
À la veille de la Première Guerre mondiale, il n'en reste plus que vingt-quatre, le dernier morutier sort du port de Granville en 1933.

Mais en 1830, lorsque Félix Le Bouffy s'embarque pour les bancs de Terre-Neuve, le port de Granville est en plein essor¹.

1 Dans son *Annuaire d'Avranches*, année 1842, (p. 338) Fulgence Girard recense, à Granville, trente-six armateurs et trois constructeurs de navires.



Dans l'avant-port de Granville,
navires de pêche échoués entre deux marées



Départ pour les bancs de Terre-neuve

Source des deux illustrations :
Philippe Letouzey, de Granville, collection CHG10

Dans le port de Granville, en 1830, le nombre des navires affectés à la grande pêche et aux colonies s'élevait à soixante-dix, le tonnage à neuf mille trente-cinq tonneaux et le nombre d'hommes d'équipage à deux mille cinq cent soixante-cinq.

L'éminent historien de Granville, Charles de la Morandière¹, fait le constat d'évolutions notables dans les pratiques de pêche à partir des années de la Restauration.

Sur les côtes de Terre-Neuve, les lieux de cantonnement et de pêche ne résultent pas d'une course au premier arrivant mais sont attribués avant le départ du navire.

Il note également « une tendance à abandonner la pêche sédentaire à la côte de Terre-Neuve pour la pêche sur les bancs. » L'auteur en donne une explication : « La pêche sédentaire exige un grand nombre d'hommes qui était fourni par les villages avoisinant Granville, paysans que la terre nourrissait difficilement et qui trouvaient du profit à une campagne de pêche. Mais, petit à petit, la terre devenant plus productive, le recrutement des matelots parmi les paysans alla en diminuant et c'est à la difficulté de ce recrutement qu'il faut sans doute attribuer la préférence de plus en plus grande des armateurs pour la pêche errante au détriment de la pêche sédentaire.

Mais la pêche sur les bancs ne met pas moins en péril la vie des hommes qui ne sont jamais sûrs de rentrer d'une campagne de pêche à Terre-Neuve.



¹ Charles Julliot de la Morandière (1887-1971)

Deux naufrages en 1826

Charles de la Morandière évoque deux naufrages survenus en 1826 au large des côtes de Terre-Neuve qui ont coûté la vie à cent cinquante-neuf marins...

Voici ce qu'il nous rapporte : « En 1826, un double sinistre vint jeter le deuil parmi les familles de marins de Granville et de Cancale. À deux jours d'intervalle, le 26 mai et le 2 juin *la Nathalie* et *la Belle Julie* sombrent dans les glaces aux abords de Terre-Neuve.

Le naufrage de la *Nathalie* est resté célèbre dans les annales maritimes par un incident particulièrement dramatique : le second *Houite* réfugié avec deux matelots sur un glaçon erra pendant dix jours sur ce radeau improvisé avant d'être recueilli mourant de faim ainsi que ses deux compagnons par un bâtiment anglais.

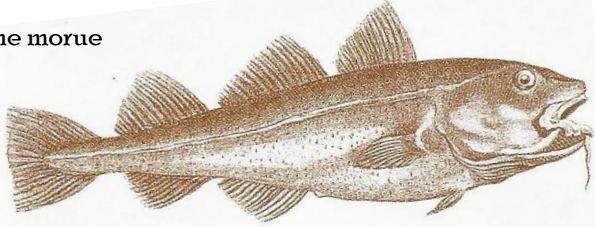
La *Nathalie* perdit cinquante et un hommes sur soixante-treize et la *Belle-Julie* cent huit sur cent quarante-trois, malgré la proximité de deux autres morutiers de Granville qui vinrent aussitôt à son secours. »



On pêche sur les bancs de Terre-Neuve avec des *dorisses*, embarcations légères pouvant être facilement mises à l'eau depuis le bord.

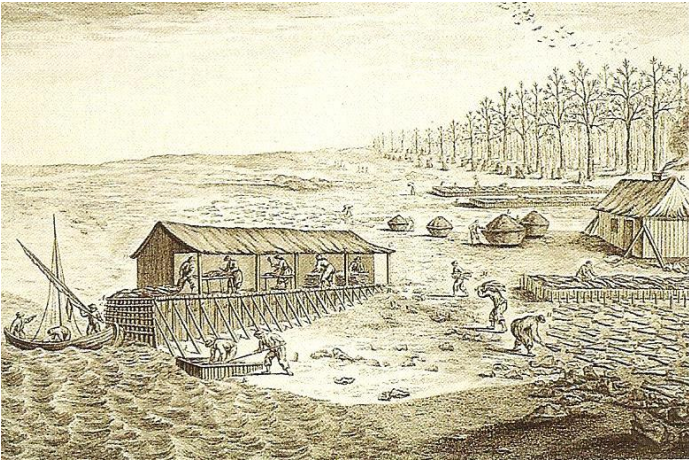
Source Philippe Letouzey, de Granville, collection CHG10

Une morue

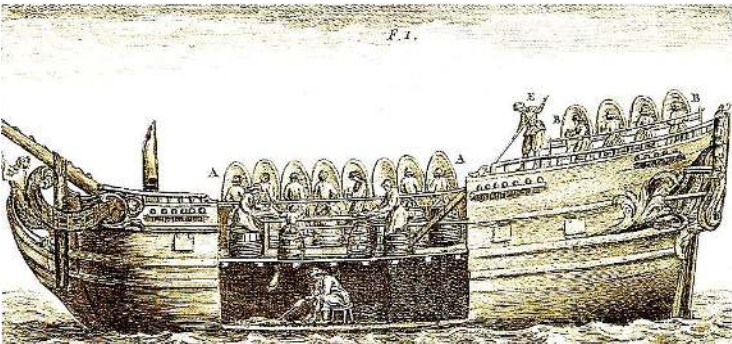


Vendue fraîche sous le nom de *cabillaud*, la *morue commune* est pêchée dans l'Atlantique nord. Dans son ouvrage *Nos pêcheurs de haute mer*, Alexandre Acloque assure que « cette espèce peut atteindre, plus d'un mètre quatre-vingt centimètres et peser jusqu'à cinquante kilos... »

Mais en moyenne, sa taille est de soixante à soixante-dix centimètres pour un poids de deux à trois kilos.



Un chaffaud



Navire normand pêchant la morue sur les bancs
Traité général des pêches, Duhamel du Monceau, 1772

Témoignage d'un mousse à Terre-Neuve

Dans ses mémoires, le marin granvillais Georges-René Pléville Le Pelley¹, terre-neuvais, corsaire puis... ministre de la Marine sous le Directoire, témoigne de la condition des mousses à terre, sur les côtes de Terre-Neuve en 1739. Il embarque sur le *Taurigny*, il n'a pas encore treize ans.

« On ne me donna même pas le temps d'être malade de la mer et on m'accoutuma bientôt à monter aux voiles. [...] »

Arrivé en Terre-Neuve je fus à la *boissellerie*², comme les autres. J'y étais second cuisinier pour faire le *baba* (turlutin, espèce de soupe). Ces nobles fonctions finies, je faisais du *plan* (lever l'écorce des gros arbres pour couvrir les cabanes).

Les *chaffauds*³, les cabanes, tout cet établissement fait, la morue donna. Je fus destiné comme les autres mousses à lever la morue, c'est-à-dire à être placé dans des tas de morues jetées par les pêcheurs sur les chaffauds dans lequel j'étais quelquefois enfoui jusqu'à la ceinture, les lever, les placer près du décolleur qui ne doit jamais en manquer, sinon, il en demande par un coup de poing. [...] On lavait les morues salées depuis huit jours, et cette opération se faisait dès l'aurore, c'est-à-dire à trois heures du matin. Ce sont les mousses qui sont dans le lavoir, l'eau à la ceinture pour laver le poisson et le jeter sur la *claye*: et d'ordinaire on prend les enfants qui n'ont pas eu deux heures de sommeil et on les jette endormis dans le lavoir. »

1 Georges-René Pléville Le Pelley, 1726-1805.

2 Abri pour le travail du bois.

3 Jetée en bois établie le long du rivage.



Un coffre de marin

Ce coffre de marin, encore en usage sous le Premier Empire, est un précieux souvenir pour la famille.

Il nous vient de Nicolas Antoine Girard, le grand-père de Marcelline Girard (devenue, en 1862, l'épouse de Félix Isidore Victor Le Bouffy).

Sous la Révolution et l'Empire, Nicolas Antoine Girard (1771-1835) capitaine de navire du quartier de Granville, pratiqua en alternance, comme c'était l'usage à l'époque, la pêche à Terre-Neuve et, en temps de guerre, *la Course*¹ contre les bateaux anglais.

Clin d'œil du destin : le dernier navire que commanda Nicolas Antoine Girard au départ de Granville pour Terre-Neuve en 1825 fut, précisément, le *Saint-Jean*, sur lequel embarquera cinq ans plus tard, Félix Le Bouffy, le futur mari de sa petite-fille Marcelline Girard.



¹ La pratique des activités corsaires



Félix Isidore Victor Le Bouffy
1812-1872

"Cheveux et sourcils noirs, poil brun, yeux gris, front ordinaire, bouche grande, menton rond, visage ovale, nez moyen, teint clair".

Ceci est la description de Félix que l'on retrouve dans son acte d'engagement (transcription p.140). Sur la foi de ce descriptif précis, à partir d'une documentation sur les uniformes de l'époque, et en s'appuyant sur des portraits de Fulgence (voir p. 339), fils de Félix, l'illustratrice Virginie Siveton¹ a reconstitué le portrait de Félix Isidore Victor Le Bouffy.

1 Professeur d'Arts appliqués, formatrice en graphisme et communication visuelle, Virginie Siveton est aussi illustratrice professionnelle.

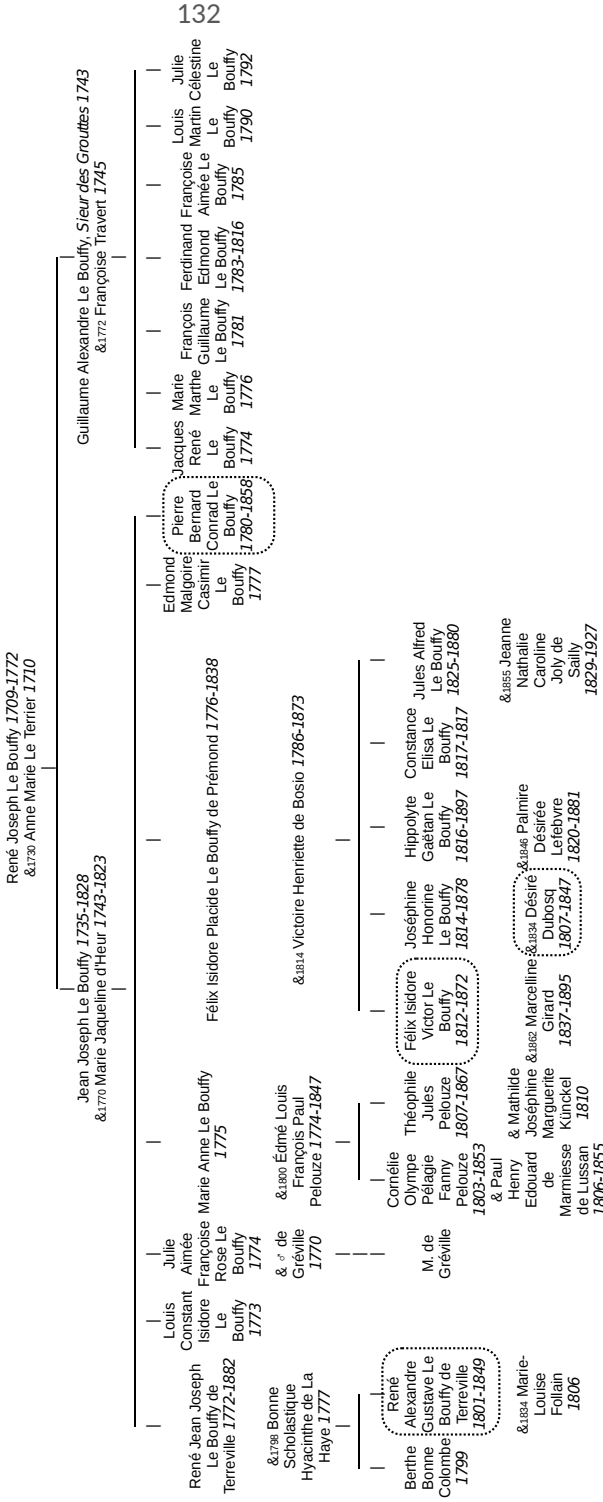
Voir <http://virginiesiveton.com>
Dessin de Félix : 2019 © CC-BY-SA

5

Le choix de Félix :
l'infanterie de ligne

Arbre 3

Descendance de René Joseph Le Bouffuy et Anne-Marie Le Terrier permettant de situer Conrad Le Bouffuy, Gustave Le Bouffuy de Terrevelle et Désiré Dubosq



En 1834, Félix Isidore Victor s'engage dans l'infanterie de ligne.

Il semble que Félix ne soit décidément pas fait pour une carrière de marin car il décide, en mai 1834 (il a 21 ans) de signer un engagement de sept ans dans l'armée de terre et plus précisément, dans l'infanterie de ligne.

Mais pour signer un tel engagement il faut qu'il obtienne son déclassement du Ministère de la Marine.

Par une lettre du 24 avril 1834, conservée dans les archives familiales (que nous reproduisons avec sa transcription pages suivantes) nous apprenons que l'un de ses oncles, Pierre Bernard Conrad Le Bouffy¹, alors officier supérieur dans la marine, est intervenu pour lui faire obtenir les documents nécessaires.

Qui était cet oncle Conrad ? C'était un frère aîné de Félix Isidore Placide Le Bouffy, père du jeune Félix de notre histoire². Il habitait Granville. Entré dans la marine en 1812, il y avait fait carrière.

En ce printemps 1834, le 5 mai, Félix Isidore Victor Le Bouffy signe à Granville, son engagement³ pour sept ans dans l'armée de terre.

Pourquoi le 55^{ème} régiment d'infanterie de ligne ?

Vraisemblablement parce que l'un de ses cousins, René Alexandre Gustave Le Bouffy de Terreville, était alors capitaine dans ce régiment. Cela explique aussi sa présence aux côtés de Félix lors de la signature de son acte d'engagement.



1 Voir l'arbre généalogique 3 ci-contre.

2 Pour aider à distinguer le père et le fils Le Bouffy, tous deux prénommés Félix Isidore, il faut se souvenir que le père a pour troisième prénom Placide, tandis que le fils a pour troisième prénom Victor.

3 Copie et transcription de l'acte p. 138 et 139.

Lettre de Conrad Le Bouffy à Félix Le Bouffy
datée du 24 avril 1834
(Transcription page suivante)

Mon cher Félix,
 Ton dilemment vient d'être autorisé par
 le Ministre de la marine, et tu seras probablement
 demain de la part du Commissaire de l'inscription
 maritime à Cherbourg la plus prochaine fois
 que tu pourras contracter un engagement
 dans le 99^e Régiment de ligne.
 Tu diras à M^{re} Dubosc que la lettre de
 Crédit de la folie Dumais d'avril a été remise
 hier à M^{re} le Chef d'Administration,
 et qu'il y a rien à changer pour l'état-major,
 mais je serai obligé de lui envoyer demain
 de nouvelles listes de nominations pour
 le Language. Ton oncle
 Conrad
 Je ne t'embrasse pas que plus mais il me
 reste toujours du devoir d'apprécier
 Cherbourg, le 24 avril 1834.

Transcription

Mon cher Félix.

Ton déclassement vient d'être autorisé par le ministère de la marine, et tu recevras probablement demain de la part du commissaire de l'inscription maritime de Cherbourg la pièce nécessaire pour que tu puisses contracter un engagement dans le 55^{ème} Régiment de Ligne.

Tu diras à Mme Dubosq que la lettre de Crédit de la solde du mois d'avril a été remise hier à Mr le chef d'administration, il n'y a rien à changer pour l'état-major mais je serai obligé de lui envoyer demain de nouvelles listes nominatives pour son équipage.

Ton oncle

Conrad

Je ne tousse presque plus mais il me reste toujours une douleur de poitrine.

Cherbourg, le 24 avril 1834

Uniforme de l'infanterie de ligne française



Vers 1840
Sous la Monarchie de Juillet



Au début du Second Empire



Lors de la campagne d'Italie
1858-1859

Dans l'infanterie, on doit d'abord apprendre à marcher...

L'infanterie est un corps de soldats marchant et combattant à pied. Mais, au fait, pourquoi "infanterie de ligne"? Cette désignation vient de la disposition des combattants "*en ligne*." Elle avait depuis longtemps été préférée à la formation en "*colonne*" dans laquelle un seul boulet, en fauchant toute une colonne, pouvait entraîner la perte d'une quinzaine d'hommes. En outre, la formation en ligne permettait d'employer simultanément toute la puissance de feu.

Sous le Second Empire, en 1855, sur les 592 000 hommes que comprend l'armée française, 220 000 sont dans l'infanterie (dont 75 régiments de ligne), ce qui représente les 2/3 des combattants.

Dans la Lombardie d'aujourd'hui, parcourant en voiture les espaces que les combattants de la campagne d'Italie ont foulés à pied, jour après jour, lourdement équipés, on est tout simplement effaré! Mais lorsqu'on découvre le programme de leur instruction tel qu'il était prescrit sous le Second Empire, on comprend déjà mieux... « Pour aguerrir les unités, elles effectuent en juin et juillet des marches avec armes et bagages, à raison d'une par semaine, deux en août et septembre, à nouveau une jusqu'en avril de l'année suivante. D'abord de quatre heures elles sont portées à six. Le premier mois, le départ a lieu après la soupe du matin, le second mois à quatre heures du matin. Les premières marches se font à la cadence de 100 pas à la minute. [...] La cadence est ensuite portée à 110, 120, puis 130 pas à la minute. [...]

Le colonel doit habituer les soldats à s'équiper rapidement en faisant battre inopinément la marche du régiment et en mettant la troupe en marche au bout d'un temps de plus en plus court. »

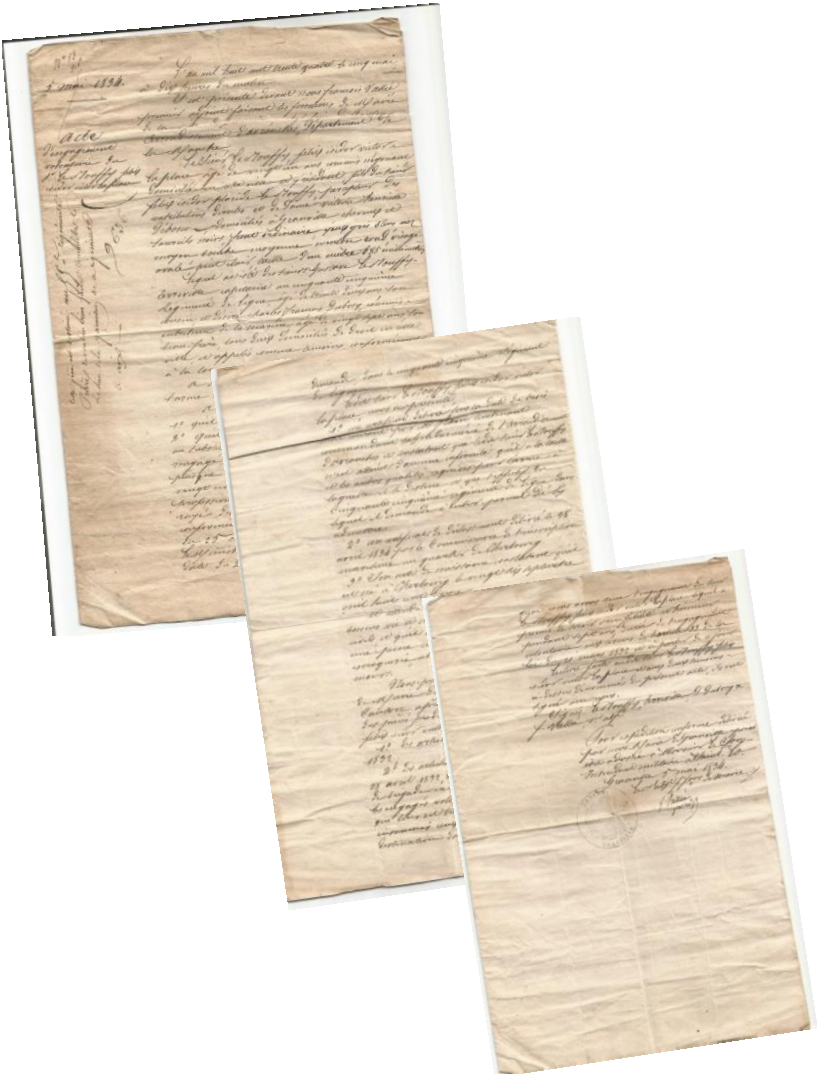
Dans leur vie de militaires les changements de garnison étaient incessants. Et, bien entendu, ils se faisaient à pied. « La population pouvait voir en toute région de France les colonnes des régiments le long des routes et des chemins, colonnes interminables d'infanterie, colonnes de cavalerie, lourds trains d'artillerie et de génie qui traversent les villes. »

Source: *L'armée du Second Empire* d'Henri Ortholan.

Dans l'Italie de cet été 1859, après les longues marches... il leur fallut encore combattre...

5 mai 1834

Acte d'engagement de Félix Isidore Victor Le Bouffy
au 55^{ème} Régiment d'Infanterie de Ligne
(Transcription d'extraits de l'acte d'engagement page suivante)



Transcription d'extraits de l'acte d'engagement

5 mai 1834 L'an mil huit cent trente quatre le cinq mai à dix heures du matin

S'est présenté devant nous François Vallée premier adjoint faisant les fonctions de Maire de la ville de Granville arrondissement d'Avranches, département de la Manche

Le sieur Le Bouffy, Félix Isidore Victor Laplace âgé de vingt et un ans commis négociant domicilié en cette ville et y résidant, fils de Félix Isidore Placide Le Bouffy, percepteur de contributions directes et de Dame Victoire Henriette Débosq, domiciliés à Granville, cheveux et sourcils noirs, front ordinaire, yeux gris bleus nez moyen, bouche moyenne menton rond visage ovale, teint clair, taille d'un mètre 685 millimètres.

Lequel assisté des sieurs Gustave Le Bouffy, capitaine au cinquante cinquième Régiment de Ligne âgé de trente deux ans son cousin et Désiré Charles François Dubosq commis à l'entretien de la marine, âgé de vingt sept ans son beau-frère, tous deux domiciliés de droit dans cette ville et appelés comme témoins conformément à la loi.

A déclaré vouloir s'engager pour servir dans l'arme de l'infanterie. [...]

Après quoi nous avons reçu l'engagement du sieur Le Bouffy, Félix Isidore Victor Laplace lequel a promis de servir avec fidélité et honneur pendant sept ans, durée de l'engagement volontaire aux termes de l'article 33 de la loi du 21 mars 1832 et à partir de ce jour. [...]

Qu'apprend-t-on de nouveau par l'acte d'engagement de Félix?

Tout d'abord, une remarque : comme dans la plupart des documents officiels consultés, notamment militaires, dans son acte d'engagement, le patronyme de naissance de Félix, *Laplace*, continue à être associé au nom de *Le Bouffy* qu'il porte depuis sa reconnaissance par ses parents. Félix sera même obligé en juillet 1864, de justifier de son identité pour obtenir des autorités militaires la délivrance de sa pension.

Dans ce document, il est attesté que *le sieur Le Bouffy, Félix Isidore Victor Placide, capitaine au 34^{ème} Régiment d'Infanterie de Ligne est bien le même que sieur Le Bouffy, Félix Isidore Laplace, né le 26 septembre 1812, à Cherbourg...*

Comme pour les documents maritimes évoqués précédemment, en l'absence de portrait de Félix, les détails descriptifs le concernant, tout "administratifs" qu'ils soient, nous sont précieux.¹

Cheveux et sourcils noirs, front ordinaire, yeux gris bleus, nez moyen, bouche moyenne, menton rond, visage ovale, teint clair, taille d'un mètre 685 millimètres.

Nous apprenons que le 5 mai 1834, Félix habitait Granville où il était *commis négociant*.

Le jour de la signature de son engagement, étaient à ses côtés deux membres de sa famille : l'un de ses *cousins*, Gustave Le Bouffy de Terreville et Désiré Dubosq., *son beau-frère*.



¹ C'est en effet à partir de ces indications qu'un portrait de Félix a pu être esquissé... (Se reporter page 130)

Que savons-nous de ces deux parents témoins de son engagement ?

René Alexandre Gustave Le Bouffy de Terreville, né le 11 juillet 1801, était le fils de René Jean Joseph Le Bouffy de Terreville, frère de Félix Isidore Placide (père de notre nouvel engagé) et de Bonne Scholastique de La Haye

Lui aussi, avait d'abord été marin puis était entré dans l'infanterie de ligne. Au moment de l'engagement de Félix, il était capitaine au 55^{ème} RI.

Nous apprenons que la seconde personne présente lors de l'engagement de Félix est son *beau-frère* : Désiré Dubosq avait en effet épousé, en janvier 1834, Joséphine Honorine Le Bouffy, sœur cadette de Félix...

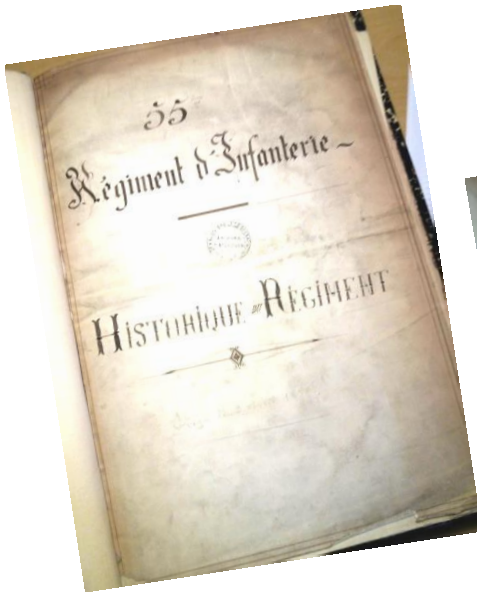
Cet acte nous apprend aussi que Désiré Charles François Dubosq était, en mai 1834, *commis à l'entretien de la marine, âgé de vingt sept ans.*

Il est précisé que les deux témoins habitent Granville.

Voir l'arbre généalogique 3 page 132.



Deux historiques du 55^{ème} RI



Historique de 1867



Historique de 1888



De 1834 à 1847, de garnisons en camps militaires...

Il existe au Service historique de la Défense à Vincennes deux historiques du 55^{ème} RI, tous deux sous la forme manuscrite. L'un de décembre 1867 transmis sous l'autorité du Colonel de Postis du Houbec, commandant ce régiment, l'autre de janvier 1888, sous la signature du Lieutenant Martin.

Ces deux historiques, nous indiquent les différentes villes où le 55^{ème} tint garnison, et les activités qui furent les siennes dans ces différents lieux.

Du fait que nous n'avons, par ailleurs, aucune information sur cette période de la vie de Félix Isidore Victor, le récit des déplacements et des événements rapportés dans l'une ou l'autre des versions de l'historique de son régiment constitue l'unique "fil rouge" permettant de suivre son parcours.

Nous apprenons d'abord que lorsque Félix Isidore Victor rejoint le 55^{ème} RI, en mai 1834, ce régiment rentrait d'Algérie où il était en opération depuis deux ans. Il y avait subi de lourdes pertes.

Nous allons pouvoir le suivre de garnison en garnison, de camp militaire en camp militaire mais aussi découvrir ce qui est peut-être moins connu, les fonctions que pouvait remplir au XIX^{ème} siècle, un régiment auprès de la population d'une ville de province.

Basé à Aix-en-Provence en 1834, le régiment quitte cette ville en mai 1835 pour se rendre à Clermont-Ferrand où il reste jusqu'en 1837. Le 55^{ème} RI rejoint ensuite pour un an la garnison d'Orléans. De là, le régiment se rend plusieurs fois au Camp de Compiègne pour y effectuer des manœuvres.

« Le régiment s'est fait remarquer par sa belle discipline, sa belle tenue et la précision de ses mouvements. »
(Historique du 55^{ème} RI)

Quand un régiment tient garnison...

Déjà les légions romaines *tenaient garnison*, rassemblant dans les forteresses des provinces conquises, des unités bien entraînées, prêtes à combattre. Dans la France du XIX^{ème} siècle, les garnisons ont déjà une longue histoire... mais avec des constantes... Comme l'indique le dictionnaire de l'Académie Française dans son édition de 1835, le mot "garnison" désigne à la fois « *les troupes qu'on met dans une place, une forteresse pour la défendre contre un ennemi ou simplement pour y séjourner* » et « *un lieu où les troupes sont en garnison.* » On parle alors d'une "ville de garnison".

Sous le Second Empire les villes de garnison étaient au nombre de 190. Un régiment d'infanterie ne restait jamais plus de deux ans dans la même garnison. Les journées étaient faites de durs entraînements, d'activités et de corvées internes à la caserne mais aussi de manifestations dans la ville. Dans les journaux de l'époque, ou dans les romans ou les films évoquant la "vie de garnison" au XIX^{ème} siècle, ce qui est décrit le plus souvent, c'est la vie des *officiers* en garnison. Les parades, défilés et cérémonies étaient une occasion de mettre en valeur leurs chatoyants uniformes et leur fière allure. Ils bénéficiaient de beaucoup de temps libre, étaient invités dans les familles spécialement lorsqu'il s'y trouvait une jeune fille en âge de se marier... Ils arpentaient les allées des parcs de la ville où résonnait, sous une gloriette, la musique de leur régiment. Ils se divertissaient dans les cafés et brillaient le soir au bal. En revanche, dans cette même ville de garnison, la journée d'un sous-officier était bien différente.

Voici ce qu'en dit Henri Ortholan dans son ouvrage sur l'armée du Second Empire. « Il mène une vie effacée limitée à l'univers de son régiment où il effectue sa carrière. [...] En caserne, la routine domine, et le sous-officier, vit dans un monde fermé. En campagne c'est tout-à-fait autre chose ». Pour les officiers, aussi, c'est *tout-à-fait autre chose* ... En temps de guerre, les historiques de régiment témoignent du terrible quotidien des ces hommes quel que soit leur grade, de leur courage et de leurs actes d'héroïsme individuels et collectifs.



Dans les villes de garnison, les soldats du 55^{ème} RI font un peu office de pompier.... l'historique du régiment évoque leurs actes de courage

Au Puy, à Orléans, au château et à la maison de détention de Caen, à Roquemont (Seine Inférieure), au palais de justice de Lille, le régiment apporte son concours pour lutter contre des incendies.

À Arles, le 10 juillet 1834, « le caporal *Bruchain* et le tambour *Milles* ont exposé leur vie pour sauver un enfant de quatre ans qui, sans leur généreux dévouement, allait être écrasé par une voiture. »

À Caen 14 août, « un grenadier a exposé ses jours pour sauver un homme tombé dans une fondrière. »

Ils plongent pour éviter des noyades ...

« Le 27 février 1836, malgré la rigueur de la saison, malgré la rapidité et la profondeur de l'eau en cet endroit, le caporal *Desplats* se précipite du haut du pont Millet-Moreau dans les eaux de la Corrèze, à Tulle, pour sauver au péril de ses jours une jeune fille qui allait infailliblement périr ».

À Caen, en 1841 des fusiliers ont sauvé au péril de leur vie un jeune homme qui se noyait.

En 1843, à Dunkerque, un fusilier est distingué « pour avoir sauvé une femme en danger de se noyer dans la mer ».

À Douai, le voltigeur *Walther* a sauvé un enfant qui se noyait.

En garnison au Mont-Saint-Michel, en 1840, évocation de « la belle conduite d'un détachement sous les ordres de Monsieur le capitaine *Barascu* qui a contribué à l'aide des plus grands efforts et d'un courage admirable à sauver l'équipage et la cargaison du lougre, *la Marie Joséphine*, échoué sur les sables dans la mer. Le zèle et l'intelligence qu'avaient déployés dans cette circonstance critique les soldats du 55^{ème} lui valurent les éloges de la part des syndics de la côte qui citèrent plus particulièrement l'intrépidité des plongeurs ».



Une "ville de garnison" selon Stefan Zweig, dans *La pitié dangereuse*

Le héros du seul roman écrit par cet auteur est un jeune officier autrichien, Anton Hofmiller, en garnison dans une petite ville de la frontière hongroise.

« On étouffe dans cette affreuse ville de garnison. On connaît de vue toutes les femmes sur la promenade, et de chacune le chapeau d'été et le chapeau d'hiver, et les vêtements du dimanche et ceux de tous les jours. On connaît, pour les avoir vus aller et venir, le chien et la bonne et les enfants de chaque maison.[...]

On connaît les boutiques et les enseignes de chaque rue, et de chaque boutique, l'étalage. On sait presque aussi bien que le garçon, à quelle heure M. le juge fera son apparition au café, et qu'il s'assiéra au coin, à gauche, près de la fenêtre et commandera à quatre heures et demie tapant un café crème, tandis que M. le notaire, lui, viendra exactement dix minutes plus tard, à quatre heures quarante, et demandera, à cause de son estomac fragile, un thé au citron qu'il dégustera en racontant toujours les mêmes anecdotes. [...] Au mess des officiers les mêmes visages et les mêmes conversations, au café les mêmes parties de cartes et le même billard. On connaît tous les visages, uniformes, chevaux, cochers, mendiants de la région, on se connaît soi-même jusqu'à satiété, jusqu'au dégoût. »

Quelle ville de garnison ?

« Peu en importe le nom, car deux boutons sur le même uniforme ne peuvent se ressembler davantage qu'une garnison de province autrichienne à une autre. Dans l'une comme dans l'autre, les mêmes bâtiments disposés de la même façon : une caserne, un manège, un terrain d'exercices, un casino pour les officiers, sans compter trois hôtels, deux cafés, une pâtisserie, une taverne, un music-hall de troisième ordre avec quelques divettes sur le retour, dont la principale occupation, en dehors de leurs heures de travail, consiste à se partager le plus aimablement du monde entre officiers et volontaires d'un an. »

"Vie de garnison..."

mais aussi "maintien de l'ordre"

À Paris, les fantassins sont envoyés contre les barricades

La révolution de juillet 1830 a fait fuir Charles X et a porté sur le trône Louis-Philippe d'Orléans.

Le nouveau régime en place, connu sous le nom de "Monarchie de Juillet", est secoué par de nombreuses et violentes émeutes populaires, les premières, dès février 1831...¹

L'armée est, chaque fois, envoyée contre les émeutiers. Les affrontements d'avril 1834 font des centaines de morts. Cependant, cela n'empêche pas les partisans républicains de provoquer de nouveaux soulèvements.

Ainsi, au cours de l'été 1836, des barricades sont dressées dans Paris, l'armée est de nouveau envoyée contre les insurgés... Lors d'émeutes en 1839, le 55^{ème} RI fait partie des régiments appelés à Paris. Félix Isidore Victor y est sergent-major. Son cousin Gustave Le Bouffy de Terreville qui y est capitaine, est cité dans l'historique de ce régiment pour « son courage dans ces malheureux événements. »

Après ces journées, le 55^{ème} quitte Paris pour Caen. L'année suivante, il est à Dunkerque.

En 1842, il part en manœuvres au camp d'Helfaut, près de Saint-Omer. À partir de mai 1845, « le régiment alla tenir garnison à Lille. »

En août 1847, promu officier, au grade de sous-lieutenant, Félix quitte ce régiment pour le 34^{ème} RI.



¹ D'autres soulèvements suivront. Dans *Les misérables*, Victor Hugo évoque la révolte des 5 et 6 juin 1832 qui fera une centaine de morts. Les républicains retranchés dans la rue du près du Cloître-Saint-Merri font face à la Garde Nationale. C'est là que le personnage de *Gavroche* est mortellement touché immortalisant le refrain de sa chanson, *c'est la faute à Voltaire... c'est la faute à Rousseau...*

Tout au long de la Monarchie de Juillet,
l'avocat granvillais Fulgence Girard
est du côté des insurgés.

12

L'engagement fidèle de Fulgence Girard

Le 13 avril 1834, des barricades se dressent à Paris où la répression est particulièrement sévère. Plus de deux mille personnes sont arrêtées suite aux différentes émeutes et déferées à la Cour des Pairs pour attentat contre la sûreté de l'État.

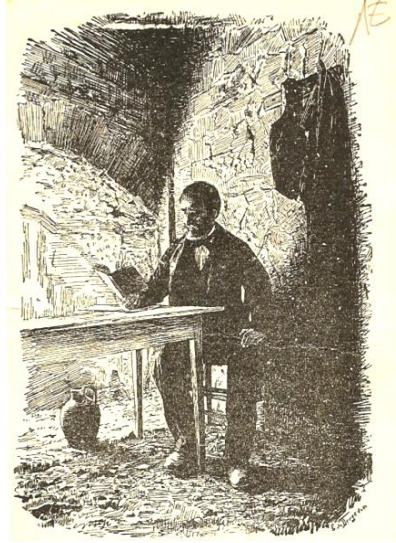


Nouvelle insurrection en 1839. Les meneurs sont lourdement condamnés : Armand Barbès, Auguste Blanqui et Martin Bernard et d'autres... sont internés au Mont Saint-Michel, alors prison d'État. Leur avocat Fulgence Girard, fidèle à ses amis et à ses engagements politiques met toute son énergie à soutenir leurs familles. Il entretient une correspondance secrète avec les prisonniers.

Ému par les conditions inhumaines de leur détention, il alerte les autorités et l'opinion. Il prend même une part active à un projet d'évasion qui n'aboutira pas (voir plus loin la lettre de Blanqui du 10 octobre 1840).

La révolution de février 1848 renverse Louis-Philippe. Les prisonniers politiques sont libérés par la nouvelle République... Dans le gouvernement sorti des urnes le 23 avril, la tendance dure des Républicains sociaux est évincée. Blanqui et les autres dirigeants tentent un coup de force contre la Chambre des députés. Mais l'insurrection échoue et ses meneurs sont, cette fois, traduits devant la Haute Cour de Justice. Fulgence Girard sera là encore à leurs côté pour assurer leur défense (procès de Bourges, mars 1849). Les insurgés seront encore lourdement condamnés... puis graciés, en 1854 par Napoléon III.

Depuis sa prison du Mont-Saint-Michel,
Auguste Blanqui écrit à Fulgence Girard.



Blanqui dans sa prison
au Mont Saint-Michel.

Pendant leur détention au Mont-Saint-Michel, Fulgence Girard ¹ a échangée avec Armand Barbès, Louis Auguste Blanqui et Martin Bernard, les meneurs de l'insurrection de 1839, une correspondance secrète

On trouvera dans les deux pages qui suivent la transcription d'extraits d'une lettre adressée à Fulgence Girard le 10 octobre 1840 par Auguste Blanqui, depuis sa prison.

1 L'engagement de Fulgence Girard aux côtés des insurgés de 1848 ne l'empêchera pas, en 1862, de donner la main de sa fille aînée au capitaine Félix Le Bouffy, d'un régiment qui avait tiré sur ses camarades de lutte... (Voir page 161)

Extraits de la lettre d'Auguste Blanqui
à Fulgence Girard, le 10 octobre 1840

Mon cher Fulgence,

J'ai reçu le mois dernier ta lettre qui m'a fait grand plaisir ; il y avait si longtemps qu'une voix humaine ne m'était librement arrivée. C'était comme une renaissance au monde, une résurrection de mon tombeau. Sur notre misérable rocher, on finit par oublier qu'il existe une société où l'on existe autrement que par le sentiment et la souffrance. On finit par croire que partout ce sont des géôliers, des clés, des murailles de cent pieds de haut, des factionnaires qui rôdent autour de vous comme des lions dévorants. J'avais souvent pensé à toi. Je te croyais à Granville, et je me disais que bien près de moi vivait un vieil ami. Qui devait parfois songer au Mont-Saint-Michel ; mais je n'espérais jamais qu'une parole amie pût être échangée avec le dehors [...] Nous sommes près de la mer, il faut en profiter, sans perdre de temps. Je sais que tu t'étais déjà occupé de ce projet qui a dû être suspendu par des circonstances qui l'entravaient. Il paraît que tu connais à Granville un batelier, un marinier ton obligé, et qui pourrait nous convoyer jusqu'à Jersey (sic) après notre prison buissonnière. Tu pensais qu'il fallait gagner une campagne, près Granville, pour y attendre le moment de l'embarquement et les préparatifs nécessaires ad hoc. Je voudrais bien que tu m'expliquasses ton plan à ce sujet.

Si l'évasion réussissait, elle aurait lieu de nuit ; nous n'aurions pas deux heures d'avance. Il y a sept lieues

... / ...

du Mont-Saint-Michel à Granville. Comment entendrais-tu que nous devrions faire après l'évasion ? Où faudrait-il se rendre ? Pourrais-tu nous faire embarquer ? En quel endroit ? Serait-ce à Granville même ou sur quelque point de la côte. Serait-ce à Granville ou à la pointe de collines que nous voyons d'ici s'avancer dans la mer ? [Il s'agit de la pointe de Carolles.] Serait-ce entre Granville et l'embouchure de la Sienne, rivière de Coutances ? Serait-ce la nuit même de l'évasion ou plus tard ? Quels chemins faudrait-il suivre ? Faudrait-il gagner Granville ou Saint-Malo. Mais je pense que du côté de Saint-Malo, tu ne peux rien. Par quel chemin gagner Granville ou le point près Granville qu'il faut rejoindre ? Est-ce Genest, par Sartilly ou en faisant un détour pour rentrer dans les terres et revenir sur le point convenu. Quelles seraient les conditions de l'embarquement ? Aurais-tu besoin d'être prévenu à l'avance du jour ou plutôt de la nuit ? Ceci nous serait très difficile, pour ne pas dire impossible. Je pense que nous ne saurions jamais à l'avance la nuit qui se trouvera favorable. Ma lettre te parviendra par une voie sûre que tu connais déjà : par la même voie, fais moi une réponse et trace moi le plan que tu juges convenable. La première condition de cette affaire est un secret absolu ; tu sais cela, puisque tu as fait avec nous le métier. [...] Tu dois connaître sur le bout du doigt toutes les pratiques, tous les recoins, toutes les ressources de cette côte. En ta qualité de rédacteur de la France Maritime, tu es obligé de posséder ton Granville aussi bien que le meilleur pilote l'entrée de sa rade. [...] Vale et responde? L. Auguste Blanqui

22, 23, 24 février 1848
Trois jours d'émeutes pour instaurer la République



Les étudiants au pont de la Concorde
L'histoire de la révolution de 1848, par Daniel Stern
(nom de plume de Marie d'Agoult)

La révolution de février 1848

Comme nous venons de le voir, le règne de Louis-Philippe est marqué par de nombreuses émeutes dans la capitale. L'accélération de l'industrialisation entraîne un appauvrissement grandissant de la population, les manifestations ouvrières se multiplient. Des troupes sont concentrées dans la capitale.

En ce début d'année 1848, Le 34^{ème} RI, le nouveau régiment de Félix, stationne à Paris, prêt à intervenir en cas de troubles.

Le 22 février, Paris se soulève à nouveau. L'armée affronte trois mille parisiens déterminés à renverser le régime en place. Le 34^{ème} RI est engagé dans ces trois jours de sanglants combats.

Cette fois, les émeutes ont raison du pouvoir en place. Le 24 février, Louis-Philippe signe son abdication.

La Seconde République est proclamée par Lamartine entouré des révolutionnaires parisiens. Les militaires rentrent dans leurs casernements : l'armée est maintenant au service de la République

De ces journées d'émeute qui marquèrent l'avènement de la Seconde République, on ne trouve dans l'historique du 34^{ème} RI que bien peu de commentaires... Les voici :

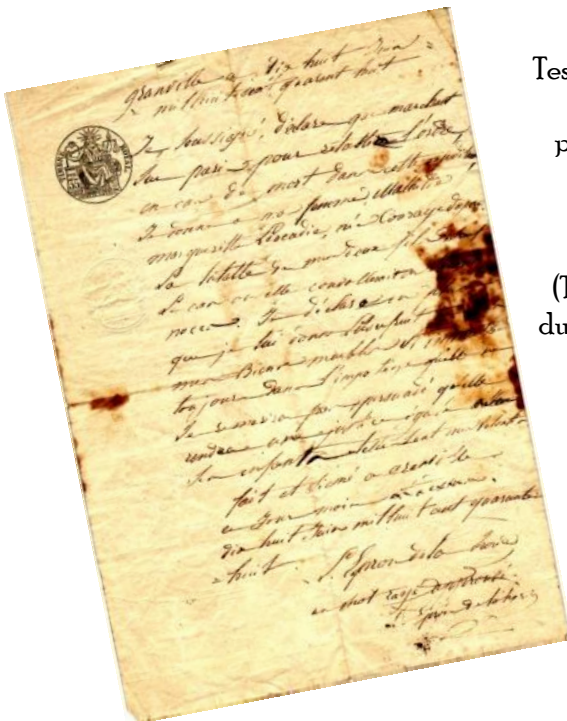
« Le 22 février 1848, le 1^{er} bataillon s'établit sur la place de Grève et le 2^{ème} celle du Chatelet, poste qu'il conserva jusqu'à la fin de l'insurrection. Le 23, le commandant du 3^{ème} bataillon M. de *Prouvenzal-Saint-Hilaire*, fut tué sur la place du Chatelet. Le régiment resta à Paris jusqu'au 2 mars. »



Les Journées de juin



Insurgés conduits dans les prisons
L'histoire de la révolution de 1848 de Daniel Stern
 (nom de plume de Marie d'Agoult)



Testament rédigé à Granville
 le 18 juin 1848
 par L. J. Épron de la Horie
 "marchant sur Paris
 pour rétablir l'ordre"

(Transcription d'un extrait
 du testament page suivante)

Difficiles débuts de la Seconde République

Les Journées de juin

La Seconde République (1848-1852) est proclamée le 24 février 1848. Les prisonniers politiques Barbès, Blanqui... sont libérés et des élections se profilent pour avril.

Des premières mesures sont prises par les hommes du gouvernement républicain, composite, au sein duquel deux tendances s'affrontent, une tendance dure et une modérée. Après des élections organisées le 23 avril 1848, dans le nouveau gouvernement qui sort des urnes, la tendance dure du mouvement des Républicains est évincée.

Se sentant trahis dans leurs espoirs, leurs représentants décident alors, le 15 mai 1848, de prendre de force la Chambre des députés et d'y constituer un gouvernement provisoire composé d'hommes de la tendance dure : on retrouve Louis Blanc, François-Vincent Raspail, Armand Barbès et Auguste Blanqui. Les insurgés sont délogés par la Garde restée fidèle au gouvernement en place.

Les troubles se poursuivent, l'armée est appelée en renfort. Le 21 avril, la décision du gouvernement de fermer les *Ateliers Nationaux* (qui procuraient un emploi et un salaire aux nombreux ouvriers sans travail) enflamme Paris. Du 22 au 26 juin, on se bat sur les barricades. Le 34^{ème} RI fait partie des unités appelées à combattre l'insurrection. L'Histoire a retenu ces événements sous le nom de *Journées de juin* dont nous reparlerons un peu plus loin.

Un document familial témoigne de la peur qu'inspiraient, en province, les troubles de la capitale. Sur le point de rejoindre une unité destinée au maintien de l'ordre dans Paris, le Granvillais Louis-Jacques Épron de la Horie¹ pense prudent de rédiger son testament dont voici un court extrait : « Granville, 18 juin 1848 Je soussigné déclare que marchant sur Paris pour rétablir l'ordre, en cas de mort dans cette expédition, je donne à ma femme Mathilde Marguerite Léocadie, née Couraye du Parc, la tutelle de mes deux fils [...] Signé L. Épron de la Horie.

¹ Louis-Jacques Épron de la Horie (1811-1864), était le beau-père de Louis de Lomas (oncle et parrain d'Yvonne Le Bouffy, mère de l'auteure). Voir l'arbre 5, page 334.

Marie d'Agoult, historienne sous le nom de Daniel Stern

Portrait de Marie d'Agoult
(en littérature, Daniel Stern)
(1805-1876)

Elle aima passionnément
le pianiste Franz Liszt,
dont elle fut la compagne
de 1833 à 1844.



Daniel Stern est le nom de plume choisi par Marie d'Agoult pour publier une quinzaine d'ouvrages historiques et philosophiques entre 1841 et 1880.

Son *Histoire de la Révolution de 1848* est un témoignage historique très vivant et documenté. Cet ouvrage fut édité en 1869. Engagée politiquement, Marie d'Agoult tenait sous le Second Empire, un salon où elle recevait des sympathisants républicains.

C'est un propos de militante que Marie d'Agoult adresse au lecteur de son *Histoire de la Révolution de 1848* : « J'ose espérer qu'un livre où l'auteur disparaît complètement pour laisser parler les faits eux-mêmes n'en sera que plus propre à répandre certaines vérités que je crois utiles. »



Historique du 34^{ème} RI : = = = = = = = =

Les Journées de juin vues par le 34^{ème} RI. Insurrection de Paris (Juin 1848)

Le 31 mai, le 1^{er} bataillon alla occuper le fort de Montrouge, le 3^{ème} le fort de Vanves et le 2^{ème}, Vaugirard et Plaisance

Le 23 juin, à dix heures du matin, le 1^{er} bataillon du 34^{ème} reçut l'ordre de se rendre à l'assemblée nationale; le colonel Chambon en prit le commandement. Arrivé à destination vers midi, ce bataillon fut le même jour dirigé sur la place de la Concorde, où il retrouva le 3^{ème} bataillon qui arrivait du Luxembourg. Réunis un instant sur cette place, le 1^{er} et le 3^{ème} bataillon du 34^{ème} se séparèrent de nouveau et le rôle que chacun d'eux joua pendant les journées des 23, 24, 25 et 26 juin fut entièrement distinct.

Le 25 juin, le 1^{er} bataillon quitta son bivouac pour aller occuper le jardin de la Présidence. Le soir, il fit partie d'une colonne qui se rendit à Vincennes pour chercher des munitions. Revenu le 26 à l'Assemblée nationale, le bataillon y apprit la fin de l'insurrection, il fut alors envoyé place de la Bastille.

Le 22 juin, le 3^{ème} bataillon quitta le fort de Vanves pour aller monter la garde au Luxembourg; puis il se rendit sur la place de la Concorde, où il arriva le 23, à deux heures de l'après-midi. Désigné bientôt après pour marcher contre les barricades des rues Culture, Sainte-Catherine et Saint-Antoine, il fut placé pour cette mission sous les ordres du général Clément-Thomas, et reprit les armes vers trois heures.

... / ...

= =

Historique du 34^{ème} RI = = = = =

Les Journées de juin vues par le 34^{ème} RI.

(Suite)

Arrivé dans la rue Sainte-Catherine, le général Clément-Thomas dirigea les voltigeurs et la 4^{ème} compagnie par la rue de l'Égout, pour prendre à revers la barricade élevée à l'intersection des rues Culture et Saint-Antoine. Maître de cette barricade, le bataillon se reforma en un seul détachement et ne tarda pas à s'emparer des autres. Il se rendit ensuite place de l'Hôtel de Ville, où il passa le reste de la journée du 23. Le 24 juin, appelé à faire partie des troupes dirigées contre l'île Saint-Louis, le 3^{ème} troisième bataillon s'empara du Pont Marie, et après la retraite des insurgés, fut chargé de la garde des points conquis. Envoyé le 25 à cinq heures du soir sur la place de la Bastille, ce bataillon prit part, le lendemain, à l'attaque du faubourg Saint-Antoine.

Le 24 juin, les 5^{ème} et 6^{ème} compagnies des 1^{er} et 2^{ème} bataillons quittèrent Valenciennes et vinrent rejoindre le régiment à Paris, où ils arrivèrent le 11 juillet.

Après l'insurrection, le 1^{er} bataillon continua d'occuper la place de la Bastille, et le 3^{ème} fut placé à l'arsenal.

Réunis dans les premiers jours de juillet, sur la place de la Bastille, où ils furent logés chez l'habitant, ces deux bataillons quittèrent Paris le 12 et retournèrent aux forts de Montrouge et de Vanves, où ils étaient casernés avant les journées de juin.

= = = = =

Au regard de l'Histoire, une rencontre improbable...

Jugez plutôt...

Entre 1830 et 1848, les Républicains, sont à l'origine de nombreuses révoltes populaires.

Parmi ces Républicains, se trouve un certain Fulgence Girard, un Granvillais. Jeune avocat, il fréquente à Paris les cercles littéraires, milite aussi dans les clubs populaires et les rassemblements républicains. Il se range dès le début de la Monarchie de Juillet aux côtés des militants révolutionnaires et leur restera fidèle, même dans les situations les plus tragiques.

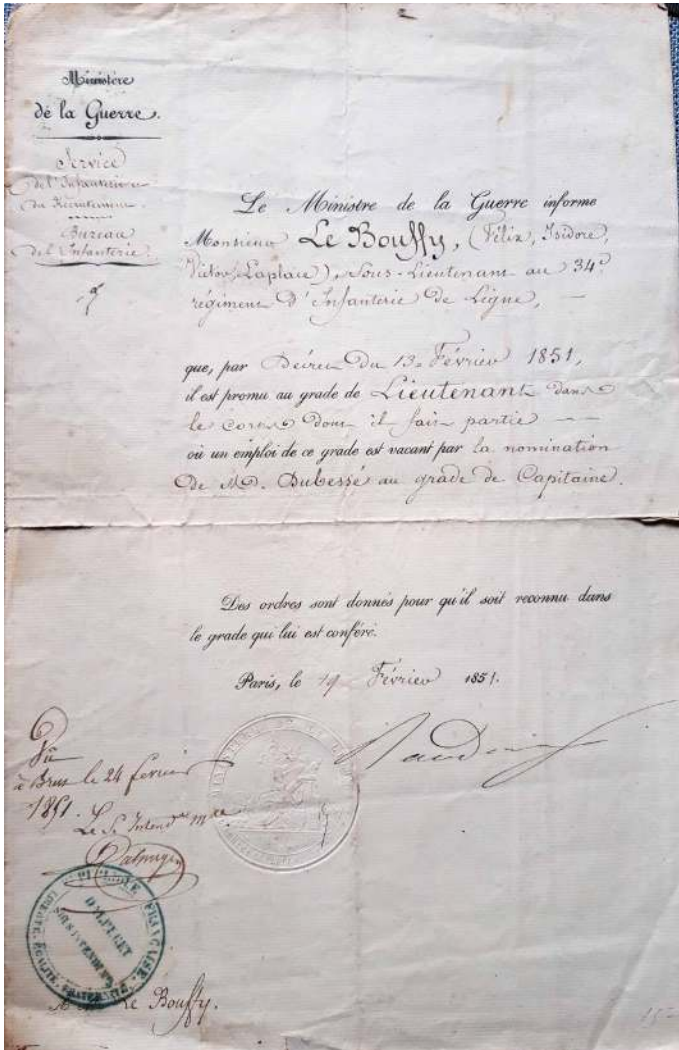
Contre ces insurgés qui dressent des barricades dans Paris, nous avons vu que Louis-Philippe puis les gouvernements au pouvoir pendant la Seconde République envoient l'armée dont un certain Félix Isidore Victor Le Bouffy, du 55^{ème} RI, puis du 34^{ème} RI.

Qui pourrait croire, alors, au rapprochement improbable plus tard, de ces deux personnages ?

En effet, en 1862, Félix Isidore Victor Le Bouffy, alors capitaine au 34^{ème} RI, auréolé de la victoire de l'armée française à Solferino, demande en mariage Marcelline, la fille aînée de Fulgence Girard, homme de lettres maintenant reconnu, patron de presse et devenu fervent soutien des institutions du Second Empire !...



Décret daté du 13 février 1851 annonçant que
le sous-lieutenant Le Bouffy (Félix, Isidore, Victor Laplace)
est promu au grade de lieutenant



Les régimes passent..., l'histoire du 34^{ème} RI continue...

Par décret du 19 février 1851, Félix est promu lieutenant au sein du 34^{ème} RI, unité qui sera la sienne jusqu'à la fin de sa carrière.

Son régiment quitte Paris pour St-Omer.

Après des manœuvres en octobre au camp d'Helfaut, les garnisons se succèdent :

Mars 1855 : Longwy, septembre : Sathonay, puis Lyon.

En mai 1856 : Périgueux, en octobre Perpignan, en juin 1857, Briançon. En octobre 1857, le 34^{ème} quitte Briançon pour se rendre à Toulouse où il reste jusqu'à son départ en Italie.

Derrière cette succession de villes évoquant plutôt pour nous quelque voyage touristique... il faut imaginer ce régiment (3 000 hommes, *avec armes et bagages*) marchant en colonnes, de bivouac en bivouac, le long des routes de France, pour rejoindre sa nouvelle garnison.

Le 25 avril 1859, le 34^{ème} RI embarque à Toulon pour la campagne d'Italie.






L'historique nous apprend que « désigné pour faire partie de la 3^{ème} division du 1^{er} corps de l'armée des Alpes, le 34^{ème} fut le premier régiment à s'embarquer. »



La péninsule italienne en 1843



Source : Gigillo83 et Flanke, CC BY-SA 3.0, 2008, wikipedia.fr, d'après *Historical Atlas* de William Shepherd, Perry-Castañeda Library Map Collection, University of Texas, Austin

	Royaume de Sardaigne		Royaume Lombardo-Vénitien
	Duché de Parme et de Plaisance		Duché de Modène
	Grand-duché de Toscane		Royaume des Deux-Siciles
	États Pontificaux		

6

La campagne d'Italie

26 avril ~ 12 juillet 1859

Aujourd'hui, à voir les tenues aux couleurs chatoyantes portées par l'armée française pendant la campagne d'Italie, à lire certains commentaires et comptes-rendus, on pourrait par moments penser à une guerre d'opérette...

Mais non, comme toutes les guerres et, au-delà des récits plus ou moins cocardiers de l'époque, la campagne d'Italie, quoique courte, fut une terrible guerre, une histoire de souffrances et de sang.

Qu'allions-nous faire en Italie ?

Pourquoi en 1858, dans une Europe en paix, la France de Napoléon III décide d'envoyer en Italie une armée de deux cent mille hommes ?

L'histoire commence comme un roman d'espionnage. Nous sommes au mois de juillet ; l'Empereur est en villégiature à Plombières, station thermale des Vosges, loin des affaires politiques. Le 20 juillet arrive à Plombières un certain Camillo Benso, venant de Turin. Personne ne sait que cet inconnu est le comte de Cavour, chef du gouvernement du royaume de Piémont. Il s'est déplacé seul et incognito pour faire à Napoléon III une proposition d'importance... Comment l'a-t-il approché ? Nous ne savons pas, mais les deux hommes se sont parlé... Pour être loin des curieux, l'Empereur emmenait son visiteur en promenade dans la forêt vosgienne, conduisant lui-même son "phaéton" impérial (une calèche surélevée).

Ce que propose Cavour peut se formuler très simplement : « *Vous nous aidez à chasser les Autrichiens d'Italie, nous vous cédon Nice et la Savoie* ». D'emblée Napoléon III est acquis au projet, en y mettant deux conditions :

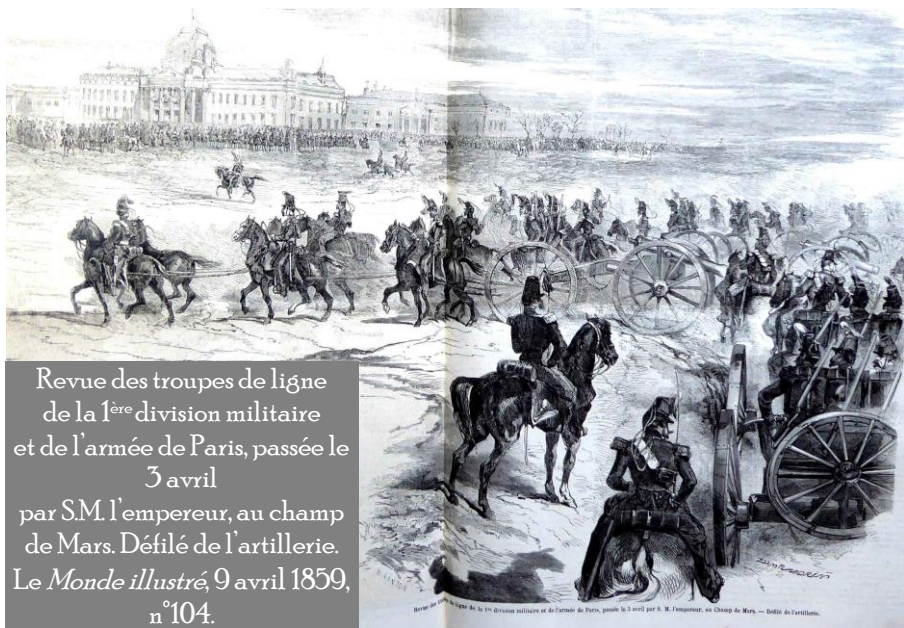
- Que l'alliance militaire entre la France et le Piémont soit scellée par une alliance entre familles régnantes : mariage de la fille du roi Victor-Emmanuel II (âgée de quinze ans) avec le prince Napoléon (trente-sept ans) cousin germain de l'Empereur (leurs pères étaient tous deux des frères de Napoléon I^{er}).
- Que le Piémont s'arrange pour être attaqué par l'Autriche.

Alors la France arrivera...

Le mariage entre le prince Napoléon et la princesse Clotilde est célébré le 30 janvier 1859. L'Autriche déclare la guerre au Piémont le 26 avril 1859. L'armée française arrive aussitôt...

Les Autrichiens seront battus. Le Piémont récupère la Lombardie (armistice de Villafranca, 11 juillet 1859). Le Piémont cède Nice et la Savoie à la France (traité de Turin, 12 mars 1860), cessions qui seront ratifiées par référendum un mois plus tard, à une écrasante majorité.

L'armée est prête



Revue des troupes de ligne
de la 1^{ère} division militaire
et de l'armée de Paris, passée le
3 avril
par S.M. l'empereur, au champ
de Mars. Défilé de l'artillerie.
Le *Monde illustré*, 9 avril 1859,
n°104.

En ce mois d'avril 1859, pour la population parisienne, l'une des grandes manifestations marquant l'entrée en guerre de la France fut, le 3 avril, le passage en revue des troupes de ligne et de l'armée de Paris sur le Champ-de-Mars, par l'empereur Napoléon III et la famille impériale, en présence d'une multitude de spectateurs.

Dans son article du *Monde illustré* du 9 avril décrivant l'événement, Léo de Bernard précise que « toutes les troupes de ligne de la première division militaire formant l'imposant effectif de cinquante-cinq bataillons, trente-cinq escadrons, huit batteries d'artillerie, ont figuré dans cette solennité. »

Dans les derniers jours d'avril, les quatre corps de l'armée française vont être transportés, en direction de l'Italie, par chemin de fer, ce qui est une innovation...

Les 1^{er} et 2^{ème} corps partent pour Toulon où ils seront embarqués, direction le port de Gênes. Les 3^{ème}, 4^{ème} et 5^{ème} corps partent sur Briançon ou Saint-Jean de Maurienne pour rejoindre ensuite, à pied, l'Italie, par le col du Mont-Cenis ou le col de Montgenèvre.



Départ pour Toulon des troupes de la caserne du Château-d'eau,
dans la soirée du 24 avril 1859.
Le *Monde illustré*, 30 avril 1859, n°107.



Intérieur de la caserne Napoléon, le 23 avril au moment
du départ du 84^{ème} pour Toulon,
d'après un croquis de M. Robert, lieutenant de ce régiment
Le *Monde illustré*, 30 avril 1859, n°107.



Départ des troupes pour l'armée d'Italie : embarquement de l'infanterie,
à Paris, dans la gare du chemin de fer de Lyon, le 29 avril
Le Monde illustré, 7 mai 1859, n°108



Embarquement des chevaux de l'artillerie, à Paris,
dans la gare du chemin de fer d'Orléans,
le 28 avril à onze heures du soir.
Le Monde illustré, 7 mai 1859, n°108.

Quelques uniformes... parmi d'autres...



Artillerie à cheval



Dragon
(Garde impériale)



Tambour et tambour major
des Grenadiers



Napoléon III.
Le Monde illustré,
 15 août, n° 122



S.M. Victor-Emmanuel II,
 Roi de Piémont-Sardaigne.
Le Monde illustré,
 3 février 1859, n° 95.
 Photo 19 juin 275



S.M. François-Joseph
 Empereur d'Autriche.

Pour se faire une idée du nombre de fantassins,
par unité, dans un corps d'armée

Dans chaque division
env. 16 000 hommes

Dans chaque brigade
env. 6 000 hommes

Dans chaque régiment
env. 3 000 hommes

Dans chaque bataillon
env. 1 000 hommes

Dans chaque compagnie
env. 260 hommes

Dans un peloton
env. 64 hommes

Dans chaque section
env. 32 hommes

Dans chaque escouade
env. 16 hommes

**Dans la campagne d'Italie,
la France a engagé 270 000 hommes
dont deux-tiers de fantassins**

- **Garde impériale** du général Regnaud de Saint-Jean d'Angély
 - 1^{ère} division du général Mellinet
 - 2^{ème} division du général Camou
 - Division de cavalerie du général Morris
- **I^{er} corps d'armée** du général Baraguey d'Hilliers
 - 1^{ère} division du général Forey
 - 2^{ème} division du général Ladmirault
 - 3^{ème} division du général Bazaine (où se trouvait Félix)
 - Division de cavalerie du général Desvaux
- **II^e corps d'armée** du maréchal Mac-Mahon
 - 1^{ère} division du général de La Motte-Rouge
 - 2^{ème} division du général Decaen
 - Brigade de cavalerie du général Gaudin de Villaine
- **III^e corps d'armée** du général Canrobert
 - 1^{ère} division du général Renault
 - 2^{ème} division du général Trochu
 - 3^{ème} division du général Bourbaki
 - Division de cavalerie du général de Partouneaux
- **IV^e corps d'armée** du général Niel
 - 1^{ère} division du général de Luzy-Pelissac
 - 2^{ème} division du général Vinoy
 - 3^{ème} division du général de Failly
 - Brigade de cavalerie du général de Rochefort

Le 34^{ème} RI, régiment où sert
le capitaine Félix Le Bouffy,
combat au sein du 1^{er} corps d'armée
commandé par le général Baraguey d'Hilliers.



Le général Baraguey d'Hilliers
commandant
le 1^{er} corps d'armée



Le général Mac-Mahon
commandant
le II^{ème} corps d'armée



Le général Canrobert
commandant
le III^{ème} corps d'armée



Le général Niel
commandant
le IV^{ème} corps d'armée

Le général Regnaud de Saint-Jean d'Angély
commandant
la Garde impériale



Le Feld lieutenant général
comte Giulay
commandant les troupes autrichiennes
dans les provinces lombardes
Monde illustré, 30 avril 1859, n°107.

Le général Garibaldi,
commandant en chef
des Chasseurs des Alpes.
Histoire de la guerre d'Italie,
par Fulgence Girard.





Le 34^{ème} RI, (régiment où sert le capitaine Félix Le Bouffy) combat au sein de la 3^{ème} division d'infanterie commandée par le général Bazaine.

Le général Bazaine, commandant la 3^{ème} division d'infanterie rattachée au 1^{er} corps d'armée.

15

Le général Bazaine s'est illustré à Solferino mais, à Metz, il a capitulé ...

Apprécié tout au long du Second Empire, sur les différents terrains d'opération où il exerça son commandement, en Crimée, en Italie, au Mexique, le général Bazaine, en 1863, est élevé à la dignité de maréchal de France.

Mais du général Bazaine, l'histoire ne retiendra qu'un fait : pendant la désastreuse guerre de 1870, se trouvant encerclé par les Prussiens à Metz, il signe sa capitulation le 28 octobre 1870. Gambetta, dans une déclaration devenue fameuse, l'accusa de trahison : « Il a livré cent vingt mille combattants, vingt mille blessés, ses fusils, ses canons, ses drapeaux, et la plus forte citadelle de la France. »

Traduit devant un conseil de guerre pour n'avoir pas utilisé tous les moyens de défense dont il disposait, il est condamné à mort, sa peine est finalement commuée en vingt ans de prison.

Incarcéré au Fort Royal de l'île Sainte-Marguerite, au large de Cannes, il s'en évade en 1874 et se réfugie en Espagne où il décèdera en 1887.

Le 34^{ème} RI



L'étendard du 34^{ème} RI

Après la dissolution définitive du 34^{ème} RI,
 le 29 novembre 1997,
 son étendard a été précieusement conservé
 au musée du 34^{ème} RI, à Mont-de-Marsan



HONNEUR
ET
PATRIE
FLEURUS
AUSTERLITZ
IÉNA
SOLFERINO

Source : Musée du 34^{ème} RI à Mont-de-Marsan

Le 34^{ème} à Solferino

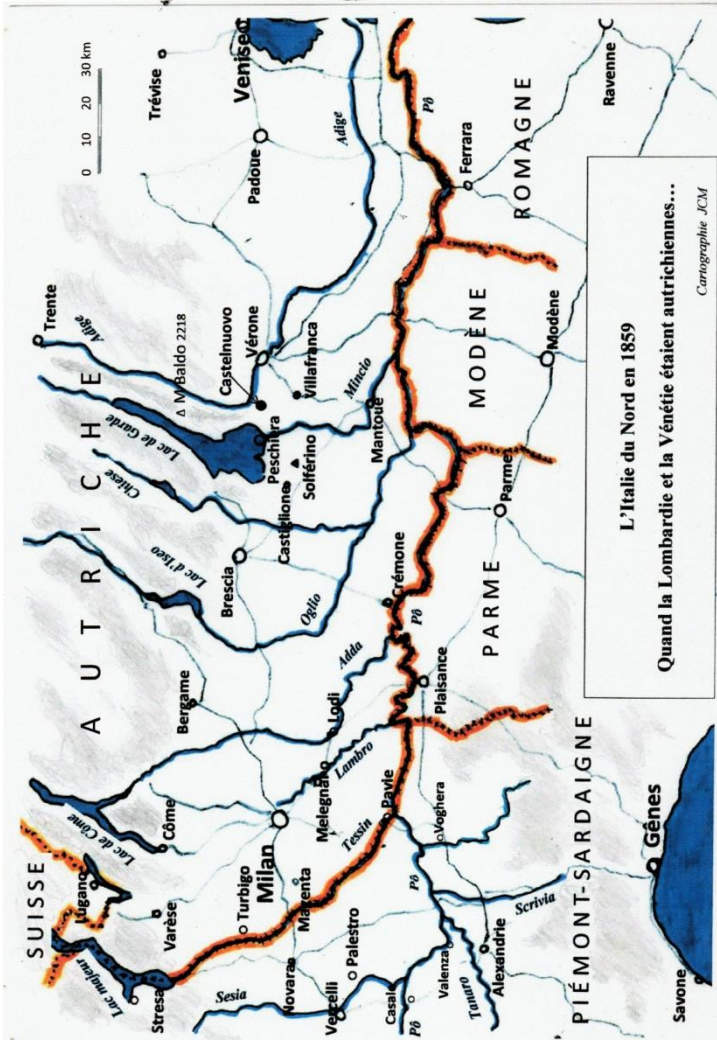
Le 34^{ème} tout entier prit une large part à cette victoire. Le colonel Pinard reçoit l'ordre d'engager son régiment. Il se porte à cheval en tête de la colonne principale et l'entraîne à l'assaut, mais il tombe grièvement blessé. Le lieutenant-colonel Silvestre le remplace, et le régiment, malgré une grêle de balles et de boulets, s'empare du cimetière que l'ennemi défend avec désespoir : le sous-lieutenant porte-drapeau Nardin est frappé à mort, son camarade Roche qui le remplace a le même sort, cinq autres officiers sont tués, mais la position est conquise, l'ennemi bat en retraite, Le régiment est fier à juste titre des glorieux faits d'armes inscrits sur son drapeau, et n'aspire qu'à en ajouter d'autres. Le passé répond de l'avenir.

Texte remis aux soldats du 34^{ème} RI
à la fin du XIX^{ème} siècle

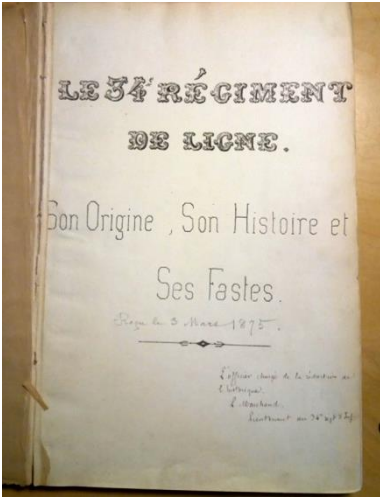


À Mont-de-Marsan,
Le siège du Musée et de l'Amicale du 34^{ème} RI

L'Italie du Nord en 1859

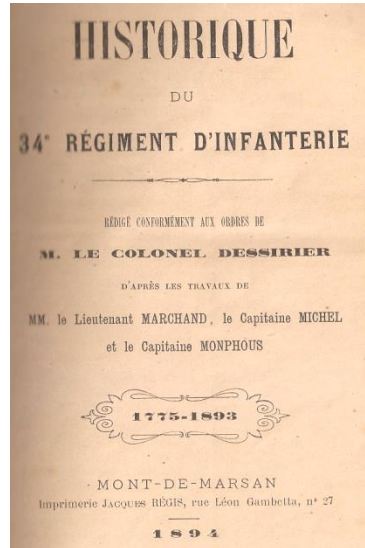


Les deux historiques du 34^{ème} RI sources des extraits figurant dans cet ouvrage



Le 34^{ème} Régiment de ligne,
son origine, son histoire, ses fastes.
Historique manuscrit, rédigé par
L. Marchand, lieutenant au 34^{ème} RI,
reçu aux Archives militaires
le 3 mars 1875

Historique
du 34^{ème} Régiment d'Infanterie
1775-1893
rédigé conformément
aux ordres du colonel Dessirier,
d'après les travaux de
MM. le lieutenant Marchand,
le capitaine Michel
et le capitaine Monphous,
imprimé à Mont-de-Marsan
en 1894



Les historiques de régiment, source documentaire

Dans l'atmosphère feutrée de la salle de consultation des archives du Service historique de la Défense à Vincennes, lorsque vous feuillotez l'un de ces vieux historiques de régiment manuscrit, fatigué par le temps, qui vous est confié pour quelques heures, vous ne pouvez pas manquer d'être ému.

Sous un luminaire vert tendre, translucide, si caractéristique des salles de lecture, on plonge alors dans le quotidien d'un régiment, tel qu'il a été vécu par l'un de ses hommes.

L'idée d'établir des historiques relatant les faits d'armes des régiments remonte au début du XVIII^{ème} siècle. Les premiers "Essais historiques" connus datent de 1765. Cette pratique a été rendue systématique en 1794 (le 22 nivôse an II) : le ministère de la Guerre a préconisé la rédaction, dans chaque unité, d'une *"notice détaillée, exacte et fidèle, de tous les traits et actions héroïques dont le souvenir mérite d'être conservé"*.

En 1839 (Instruction ministérielle du 18 avril), la structure de ces notices a été codifiée : liste des chefs, description des *"campagnes, sièges, batailles et faits mémorables"*... Le souci majeur était de donner à l'historique une vocation mémorielle cultivant la gloire du régiment.

C'est plus tard, en 1874 (Instruction du 5 décembre), qu'a été prescrite l'obligation, non plus seulement de noter les faits d'armes héroïques en vue d'incrémenter l'historique du régiment, mais, en temps de guerre et lors des campagnes, de tenir un *"Journal de marche et opérations"*, document réglementaire connu encore aujourd'hui, qui soit un *"récit fidèle, jour par jour, des faits, depuis la mise en route jusqu'à la fin des opérations."*

Heureusement pour l'écriture du présent ouvrage, le régiment de Félix Le Bouffy n'avait pas attendu l'Instruction ministérielle de 1874 pour relater jour par jour, sa campagne d'Italie de 1859.

Extrait de l'historique du régiment
Composition des officiers du 34^{ème} RI
à la date du 1^{er} janvier 1859

Etat-Major

MICHELER, colonel.	GATTAUT, capitaine-trésorier.
SILVESTRE, lieutenant-colonel.	LION, capitaine d'habillement.
HENRION BERTHIER, chef de bat ^{on} .	RUFFET, s.-lieut. adj' au tresorier.
GOUZY, id.	PIQUET, s.-lieut. porte-drapeau.
DOUSSOT, id.	BOUCARD, lieutenant stagiaire d'état major.
LAILASCHARDIE DE LAMBEYPIE, major.	COOCHE, médecin-major.
BONNEGAZE, capitaine adjud ^{ant} -major.	QUILLANT, médecin aide-major.
DOMMANGET, id.	SAVARI, chef de musique.
BONNARD, id.	

1^{er} Bataillon

Grenadiers.	SCHULTZ, capitaine	GILLION, lieuten ^{ant} .	MOLLON, s.-lieut ^{ant} .
1 ^{re} compagnie	MÉRÉ, id.	MONIATTE, id.	DE SÉRÉ, id.
2 ^e	VÈBRE, id.	TESTARODE, id.	MAS, id.
3 ^e	POILPRÉ, id.	BOURNHOUET id.	NARDIN, id.
4 ^e	FRÉNICOURT, id.	BRUEYS, id.	VOIZARD, id.
5 ^e	DUPARD, id.	SWINEY, id.	ROCHE, id.
6 ^e	ALEXANDRE, id.	DUCHAMBGE, id.	VIELLE, id.
Voltigeurs.	BONDON, id.	BAREIL, id.	O'NEILL, id.

2^e Bataillon

Grenadiers.	DUPETIT, capitaine	GRILLOT, lieuten ^{ant} .	LEBCEUF, s.-lieut ^{ant} .
1 ^{re} compagnie	BOULPILLAC, id.	BAMERT, id.	NATALELLI, id.
2 ^e	BARRÉ, id.	CHASNET, id.	RUFFET, id.
3 ^e	POTIER, id.	LAGRANGE, id.	VILLAGER, id.
4 ^e	LEDOUBLE, id.	WOLFF, id.	TOUCAS, id.
5 ^e	TOURGOULLETT, id.	DUCHESNE, id.	Bubois-St-Vincent.
6 ^e	LE BOUFFY, id.	PETIT, id.	BRIOT, sous-lieut.
Voltigeurs.	D'AUGEREAU, id.	PIERRE, id.	GOUYE, id.

3^e Bataillon

Grenadiers.	BESSIÈRES, capit.	DEVAUX, lieuten ^{ant} .	BUQUET, s.-lieut.
1 ^{re} compagnie	MESTRE id.	LARDENOIS, id.	CHEMET, id.
2 ^e	SAMION, id.	MAHUET, id.	ORIEULX, id.
3 ^e	PEYROT, id.	BEAUGRAND, id.	PERNOT, id.
4 ^e	CHEMET, id.	DOMMANGET, id.	CROUZET, id.
5 ^e	AGOSTINI, id.	BULHER, id.	HINTZÉ, id.
6 ^e	DE TOURNEMINE.	SCHNEBELÉ, id.	VASSEUR, id.
Voltigeurs.	GODET, capitaine.	GRAVIS, id.	CAVALIER, id.

7

Le journal de campagne

Selon l'historique du régiment,
les gravures de l'époque,
et les images d'aujourd'hui

Fondateur et collaborateur du *Monde illustré*, Fulgence Girard, y publia de nombreux et passionnants articles.

Il assure pendant la campagne d'Italie la rédaction d'un bulletin hebdomadaire rapportant les principaux faits militaires. Dans son premier *Bulletin analytique des opérations militaires de l'armée d'Italie*, paru dans le n°108 du 7 mai 1859, Fulgence Girard explique comment l'hebdomadaire va "couvrir" les événements.

«Le *Monde illustré* a pris toutes ses mesures pour reproduire dans leur variété et d'après leur importance relative toutes les scènes du grand drame militaire prêt à s'ouvrir. M. Ferri, professeur à l'école des Beaux-arts à Turin et plusieurs officiers de notre armée dont nous avons déjà reçu quelques esquisses d'un vif intérêt, nous ont assurés de leur actif et précieux concours. Le *Monde illustré* sera donc la chronique pittoresque, le texte parlant aux yeux, la reproduction photographique en quelque sorte de tous les événements de cette grande lutte.»

C'est aussi la raison pour laquelle, dans le présent ouvrage, les illustrations de ce chapitre sont le plus souvent la reproduction de gravures parues dans *Le Monde illustré*.



Ainsi, à la "une" du *Monde illustré* du 30 avril 1859, n° 107.
 L'intérieur de la caserne Napoléon, le 23 avril 1859
 Départ du 84^{ème} pour Toulon

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE.



<p>ABONNEMENTS : PARIS ET DÉPART. : Un an, 18 fr. — Six mois, 9 fr. — Trois mois, 5 fr. <small>Pour l'étranger, le port en sus.</small> Prix du numéro, à Paris, 30 c. — Dans les départements : 35 c.</p>	<p>5^{ème} Année. — N° 107. 30 Avril 1859.</p>	<p style="text-align: center;">BUREAUX A LA LIBRAIRIE NOUVELLE, 15, boulevard des Italiens. <small>La reproduction et la traduction s'ont interdites.</small></p>
--	--	--

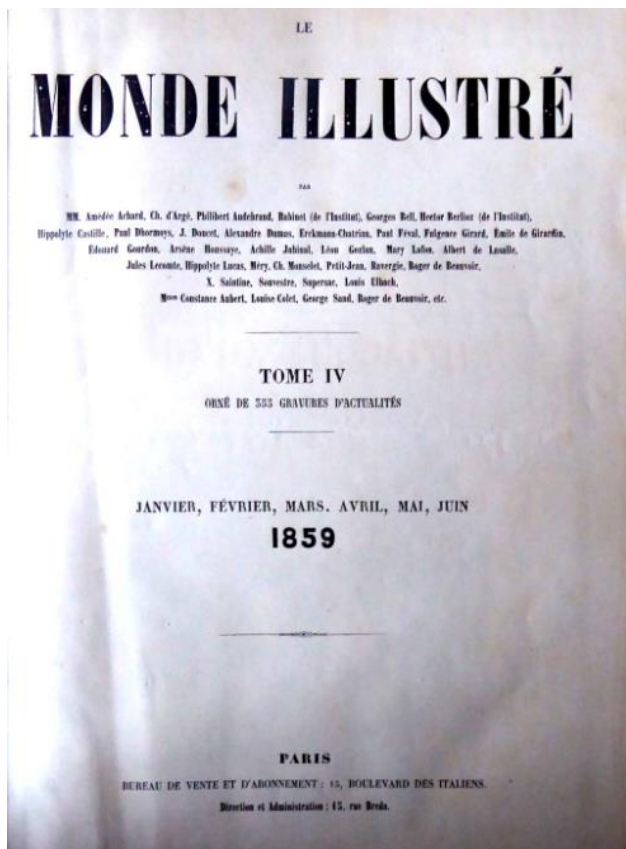
Prix exceptionnel de ce Numéro avec son Supplément : CARTE DE LA HAUTE ITALIE

60 centimes



Intérieur de la caserne Napoléon, le 23 avril, au moment du départ du 84^e pour Toulon. — D'après un croquis de M. Robert, lieutenant à ce régiment.

Parmi les collaborateurs du *Monde illustré* en 1859,
Fulgence Girard... mais aussi
Hector Berlioz, Alexandre Dumas, George Sand...



M. Amédée Achard, Ch. d'Argé, Philibert Audebrand,
Babinet (de l'Institut), Georges Bell, Hector Berlioz (de l'Institut),
Hippolyte Castille, Paul Dhormoys, J. Doucet, Alexandre Dumas,
Erckmann-Chatrian, Paul Féval, Fulgence Girard, Émile de Girardin,
Édouard Gourdon, Arsène Houssaye, Achille Jubinal, Léon Gozlan,
Mary Lafon, Albert de Lassalle, Jules Lecomte, Hippolyte Luras,
Mery, Ch. Monselet, Petit-Jean, Ravergie, Roger de Beauvoir,
X. Saintine, Souvestre, Supersac, Louis Ullach, Mmes Constance
Aubert, Louise Colet, George Sand...

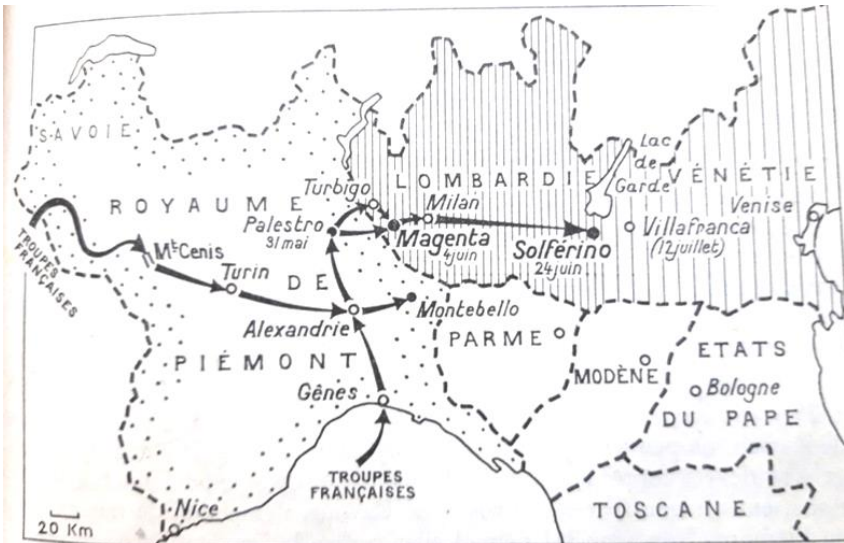
Deux voies vers l'Italie

Rappelons que l'armée française engagée dans la campagne d'Italie s'y rendit par deux voies différentes.

Cette carte permet de visualiser ces deux voies.

Les 1^{er} et 2^{ème} corps d'armée¹ sont transportés en train jusqu'à Toulon puis embarqués pour Gênes par voie maritime.

Les 3^{ème}, 4^{ème} et 5^{ème} corps d'armée sont transportés en train, les uns à Briançon, dans les Hautes-Alpes, d'autres à Saint-Jean-de-Maurienne en Savoie (qui faisait alors partie du royaume de Piémont-Sardaigne). Tous franchissent à pied les Alpes, certains, comme cela a été dit, par le col du Mont Cenis, d'autres par le col de Montgenèvre².



Tracé des deux voies empruntées par l'armée française
pour se rendre en Italie

Source : *L'Époque contemporaine*, Louis Genet, Paris, Hatier, 1948

1 Rappelons que le 34^{ème} RI où sert Félix Le Bouffy fait partie de la division Bazaine du 1^{er} corps d'armée, commandé par le général Baraguey d'Hilliers.

2 Sur cette carte, pour le franchissement des Alpes, seul figure, le passage par le col du Mont Cenis.

Une campagne de soixante-dix jours... du 4 mai au 11 juillet 1859

De cette campagne courte mais très dure, des noms de bataille ou de généraux nous sont devenus familiers...

Nous les trouvons à Paris au coin d'un boulevard ou sur un quai de métro...

Une ville en Algérie portait le nom de *Magenta*... (nom actuel : El Hacaïba). Le nom de *Solférino* a été donné à une commune des Landes créée par Napoléon III en 1862 ...

La transcription de l'historique du 34^{ème} RI va nous faire vivre, jour après jour, les événements de cette guerre mais il peut-être utile d'en rappeler ici les grandes lignes.

Fin avril, la première partie de l'armée française (les 1^{er} et 11^{ème} corps d'armée) débarque à Gênes et remonte vers le nord. Après quelques sérieux accrochages dans le secteur de Voghera, et de Genestrello, les Français marchent sur Milan.

Pendant le même temps, les 11^{ème}, 14^{ème} et 15^{ème} corps de l'armée française, entrés en Italie après avoir traversé les Alpes, progressent en direction de la Lombardie. Ils atteignent Turin puis Alexandrie. Contre les Autrichiens menés par le général Giulai, les troupes françaises remportent les batailles de Montebello (20 mai), Palestro (31 mai), Turbigo (3 juin.) et surtout Magenta le 4 juin, repoussant ainsi l'armée autrichienne au-delà de Milan.

Le 1^{er} corps d'armée (où se trouvait Félix) n'a pas participé à ces victoires décisives. Dans sa remontée vers le Nord depuis Gênes, il n'a pas eu à combattre l'armée autrichienne. Mais, le 8 juin, le 1^{er} corps d'armée reçoit l'ordre d'attaquer la place forte de Melegnano (Marignan) tenue par l'armée autrichienne. C'est une dure bataille mais la prise de cette forteresse provoque un nouveau recul de l'armée autrichienne. Elle se replie et se positionne sur tous les points hauts qui ceignent la plaine de Solferino. C'est là qu'elle attend le choc avec l'armée française et ses alliés du Royaume de Piémont-Sardaigne. Ce fut la terrible journée du 24 juin 1859.

La victoire remportée à Solferino, lourdement payée, permet à la France de signer rapidement (le 11 juillet), la *Paix de Villafranca*, par laquelle l'Autriche abandonnait la Lombardie.

Parcours du 34^{ème} RI
pendant la campagne d'Italie
du 25 avril 1859 au 26 mai 1860



0 50km 100km

Source : MapPoint, Microsoft



De Toulon à Pavia du 25 avril 1859 au 3 août 1859



De Pavia à Toulon du 26 avril 1860 au 26 mai 1860

Entre le 3 août 1859 et le 25 avril 1860,
le 34^{ème} RI est maintenu autour de Pavia,
en tant qu'armée d'occupation.

Campement sur les hauteurs de Toulon



Campement de l'infanterie sur les glacis des fortifications de Toulon,
d'après les croquis de M. Robert, lieutenant au 84^{ème} de ligne.
Le Monde illustré, 7 mai 1859. n°108.

Embarquement sur *le Redoutable*

Historique du 34^{ème} RI = = = = =

Campagne d'Italie

Arrivée à Gênes le 26 avril

Désigné pour faire partie de l'armée des Alpes, le 34^{ème} entra dans la composition de la brigade Gauze de la division Bazaine du corps Baraguey d'Hilliers (1^{ère} brigade de la 3^{ème} division du 1^{er} corps).

Parti le premier des régiments appelés à prendre part à la campagne d'Italie, il fut embarqué à Toulon, le 25 avril 1859, sur le vaisseau *le Redoutable*¹ et débarqua le lendemain à midi, dans le port de Gênes, où il attendit l'arrivée des régiments qui devaient constituer, avec lui, la 3^{ème} division du 1^{er} corps.

1 *Le Redoutable*, bateau à propulsion mixte (voile et vapeur) fut construit en 1855.

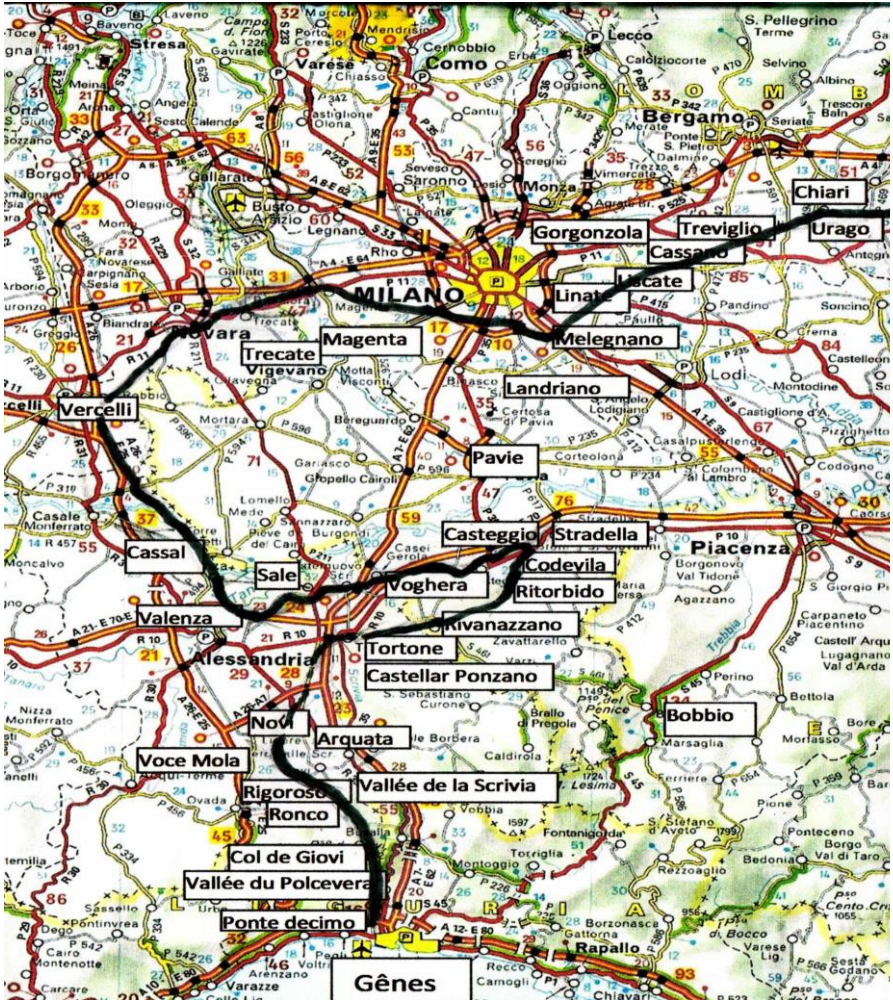
De Gênes
à Melegnano (Marignan)

Avril-juin 1859

Carte moderne détaillée de la région traversée
par le 34^{ème} RI de Gênes à Chiari
entre le 30 avril et le 15 juin 1859

0 20km 40km

Source : carte Michelin



= Historique du 34^{ème} RI = = = = = = = =

De Gênes à Ritorbido 30 avril-18 mai

Le 30 avril la 3^{ème} division, sous les ordres du général Bazaine, se mit en marche sur la route de Turin. Elle fit halte le soir, au village de Ponte-Decimo, à 12 kilomètres de Gênes et campa dans la vallée du Polcevera. Le 1^{er} mai, le général donna l'ordre de lever le camp et de cantonner les troupes dans les villages environnants.

Reprenant sa marche le 2 mai, la division franchit les Apennins au col de Giovi et s'arrêta au village de Ronco, dans la vallée de la Scrivia, le 3 mai, elle atteignait Arquata, où le régiment fut cantonné jusqu'au 14 mai.

Le 3^{ème} bataillon reçut l'ordre, le 10 mai, d'aller s'établir en arrière du village de Rigoroso, et de détacher sur la rive droite de la Scrivia, au village de Voce Mola deux compagnies destinées à garder le chemin qui conduit de ce village à la vallée du Spirito et ouvre une communication entre le bassin de la Trébie et celui de la Scrivia c'est-à-dire entre la route de Gênes à Plaisance par Bobbio et la route de Gênes à Alexandrie par Novi. Le détachement dut envoyer une grande garde pour observer ce passage.

Le 14 mai, la division Bazaine se réunit en marche en suivant la route de Gênes à Turin, par Serravalle. Elle franchit la Scrivia s'échelonna, par petits détachements, jusqu'à Tortone, le 34^{ème} occupa pendant deux jours le village de Castellar-Ponzano; envoyé le 16, pour surveiller le débouché de la vallée de la Staffora et couvrir le flanc droit de l'armée, il s'établit le 18 à Rivanazanno, garda la route de Bobbio et le plateau de Ritorbido, qui fut occupé par le 1^{er} bataillon.

= = = = = = = = = = = = = = = = = =

Dans cet extrait d'historique de régiment et dans les suivants, sont soulignés les noms de lieux repérables sur les cartes détaillées pages 196 et 232.

Entre Gênes et Ritorbido 30 avril-18 mai



Passage des Apennins, au col de la Rochetta, le 3 mai 1859,
par la première division du 1^{er} corps de l'armée d'Italie,
d'après les croquis de M. Robert, lieutenant au 84^{ème}.
Le Monde illustré, 14 mai 1859, n°109.

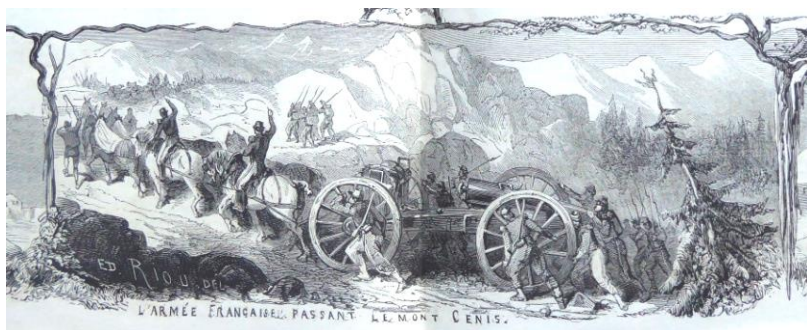
Dans le *Monde illustré* du 14 mai 1859, voici comment Fulgence Girard présente ce passage des Apennins dans l'un de ses premiers *Bulletins analytiques des opérations militaires de l'armée d'Italie* (n°109).

« Beaucoup de nos bataillons quittent Gênes et franchissent ardemment la chaîne des Apennins qui longe la côte, se dirigent *joyeusement*, le sac et les piquets de tente au dos, vers ce grand rendez-vous où doit s'ouvrir réellement la campagne. »

Nous donnons, d'après les croquis de l'un des officiers qui ont accompli ce pénible, mais pittoresque trajet, la vue de la marche de l'un de nos régiments à travers ces monts. »

Étaient-ils vraiment si joyeux ?

Pendant le même temps,
les III^{ème}, IV^{ème} et V^{ème} corps d'armée
traversent les Alpes.



L'armée française passant le Mont Cenis
Le Monde illustré, 7 mai 1859, n°108.

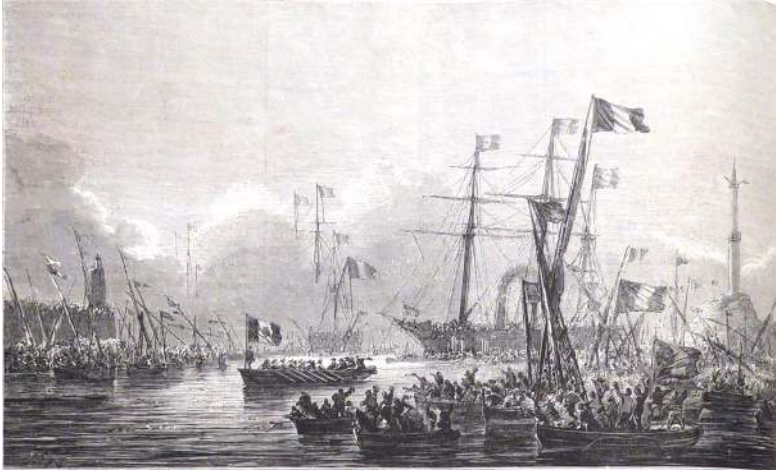
Voici, sur le sujet, dans *l'Histoire de la guerre d'Italie*, publiée par Fulgence Girard en 1860, un extrait de la proclamation à ses troupes du général Canrobert, commandant le III^{ème} corps de l'armée des Alpes

«Soldats! la marche précipitée que vous venez de faire à travers les Alpes n'a pas permis à la sollicitude du gouvernement de l'Empereur de vous donner encore tout ce qui est nécessaire à vos besoins : bientôt vous le recevrez, mais en attendant vous saurez y suppléer par votre dévouement, votre énergie, votre constance.

Vous vous rappellerez que les guerriers, nos pères, qui nous ont précédés dans ces belles contrées, manquaient de tout lorsqu'ils dotaient le drapeau et la patrie d'une gloire immortelle.»



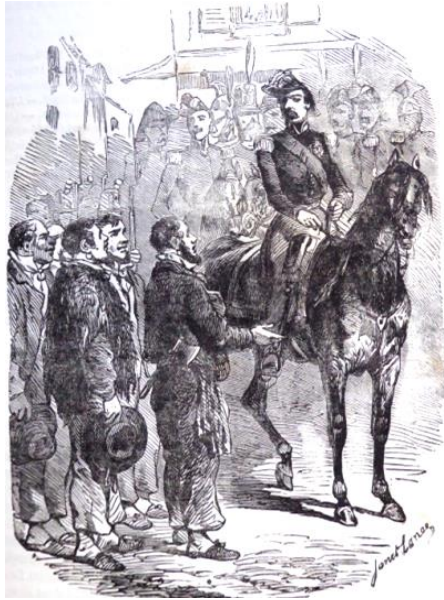
L'Empereur débarque à Gênes le 12 mai 1859



Arrivée de l'Empereur à Gênes, le 12 mai, dessin de M. Morel-Fatio,
d'après un croquis de M. Labrosse.
Le Monde illustré, 21 mai 1859, n°110.

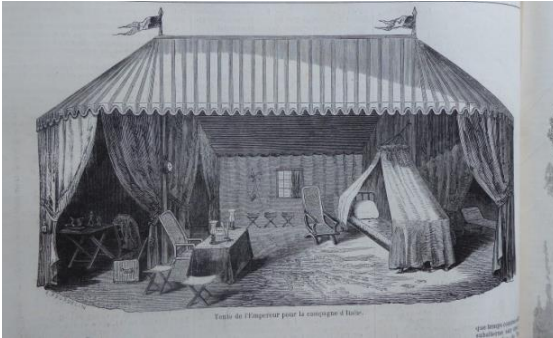


L'Empereur visitant les faubourgs de Gênes, le 13 mai,
d'après un croquis de M. Labrosse.
Le Monde illustré, 21 mai 1859, n°110.



Allocution des portefaix de Gènes à l'Empereur.
Histoire de la guerre d'Italie
Fulgence Girard, p. 149.

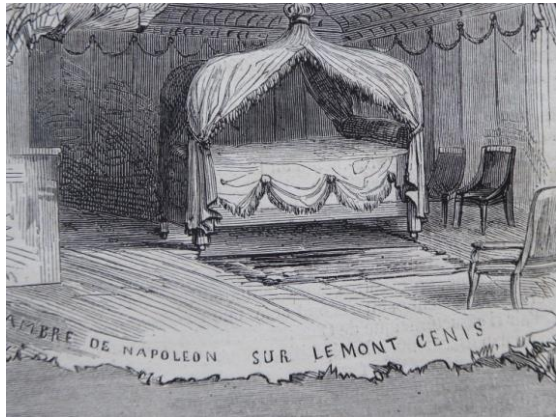
Le 14 mai, l'Empereur établit
son camp de base à Alexandrie¹
pour prendre le commandement de l'armée



Tente de l'Empereur
pendant la campagne
d'Italie.

Le *Monde illustré*,
4 juin 1859, n°112.

Comme le rappelle cette édition du *Journal illustré*,
l'installation de campagne de Napoléon III
rappelle celle de son oncle Napoléon I^{er}...



Chambre de Napoléon
sur le Mont Cenis.
Le *Monde illustré*,
7 mai 1859, n°108
[Il s'agit de Napoléon I^{er}]

¹ Alexandrie (en italien Alessandria) est une ville du Piémont,
à une soixantaine de kilomètres au nord de Gênes.

Alexandrie



Vue de la plaine d'Alexandrie, prise du château de Tortona, d'après des croquis de M. Durand-Brager.



Entrée de Napoléon III à Alexandrie, le 14 mai, d'après un croquis de M. Desclos.



Statue équestre de Napoléon I^{er}, à Alexandrie.

Napoléon III rejoint l'armée à Montebello Bataille des 20 et 21 mai 1859

Camp autrichien
sur la route de Milan.
Les arbres servent de tentes.
Le Monde illustré,
18 juin 1859, n°114.



Combat de Montebello. Le général Forey acclamé par ses soldats
au moment de la victoire.
Le Monde illustré, 4 juin 1859, n°112.



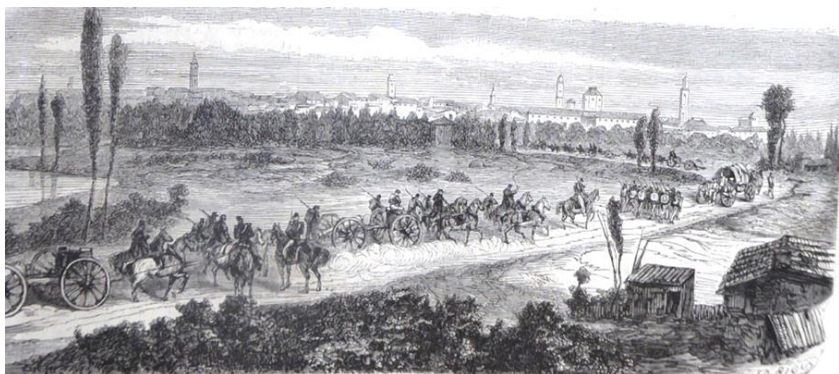
Visite de l'Empereur aux blessés du combat de Montebello,
dans les ambulances improvisées à Voghera, le 21 mai.

D'après un croquis de M. Moullin.
Le *Monde illustré*, 4 juin 1859, n°112.

Dans son ouvrage *L'armée du Second Empire*, Henri Ortholan évoque le poids de cette visite dans la décision prise par Napoléon de mettre fin au plus vite, à la campagne d'Italie. « Napoléon III, chef d'État et Empereur, aimait son armée et ses soldats, infiniment plus que son oncle, il était sensible aux souffrances engendrées par la guerre. Il en avait pris la mesure au lendemain du combat de Montebello (20 mai 1859), en Italie, en visitant les blessés à Voghera¹, visite qui l'avait profondément troublé. Soucieux d'économiser le sang de ses soldats, c'est l'une des raisons qui le conduisent à mettre un terme à la campagne d'Italie après Solferino. »

¹ La légende de la gravure ci-dessus évoque la visite de l'Empereur aux blessés du combat de Montebello. Il y est question de "l'ambulance de Voghera": le mot *ambulance* désigne, à cette époque, un poste de soins. Il sera de nouveau question de ces ambulances à propos des blessés de Solferino (p. 262).

Voghera



Retour de l'artillerie française à Voghera, après le combat de Montebello,
d'après des dessins de M. Durand-Brager.
Le Monde illustré, 4 juin 1859, n°112.

La bataille de Palestro, 31 mai 1859. où les zouaves se sont illustrés...



Les zouaves traversant le canal et gravissant la hauteur
où est établie une batterie autrichienne; combat du 31 mai,
d'après les dessins de M. Durand-Brager.
Le Monde illustré, 11 juin 1859, n°113.



L'Empereur revenant de visiter le champ de bataille de Palestro.
 Rencontre des zouaves et des prisonniers
 traînant une pièce prise sur l'ennemi.
 D'après les croquis de M. Durand-Braeger.
 Le *Monde illustré*, 11 juin 1859, n°113.



Zouave



Tirailleur algérien
 (également appelé Turco)

À propos des *Tirailleurs algériens*

Dans l'historique du 3^{ème} Tirailleurs, on peut lire : « Dans cette rude journée, ou la bravoure fit autant plus que la science militaire, les tirailleurs provoquèrent l'admiration de toute l'armée en se montrant non seulement l'incomparable troupe de choc qu'ils avaient toujours été, mais encore d'opiniâtres défenseurs du terrain conquis, d'infatigables combattants toujours prêts à recommencer la lutte, en un mot, faisant preuve des plus précieuses qualités qui distinguent une troupe d'élite, aussi bien dans la défense que dans l'attaque.

En deux mois, le régiment a eu 44 officiers et 587 hommes tués ou blessés.

Dans son livre bouleversant, *Souvenir de Solferino*, Henry Dunant, un homme d'affaires suisse (dont il sera question plus loin) témoigne du courage des tirailleurs algériens : « À l'attaque du mont Fontana, les tirailleurs algériens sont décimés, leurs colonels Laure et Herment sont tués, leurs officiers succombent en grand nombre, ce qui redouble leur fureur : ils s'excitent à venger leur mort. »



Dans son *Histoire de la guerre d'Italie*, Fulgence Girard nous parle, étonnamment lui aussi, des zouaves et des *turcos*...

«L'origine des *Turcos* remonte, comme celle de toutes nos troupes africaines, à l'époque de la monarchie de Juillet ; il n'en existait alors que deux régiments, qui se recrutaient et se recrutent encore par le moyen d'engagements volontaires. Un décret du mois d'octobre 1854 en a créé un troisième et a réuni les trois régiments sous la dénomination générale de tirailleurs algériens. Le turco ressemble au zouave sans qu'on puisse le confondre avec lui.

La différence de couleur dans leur costume oriental, bleu pour le premier avec arabesques jonquilles, n'est pas le trait le plus distinctif dans leur aspect, il y a dans la grâce militaire avec laquelle ils le portent l'un et l'autre un trait plus individuel et plus spécial.

On reconnaît dans l'aisance avec laquelle le zouave porte le turban dont la draperie blanche ou verte encadre si bien son visage énergique, le pantalon bouffant et le caftan brodé, la crânerie militaire du soldat français qui sait le prestige que lui donne son original, élégant et glorieux. Dans les habitudes de corps vives et rapides du turco se montre une élasticité vive et gracieuse. »

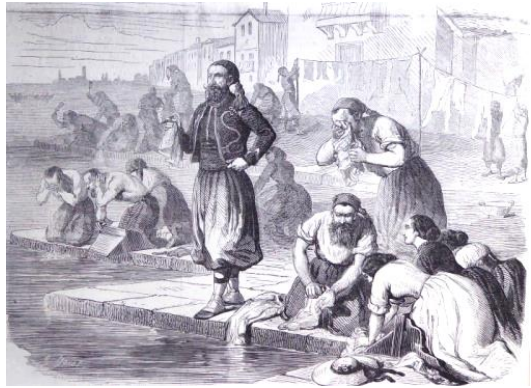


Scènes de vie dans la campagne d'Italie



Popote du 1^{er} régiment des grenadiers
de la Garde impériale, d'après un croquis de M. Moullin.
Le Monde illustré, 6 août 1859, n°121.

Les zouaves faisant
leur lessive,
d'après un croquis
de M. Moullin.
Le Monde illustré,
13 août 1859, n°122



Bivouac de zouaves
La guerre d'Italie
de Fulgence Girard

Les cantinières



Pendant la campagne d'Italie, les uniformes des soldats de l'armée française ne manquent pas de panache, mais celui des *cantinières* est particulièrement étonnant...

L'armée de Napoléon III, comprenait des femmes qui occupaient les fonctions de vivandières-blanchisseuses : les cantinières. Recrutées sur contrat par le colonel, elles étaient choisies parmi les épouses des militaires servant dans le régiment.

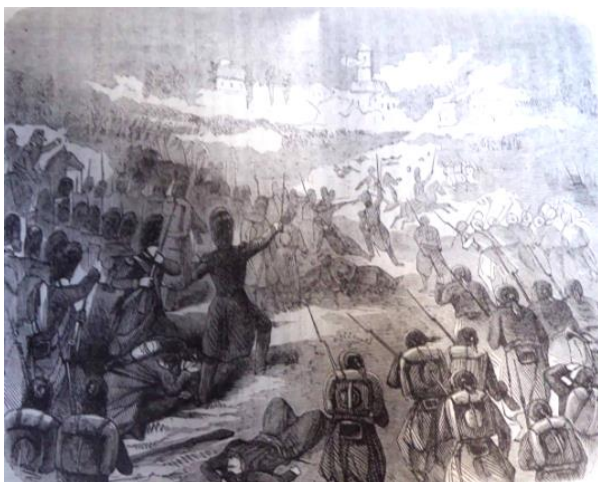
Le règlement du 14 avril 1832 en prévoyait quatre par bataillon et par compagnie. En principe, les cantinières ne faisaient pas partie des unités combattantes.

Cependant, dans son ouvrage *Un souvenir de Solferino*, Henry Dunant¹ témoigne de leur présence sur le champ de bataille, de leur courage et de l'aide qu'elles apportent aux blessés.

Voici ce qu'il rapporte de ce qu'il voit à Solferino : « Des cantinières s'avancent comme de simples troupiers sous le feu même de l'ennemi, elles vont relever de pauvres soldats mutilés qui demandent de l'eau avec insistance, et elles-mêmes sont blessées en leur donnant à boire et en essayant de les soigner. »

¹ Nous retrouverons Henry Dunant plus loin dans ce livre. mais un mot ici à propos de l'écriture de son prénom : Henri avec un "i" était son prénom de naissance mais plus tard, il choisit de l'écrire avec un "y" C'est la graphie qu'a retenue la Croix-Rouge et que nous avons adoptée.

La bataille de Magenta, 4 juin 1859



Bataille de Magenta
Le *Monde illustré*, 18 juin 1859, n°114.



Épisode de la journée de Magenta : après s'être emparée des maisons de Ponte-Nuovo di Magenta, la Garde impériale poursuit les Autrichiens sur la route de Magenta (14 juin).

D'après des croquis de M. Moullin.
Le *Monde illustré*, 18 juin 1859, n°114.

Pendant ce temps, le 34^{ème} RI poursuit sa progression de Ritorbido à Vercelli du 20 mai au 31 mai

= = Historique du 34^{ème} = = = = = = = = = =

|| Marche de Ritorbido à Vercelli 20 mai-31 mai ||

	Le 20 mai, les Autrichiens marchant de Stradella et	
	des rives du Pô vers Voghera attaquèrent près de	
	Genestrello les avant-postes de la I^{ère} division ; du plateau	
	de Ritorbido, le 1^{er} bataillon entendit la fusillade, prit les	
	armes, et se tint prêt à combattre jusqu'au lendemain matin.	
	Le 21, il fit une reconnaissance sur le champ de la bataille de	
	la veille et rentra le soir dans son cantonnement.	

	Le 22, le régiment se porta sur Codevilla, et occupa	
	le lendemain les hauteurs de Castel-Felice, entre les défilés	
	de Stradella et de la Cavanne, entre les deux routes de	
	Voghera à Plaisance La division bivouaquait depuis	
	six jours sous une pluie continuelle, dans cette position	
	avancée qui nécessitait un service des plus pénibles, la	
	division Bazaine suivit le I^{er} corps qui reçut l'ordre de se	
	retirer sur le Tanaro et de passer sur la rive gauche du Pô, où	
	le reste de l'armée s'était dirigé.	

	Dans ce mouvement rétrograde, le régiment s'arrêta	
	le 28 à Voghera, le 29 à Sale. Le 30, il franchit le Tanaro, sur	
	des ponts de chevalets jetés par le génie en amont de	
	Bassignano, et campa sous les murs de Valenza. C'est là que	
	le colonel Micheler, nommé général en France, passa le	
	commandement du régiment au lieutenant colonel	
	Silvestre ; le 31 mai, le régiment atteignait Cassal, franchit le	
	Pô en chemin de fer, se dirigeant sur Vercelli.	

= = = = = = = = = =

Les exactions des Autrichiens à Vercelli
font la une du *Monde illustré* du 28 mai, n°111.



Exactions de l'armée autrichienne à Vercelli
d'après des croquis de M. Ferli, officier dans l'armée piémontaise

Dans *La guerre d'Italie*, publiée par Fulgence GIRARD, il est question, à plusieurs reprises des exactions commises pendant la campagne d'Italie, par les troupes autrichiennes.

Ainsi, ce témoignage :

« Ils prélèvent sur le pays les vivres pour l'armée et sèment ainsi la désolation sur leur route.

Plus loin, il reproduit cette lettre du général Giulai depuis le quartier général de Mortara. Il s'agit de livrer « dans un délai de quarante heures, trois cents bœufs et tous les jours pendant l'occupation de Vercelli 50 brides¹ de vin, 50 brides d'eau-de-vie, 80 quintaux de foin et 1000 sacs d'avoine »



¹ La bride était une jarre en terre.



Entrée du roi Victor-Emmanuel et de l'Empereur à Milan.
Le cortège se rendant au palais Bonaparte,
d'après un croquis de M. Moullin.
Le *Monde illustré*, 18 juin 1859, n°114.



Entrée des armées alliées à Milan.
dans *l'Histoire de la guerre d'Italie* de Fulgence Girard

Entrée des troupes alliées à Milan 7 Juin 1859

La victoire de Magenta a permis l'entrée des troupes alliées à Milan qui a célébré l'événement de façon grandiose...

Cet extrait de *l'Histoire de la guerre d'Italie*, publiée par Fulgence Girard en 1860 s'en fait l'écho.

« Le reste du jour fut une longue fête : chacun voulut fêter les soldats libérateurs ; chaque table voulut avoir ses convives, chaque palais, chaque hôtel, chaque habitant ses hôtes.

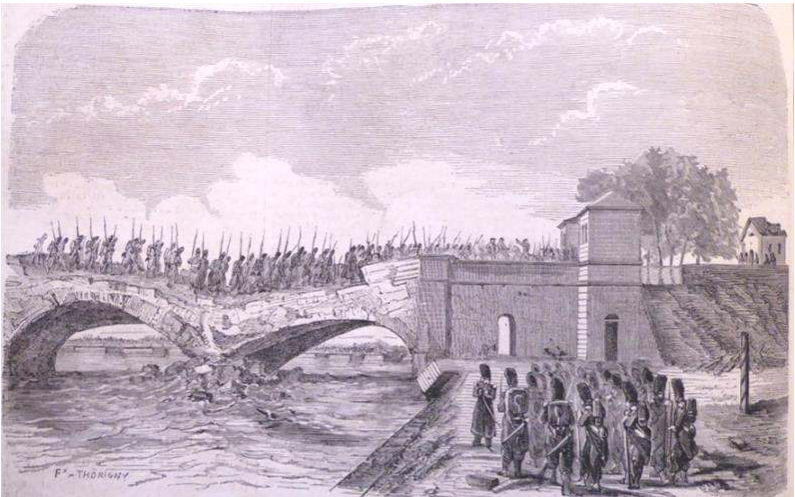
Au balcon des palais, écrivait un chroniqueur du journalisme parisien, on voyait s'appuyer, en fumant, sur des draperies fastueuses, les simples soldats à côté de femmes en grande toilette et qui ont peut-être dans leurs veines le sang des Sforza, des Visconti ou des Della Torre. Les équipages les plus aristocratiques promenaient dans les rues nos turcos ou nos zouaves, assis pêle-mêle avec les jeunes personnes du meilleur air.[...] Telle fut la première journée de cette semaine de fêtes par laquelle Milan célébra son affranchissement et la renaissance de la nationalité italienne. »



De l'importance des ponts
dans la progression des unités

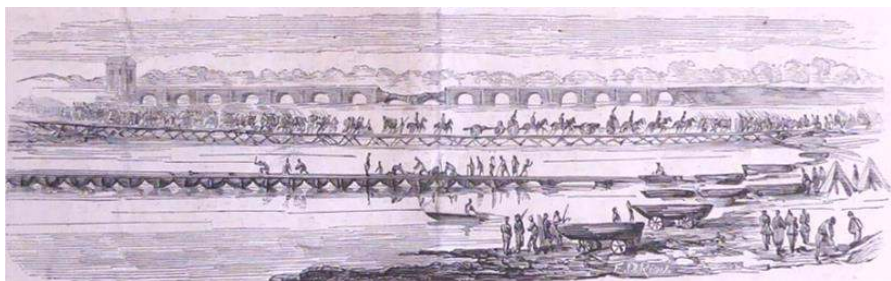


Frontière du Piémont. Pont sur le Tessin, servant de communication
entre la Lombardie et les États sardes.
Le Monde illustré, 5 mars 1859, n°99.



Pont de Buffalora, d'après des croquis de M. Durand-Brager.
[la maison tout à droite a servi d'observatoire à l'Empereur].
Le Monde illustré, 18 juin 1859, n°114.

Et quand il n'y en a pas, le *Génie* en fabrique...



Pont sur la Sesia qui a servi au passage des *troupes alliées*.
Le Monde illustré, 18 juin 1859, n°114.



Passage de l'Adda par l'armée française sur le pont de bateaux
 établi à Cassano (13 juin), d'après le croquis de M. Moullin.
Le Monde illustré, 24 juin 1859, n°115.

De Vercelli à Melegnano

31 mai-8 juin

Historique du 34^{ème}

Marche de Vercelli à Melegnano 31 mai-8 juin

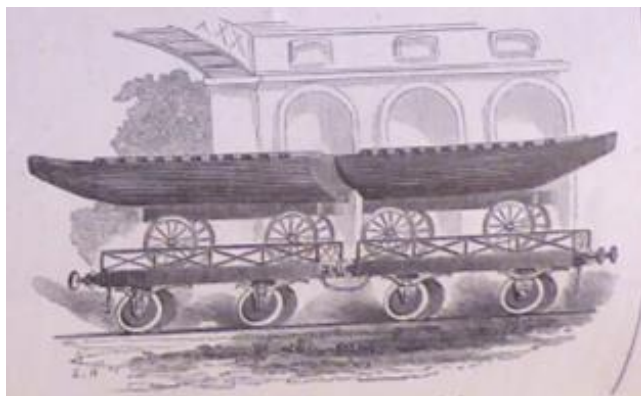
Le 4 juin, la division Bazaine, campée devant Novare, reçut l'ordre, vers 7 heures du soir, de se diriger sur le Tessin, que la victoire de Magenta avait ouvert aux troupes françaises; après une marche de nuit de 6 heures, le 34^{ème} s'arrêta au-delà de Trécate, franchit le Tessin le 5 et alla camper à l'entrée du village de Buffalora, entre la rivière et le grand canal.

Le 7 juin, le 1^{er} corps en entier suivit la route de Milan, traversa le champ de bataille de Magenta et s'établit dans les vignes de San Pietro d'Olino à 16 kilomètres de Milan.

Vaincus sur le haut Tessin et chassés de Milan, les Autrichiens se retirèrent derrière l'Adda; pour couvrir leur retraite, ils occupaient depuis quelques jours le village de Melegnano ou Marignan, qui, par sa position intermédiaire entre Milan, Pavie et Lodi, garde les communications entre ces deux dernières villes.

L'Empereur voulant leur enlever cette position occupée par un corps d'armée autrichien, donna le 8 au matin, l'ordre au maréchal Baraguey d'Hilliers de se porter en avant sur la route de Lodi et d'attaquer le jour même le village de Melegnano.

Le 1^{er} corps traversa Milan et vint se placer en face de la position.



Transport de ponts de bateaux par chemin de fer.
Le Monde illustré, 18 juin 1859, n°114.

Pouvoir traverser une rivière lorsque le pont a été détruit (ou pour toute autre raison) reste toujours une priorité dans les opérations militaires.

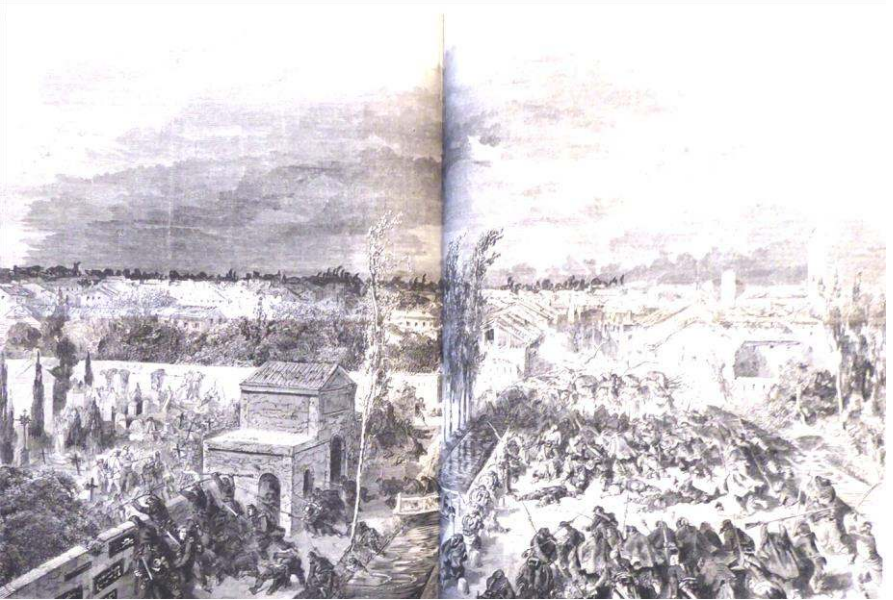
Voici le pont Bailey, pont-flottant utilisé aujourd'hui dans l'armée française.



Avril 2014, démonstration de l'utilisation d'un pont blindé Bailey par le 1^{er} régiment étranger du Génie de Charleville-Mézières.



La bataille de Melegnano



Ensemble du combat de Marignan le 8 juin 1859.

(D'après des croquis de M. Durand-Brager.)

Le *Monde illustré*, 25 juin 1859, n°115.

Marignan 1515, est une date mémorable de l'histoire de France (victoire de François I^{er} sur les Suisses). Moins ancrée dans notre mémoire collective, Marignan 1859, fut une victoire déterminante sur les Autrichiens, pour établir en Lombardie la souveraineté italienne...



= Historique du 34^{ème} RI = = = = = = = = = =

Melegnano 8 juin

Melegnano, situé sur la rive droite du Lambro, dans l'angle formé par cette rivière et la grande route de Milan à Lodi, est adossé à un monticule couronné par un vieux château qui domine le village, la route et la rivière.

Le 8 juin au matin, le 1^{er} corps se met en marche, traverse Milan et après une marche de huit heures, arrive devant l'ennemi.

La division Bazaine attaque de front les positions pendant que le 1^{er} Zouaves et le 33^{ème} de ligne pénètrent dans le village, par la route de Lodi.

Les 1^{er} et le 2^{ème} bataillons du 34^{ème} commandés par le lieutenant-colonel furent chargés d'exécuter un mouvement tournant vers la droite dans un terrain boisé de saules et de peupliers et coupé de canaux. Ils rencontrent de grandes difficultés. Leur marche ralentie par un violent orage est des plus lentes et des plus pénibles. Ces obstacles furent franchis, l'ennemi déjà repoussé battait en retraite, ses tirailleurs seuls inquiétèrent la marche de la colonne, plusieurs hommes furent blessés.

La nuit et un orage violent empêchèrent de poursuivre l'ennemi et vinrent augmenter les difficultés du mouvement tournant que le régiment exécutait.

Arrivés enfin sur la route de Melegnano à Pavie par Landriano, on pénétra dans le village malgré la résistance désespérée des Autrichiens qui étaient barricadés dans les maisons.

Près de la porte de Paris, le 2^{ème} bataillon est accueilli par une vive fusillade, le lieutenant Bannerot tombe mortellement frappé de plusieurs balles à la tête; sa compagnie s'élance dans les maisons voisines où elle fait une trentaine de prisonniers.

Le soir du 8 juin, le régiment bivouaque sur la place du château où il reçut les félicitations du Maréchal Baraguey d'Hilliers qui lui confia la défense du village pendant la nuit.

Le lendemain, la journée fut consacrée au repos et au transport des blessés.

= = = = = = = = = =



Marche des zouaves sur Marignan
La guerre d'Italie de Fulgence Girard

Melegnano Printemps 2018

Ici, le 8 juin 1859 dans ces murs vétustes
protégés par une antique porte
se déroula une bataille sanglante,
âpre et cruelle contre les Autrichiens.

Par leur victoire, les Français
redonnèrent vie à la cité de Melegnano

Comme le dit le poète
Votre terre est redécouverte



La porte de Melegnano



Attaque de Melegnano par les zouaves, le 37^{ème} de ligne
et le 10^{ème} chasseurs à pied.

(côté droit du village) d'après les croquis de M. Moullin.

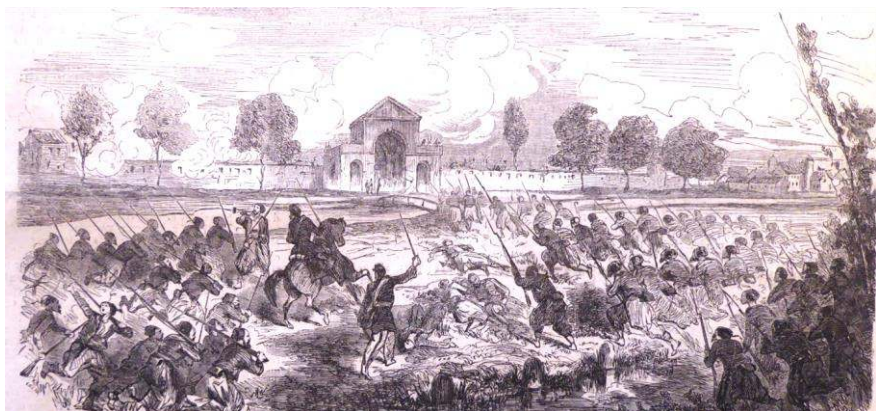
Le *Monde illustré*, 18 juin 1859, n°114.



Attaque du château de Melegnano
8 juin 1859



Château de Melegnano
Printemps 2018



Attaque du côté du cimetière devant
Melegnano, d'après les croquis de M. Moullin.
Le Monde illustré, 18 juin 1859, n° 114.



Épisode du combat de Melegnano
La guerre d'Italie de Fulgence Girard

Les dames milanaises...



Dames milanaises allant chercher dans leurs équipages les blessés du combat de Marignan.
Le Monde illustré, 24 juin 1859, n°115.

Sur ce sujet, rapporté par Fulgence Girard dans son *Histoire de la guerre d'Italie*, voici le récit qu'en fait un témoin :

« Nous avons quitté de bonne heure Melegnano.

En revenant, nous avons trouvé sur la route les calèches vides des plus riches familles de Milan qui venaient chercher les blessés.

Aux portes de la ville, des personnes placées par les autorités arrêtaient les convois et envoyaient les blessés dans les maisons particulières qui avaient réclamé l'honneur de les recevoir. »



Dernier regard sur Melegnano



Les canaux à Melegnano



Pont sur le Lambro à la sortie de Melegnano

De Melegnano à Solferino

Regardons un peu la carte de la Lombardie, qui fut le cadre où s'affrontèrent les armées engagées dans la guerre d'Italie de 1859¹.

Un simple coup d'œil nous révèle l'importance du fleuve qui traverse cette région, le Pô, vers lequel convergent une multitude de rivières dévalant des montagnes alentour.

Ajoutez à cela la longue tradition d'exploitation agricole de cette région qui consiste à irriguer l'ensemble des terres au moyen d'un gigantesque réseau de canaux.

Ce paysage est frappant lorsqu'on roule en voiture de Melegnano à Solferino, mais ça l'est encore davantage à la lecture de l'historique du 34^{ème} RI.

En effet, il y est bien souvent question de canaux plus ou moins larges à franchir, de zones marécageuses à parcourir, de ponts à traverser...

Mais nous avons vu précédemment que l'armée du Second Empire s'est judicieusement équipée, pour la campagne d'Italie, d'engins permettant de traverser une rivière avec tout le matériel de guerre lorsque le pont a été détruit...

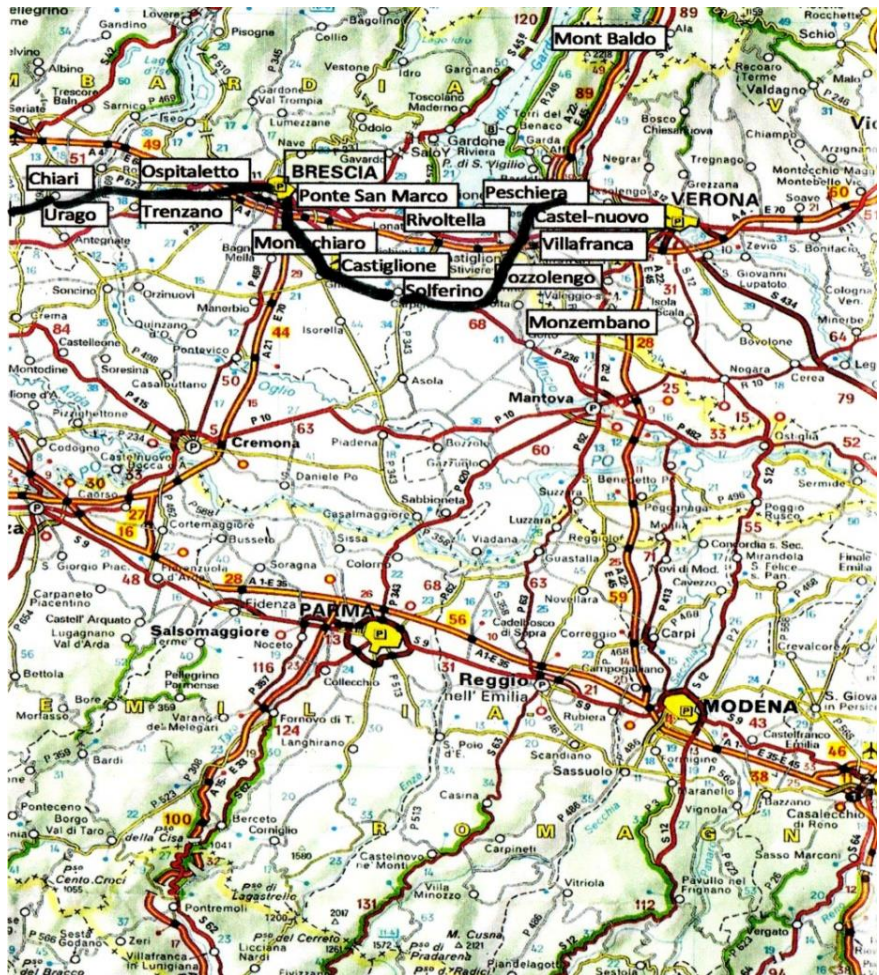


1 Carte de l'Italie du Nord p.182.

Carte moderne détaillée de la région traversée
par le 34^{ème} RI de Chiari à Peschiera
entre le 15 juin et le 29 juin 1859

0 20km 40km

Source : carte Michelin



|| = Historique du 34^{ème} RI = = = = = ||

|| De Melegnano à Brescia 11 juin-20 juin ||

|| La division Bazaine quitta Melegnano le 11 juin et
|| alla camper près de Linate au-delà du Lambro; le 12, elle
|| était à Liscat . ||

|| Le 13 pendant la nuit elle franchissait l'Adda, au-
|| dessous de Cassano, se reposait un jour à Treviglio, et
|| atteignit Mozzanica dans la nuit du 14. ||

|| Le lendemain, elle franchit l'Oglio, entre Calcio et
|| Urago sur un pont que l'ennemi avait négligé de détruire
|| et alla camper près de ce dernier village dans les prairies
|| qui bordent la route. ||

|| Le 16 juin, après une marche pénible dans les
|| marais, elle vint s'établir près de Trenzano, le 17, elle arrive
|| à Brescia où elle séjourne jusqu'au 20. ||

|| = = = = = ||



Canaux dans la plaine du Pô
entre Melegnano et Brescia
Printemps 2018



Aquarelles présentées au Palazzina Trombini à Melegnano du 2 au 13 mai 2018

dans le cadre de l'exposition "ACQUA E TERRITORIO"
Ces aquarelles ont été réalisées vers 1900
par Mme Carminati, d'une famille paysanne de la région.



ORARI APERTURA: TUTTI I GIORNI h 10.30 - 18.30
SABATO E DOMENICA h 10.00 - 12.00 - 16.30 - 18.30

EVENTI

- VENERDÌ 2 MAGGIO h 18.30 "MANGIA BOTTIGLIONE, VINO" - LA FESTA DI SAN GIUSEPPE - FOLK MUSIC - FOLK MUSIC DI SOTTO
- SABATO 3 MAGGIO h 10.30 "LA SERRA" - LA FESTA DI SAN GIUSEPPE - FOLK MUSIC - FOLK MUSIC DI SOTTO
- DOMENICA 4 MAGGIO h 10.30 "LA SERRA" - LA FESTA DI SAN GIUSEPPE - FOLK MUSIC - FOLK MUSIC DI SOTTO
- MARTEDÌ 6 MAGGIO h 21.00 "SONO UNO" - ALCAZAR DI SOTTO - FOLK MUSIC - FOLK MUSIC DI SOTTO
- SABATO 10 MAGGIO h 10.30 "LA SERRA" - LA FESTA DI SAN GIUSEPPE - FOLK MUSIC - FOLK MUSIC DI SOTTO
- DOMENICA 12 MAGGIO h 10.30 "LA SERRA" - LA FESTA DI SAN GIUSEPPE - FOLK MUSIC - FOLK MUSIC DI SOTTO

TUTTE LE PRESENTAZIONI A INGRESSO LIBERO TRUFFEVA E PIZZALI







L'Oglio
Printemps 2018



Le pont sur l'Oglio franchi par le 34^{ème} RI le 15 juin 1859
Printemps 2018

... et toujours des canaux

Printemps 2018

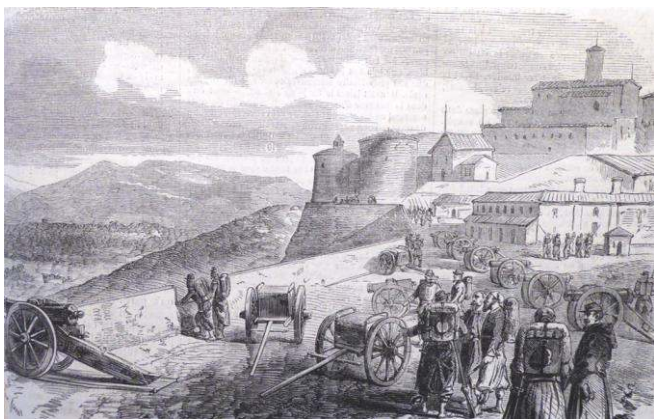




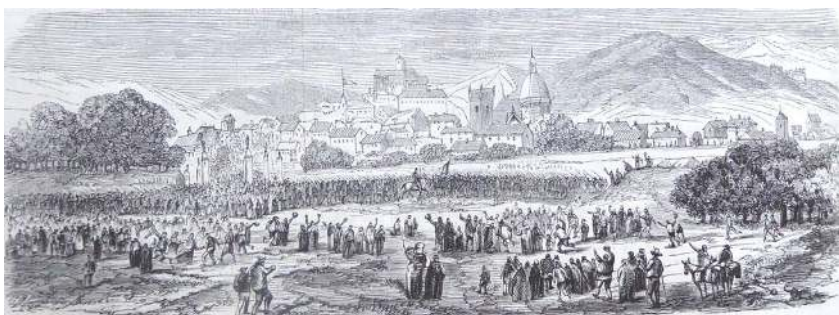
Une rue dans le vieux Brescia
Printemps 2018

Brescia

Le 34^{ème} RI y séjourne du 17 au 20 juin 1859

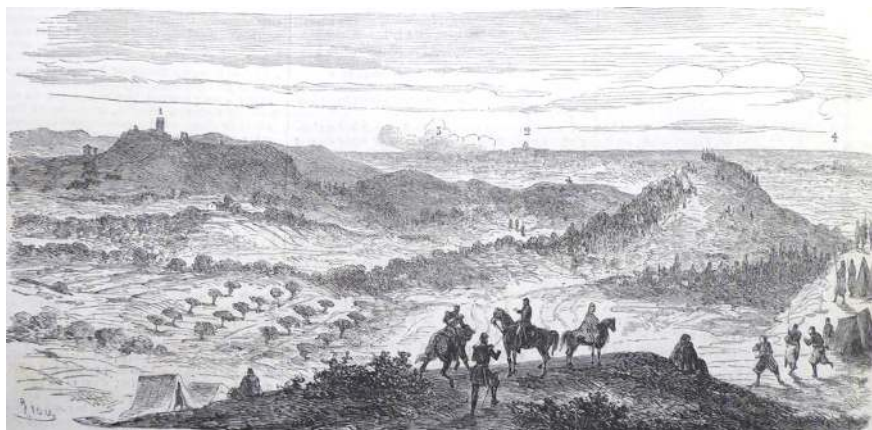


Intérieur de la citadelle de Brescia,
le lendemain du départ des Autrichiens,
d'après les croquis de M. Moullin.
Le Monde illustré, 2 juillet 1859, n°116.



Arrivée de l'armée sarde à Brescia, le 17 juin à 9 heures du matin,
croquis de M. Moullin.
Le Monde illustré, 2 juillet 1859, n°116.

	= Historique du 34^{ème} RI = = = = =	
	De Brescia à Solferino 20 juin-24 juin	
	Deux jours plus tard, l'armée française était réunie sur	
	la Chiese. Le 1^{er} corps se trouvait à Montechiaro.	
	Le 23, la division se porta au pied des hauteurs de	
	Castiglione, près du village d'Essenta, à droite de l'armée	
	piémontaise.	
	Là, le colonel Pinard nommé au 34^{ème} par décret du	
	29 mai 1859, rejoignit le régiment et en prit le	
	commandement.	
	= = = = =	



Vue prise des hauteurs en avant de Castiglione, la veille de la bataille de Solferino, d'après les croquis de M. Moullin.
Le *Monde illustré*, 2 juillet 1859, n°116.

Voici le récit de la journée de la bataille de Solferino tel qu'il est fait par Fulgence Girard dans le *Bulletin analytique des opérations militaires de l'armée d'Italie* du 2 juillet (n° 116)

« 24 juin, l'armée s'engage sur un front de vingt kilomètres : lutte acharnée... Les hauteurs de Solferino sont prises et reprises trois fois par le 1^{er} corps de l'armée française, pendant que le IV^{ème}, formant l'extrême droite, et l'armée sarde à notre gauche, soutiennent avec intrépidité l'effort d'un ennemi supérieur... Toutes les positions des Autrichiens sont enlevées. Ils sont rejetés au-delà du Mincio, après avoir essuyé des pertes énormes. Ils laissent en nos mains trente canons, trois drapeaux et sept mille prisonniers. »



Solferino 24 juin 1859



Vue panoramique du champ de bataille de Solferino,
d'après des croquis de M. Durand-Brager.
Le Monde illustré, 9 juillet 1859, n°117.



Panorama depuis la tour de Solferino
Printemps 2018



Solferino au moment de l'attaque,
d'après un croquis de M. Durand-Brager
Le *Monde illustré*, 9 juillet 1859, n°117.

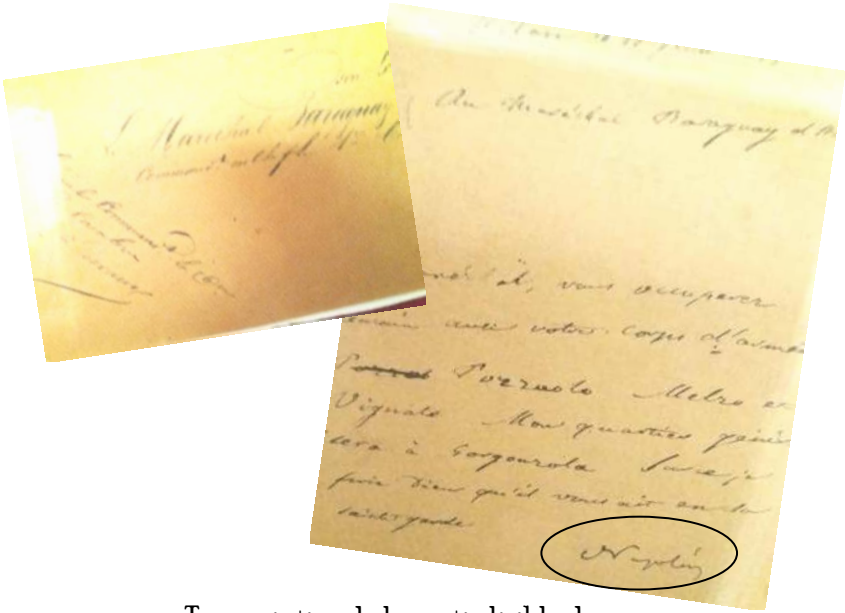


La colline de Solferino
Printemps 2018

Napoléon III, chef de guerre

Un message de l'Empereur au Maréchal Baraguey d'Hilliers

Source : Musée Rocca de Solferino



Transcription de la partie lisible du message

Au Maréchal Baraguey d'Hilliers

Vous occuperez le terrain avec votre corps d'armée. [...]

*Mon quartier général sera à Gorgonzola. Sachez que je prie Dieu pour
votre sauvegarde*

Napoléon

Les historiens s'accordent en général, pour dire que pendant la campagne d'Italie l'Empereur fut un véritable chef de guerre.

Un témoignage de Henry Dunant le confirme

«L'Empereur se montra, pendant toute la journée, partout où sa présence pouvait être nécessaire. [...] Il a constamment dirigé la bataille en se portant sur les points où il fallait triompher des obstacles les plus difficiles, sans s'inquiéter du danger qui le menaçait sans cesse. Au mont Fenile, le baron Larrey, son chirurgien, eut un cheval tué sous lui... »

Historique du 34^{ème} RI

Sur le site de Solferino

La plaine entre la Chiese et le Mincio est traversée par une série de coteaux couverts de bois et coupés de ravins qui suivent une direction perpendiculaire à ces deux rivières, de Castiglione à Borghetto, le point culminant de ces hauteurs, couvertes de bois et coupées par des ravins, est au village de Solferino.

De là se détache du côté de la plaine de Mantoue un petit contrefort demi-circulaire, dont les pentes abruptes couvertes de vignes et de charmilles, le sommet est couronné par un rideau de cyprès.

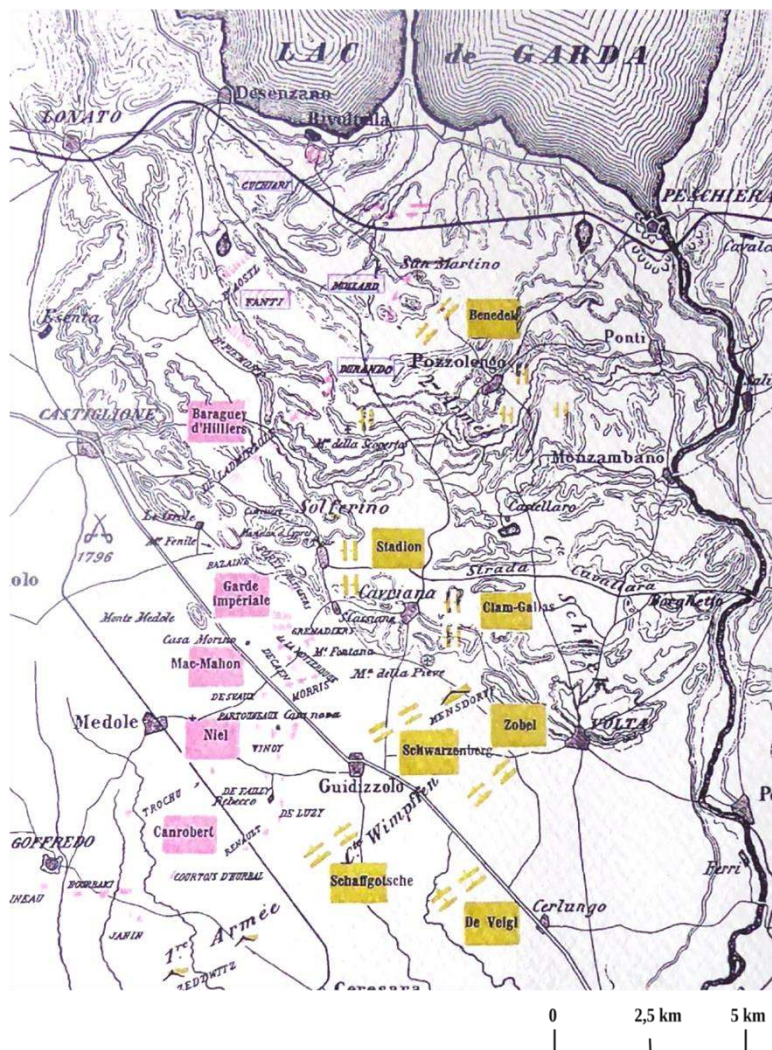
Cette disposition du terrain forme en cet endroit une espèce d'entonnoir dont le fond, occupé par les maisons du village est dominé à gauche par un vaste cimetière, à droite par la terrasse des cyprès, et au centre par une vieille tour qui s'élève sur le sommet de la hauteur.

Attaqués le 22 juin au matin, et refoulés dans Solferino par les divisions Ladmiraull et Forey, les Autrichiens concentrent toute l'énergie de leur défense sur les trois points dominants de la position qu'ils ont choisie.

Le cimetière arrête à gauche tous les efforts de Forey ; au centre et à droite, la division Ladmiraull, écrasée par les feux convergents des cyprès, du village, du cimetière et par l'artillerie ennemie qui garnissait le pied de la tour, conservait avec peine les positions qu'elle avait si bravement conquises.

La division Bazaine fut envoyée à son secours.

Le champ de bataille de Solferino



Source : Archives du Musée de Solferino

══ Historique du 34^{ème} RI : ══ ══ ══ ══ ══ ══

══ La bataille de Solferino

24 juin
 ══

Ce 24 juin, réveillée par le bruit des canons, la division Bazaine quitte ses campements vers six heures du matin, traverse Castiglione, et arrive à neuf heures et demie, après une marche à travers champs, au pied des hauteurs de Solferino, où le combat était engagé.

Les zouaves d'abord, et, bientôt après, le 34^{ème} sont lancés contre le cimetière ; le régiment était en marche depuis trois heures sous un soleil brûlant et au milieu des vignes. Le colonel Pinard arrête le régiment, lui fait déposer les sacs, et, sous le feu de l'ennemi, le forme en colonne ; le 1^{er} bataillon sous les ordres du commandant Henrion-Berthier, s'élançe au pas de course et gagne une crête élevée faisant face au village. Ce bataillon s'établit ainsi dans cette position et couvre de ses feux la route du cimetière et les jardins environnants.

Les trois premières compagnies du 2^{ème} bataillon, sous le commandement de leur chef, le commandant Gouzy, descendent vers le village sous une grêle de balles et de mitraille, délogent les tirailleurs ennemis embusqués derrière un fossé escarpé qui leur servait d'abri et occupent la gorge, le ravin de Solferino ainsi que le débouché du village dans la plaine.

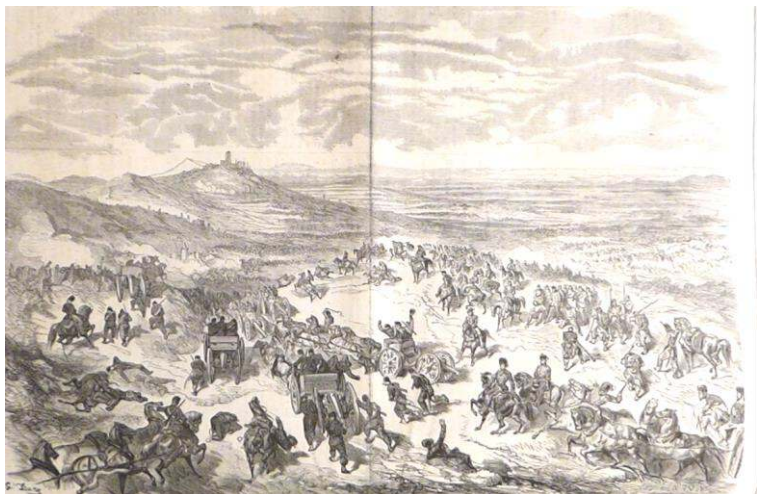
Les trois autres compagnies du 2^{ème} bataillon et le bataillon Doussot (le 3^{ème}) en une seule colonne sous le commandement de leur colonel, marchent sur la crête principale voisine du cimetière.

Exposés à tous les feux, de la tour, des cyprès et du village, frappés du cimetière par des ennemis invisibles, les deux bataillons subirent de grandes pertes ; ils hésitent un instant.

Au moment où ils allaient s'arrêter et chercher des abris, le colonel Pinard, qui, à cheval, sous ce feu meurtrier, s'était élancé à leur tête, les entraîne mais tombe grièvement blessé.

Les soldats, à la voix du lieutenant-colonel Silvestre gagnent le plateau, mais assaillis par une grêle de balles, de boulets et de fusées, ils ne purent continuer leur marche contre l'obstacle insurmontable qui se dressait devant eux, le mur crénelé du cimetière.

.../...
 ══ ══ ══ ══ ══ ══ ══ ══ ══ ══ ══ ══



Prise de la tour de Solferino et des hauteurs de Cavriana,
d'après les croquis de M. Moullin.
Le Monde illustré, 9 juillet 1859, n°117.



À l'assaut du château de Solferino.
Tableau exposé dans le Musée de la Croix-Rouge à Castiglione



Charge du 1^{er} régiment de chasseurs d'Afrique
entre les carrés autrichiens à Solferino.

D'après un croquis envoyé par M. L...
Le *Monde illustré*, 10 septembre 1859, n° 126.

Historique du 34^{ème} RI

La bataille de Solferino (suite) 24 juin

Néanmoins, ils couronnent la crête qui domine le village et fait face aux cyprès.

L'aigle du régiment y est bravement planté par le portedrapeau Nardin qui tombe mortellement frappé ; le sous-lieutenant Roche saisit le drapeau et tombe à son tour en un instant, la crête est couverte de cadavres, les soldats, à la voix de leurs chefs n'en continuent pas moins leur courageuse attaque.

Enfin, l'artillerie que l'on a montée à grand peine sur des points élevés d'où elle domine les positions ennemies, fait pleuvoir sur le village, le cimetière et les cyprès une pluie de mitraille.

Le feu de l'ennemi diminue sensiblement. La porte et une partie du mur du cimetière tombent, les cyprès et la tour sont peu à peu abandonnés par leurs défenseurs qui ne peuvent résister à l'élan de la division Forey et des voltigeurs de la Garde.

Le général Bazaine fait alors battre la charge dans les deux divisions.

Les soldats s'élancent sur le cimetière, dans la cour du château qui ferme les communications entre le cimetière et la tour, et dans les rues de Solferino, où la compagnie du capitaine Devaux, du 34^{ème} entre la première.

Chassé de toutes ses positions, l'ennemi se retire en désordre sur Pozzolengo.

.../...

Historique du 34^{ème} RI

La bataille de Solferino (fin) 24 juin

La division Bazaine est chargée de le poursuivre; Les hommes qui marchent et se battent depuis huit heures, sans boire ni manger, reçoivent des cartouches pour la seconde fois de la journée, et descendent dans la plaine.

On marche vers les positions des Piémontais où la canonnade semblait redoubler mais le régiment doit bientôt s'arrêter et se former en carré après s'être couvert de tirailleurs, car une forte colonne de cavalerie autrichienne, après avoir essayé de contourner l'aile droite de l'armée sarde, semble disposée à charger le 34^{ème}. Mise en désordre par l'artillerie avant d'avoir pu charger, cette cavalerie se retire à travers champs sur Monzambano.

Enfin un orage violent vint mettre fin à cette sanglante lutte et nous empêcha de poursuivre l'armée autrichienne qui repassa le Mincio dans le plus grand désordre. Le régiment regagna avec peine le village de Solferino.

Le régiment perdit 261 hommes hors de combat, dont 95 hommes tués, 7 officiers furent tués ou moururent des suites de leurs blessures :

M le capitaine Bonnard, MM les lieutenants Lardenois, Cavalier, Roche,
MM les sous lieutenants Nardin, Crouzet, Vasseur

Dans cette journée, le 34^{ème} marcha et combattit pendant plus de huit heures sans boire ni manger. Ses pertes disent assez la part qu'il avait prise à la victoire : 7 officiers et 95 hommes tués, 6 officiers et 166 hommes blessés.



Douze soldats d'infanterie s'emparant d'une pièce autrichienne
et l'emmenant sous le feu de l'ennemi.
Le Monde illustré, 16 juillet 1859, n°118.

Marche du Régiment
1892

Refrain du Régiment

Musique du 34^{ème} RI,
Source :
Musée du 34^{ème} RI
à Mont-de-Marsan.

Les musiques de régiment

Dans l'armée française, l'introduction réglementaire de musiciens dans les régiments date de l'époque de François I^{er}. C'était essentiellement une musique servant au commandement. L'étude des signaux sonores utilisés dans l'armée pour transmettre les ordres et diriger les manœuvres a pour nom la *céleustique*.

Les fifres accompagnaient les marches, les tambours transmettaient les ordres: ils battaient la charge, la retraite...

Au fil de l'histoire, se sont ajoutés d'autres instruments de musique, les clairons, les trompettes, les cymbales...

Le règne de Louis XIV marque un important tournant dans la musique militaire: tout en gardant ses fonctions initiales, elle devient un outil de prestige et de divertissement. Le violon, la flûte et le hautbois font leur entrée dans les "musiques de régiment." De grands compositeurs comme Lulli et Couperin écrivent des marches militaires et les musiciens de l'armée donnent des concerts en public.

Les musiques de régiment accompagnent désormais les défilés, parades, cérémonies, et autres manifestations militaires.

Sous le Second Empire, dans les villes de garnison, les musiques de régiment jouent sous les kiosques pour divertir la population. Mais pour les "grandes manœuvres" et sur le champ de bataille, la musique de commandement reprend ses droits... et les musiciens deviennent brancardiers.

Disparues dans leur fonction de commandement sur les champs de bataille après la Guerre de 14-18, les musiques de régiment gardent encore tout leur prestige dans l'armée d'aujourd'hui.

Le Mont Fenile



Napoléon III à Solferino

« Allons, mes voltigeurs, à la baïonnette, culbutez-moi tout ça »
Le *Monde illustré*, 16 juillet 1859, n°118.



Les vignes sur le Mont Fenile
Printemps 2018

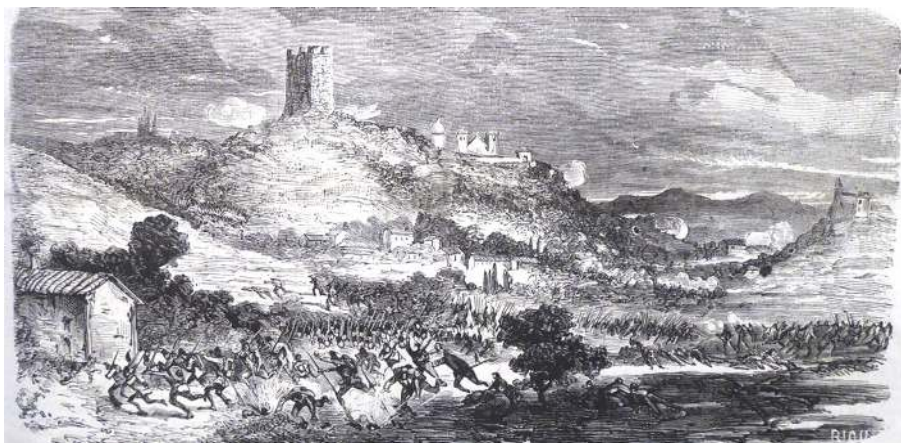


Le vin du Mont Fenile

En 1859, les différentes hauteurs qui parsèment l'immense champ de bataille que fut Solferino étaient beaucoup moins boisées qu'elles le sont aujourd'hui. Ainsi le "Mont Fenile", choisi par Napoléon III comme poste d'observation et de commandement du théâtre d'opérations, est maintenant une colline dont le sommet est couvert d'un bois...

Cela n'empêche pas que la mémoire historique du lieu soit localement conservée puisque, sur les pentes de la colline il y a un vignoble, qui produit un excellent vin... Et sur les bouteilles de ce cru "Monte Fenile" on peut voir Napoléon III, à cheval, donnant ses directives...





Les Autrichiens poursuivis par les voltigeurs de la Garde,
abandonnent Solferino, d'après un croquis de M. Moullin.
Le Monde illustré, 9 juillet 1859, n°117



L'Empereur d'Autriche quittant
le champ de bataille de Solferino le 24 juin au soir
Le Monde illustré, 16 juillet 1859, n°118.



Une esquisse en vue d'un tableau de bataille
de Jean-Charles Langlois.
(voir encadré page suivante)

Dans la campagne d'Italie, des soldats... mais aussi des peintres et des dessinateurs

Le corps expéditionnaire français en Italie comportait l'équivalent de ce qu'on appellerait aujourd'hui un "Service Communication"... Dans cette campagne, Napoléon III s'était fait accompagner d'un ensemble de chroniqueurs et de dessinateurs, afin de pouvoir envoyer au jour le jour à la presse parisienne communiqués et illustrations. Avec eux se trouvaient également des artistes peintres, dont la mission était de s'imprégner des scènes de combats et des paysages des champs de bataille, afin d'en garder note et de réaliser, au retour, des tableaux destinés au public¹.

C'est ainsi que les peintres Ernest Meissonier (1815-1891) et Adolphe Yvon (1817-1893), nous ont laissé deux tableaux (reproduits page suivante) de la bataille de Solferino.

Notons qu'ils ont tous deux choisi la même scène ; c'est le moment déterminant de la bataille où Napoléon III, du haut du mont Fenile envoie sa Garde en renfort pour s'emparer de la tour de Solferino.

¹ Plus étonnant encore, il se trouve, parmi les combattants, des dessinateurs qui font parvenir leurs croquis au *Monde illustré*... C'est le cas de M. Robert, lieutenant au 84^{ème} RI. (Voir par exemple p. 168, la caserne Napoléon et p. 198, le passage des Apennins.

Peintres de batailles

Ernest Meissonier et Adolphe Yvon avaient en commun d'avoir tous deux participé à la campagne d'Italie. Ils étaient présents aux côtés de l'Empereur sur le champ de bataille de Solferino, un peu comme les reporters de guerre d'aujourd'hui.

Un autre peintre, Jean-Charles Langlois (1789-1870), qui, lui, n'était pas en Italie, doit être évoqué ici. En effet, sa *Bataille de Solferino* fut exposée huit mois durant, pendant l'Exposition universelle de 1867, au mur de la Rotonde des Champs Élysées (Théâtre du Rond-Point).

Quel étonnant destin que celui de cet homme déjà soldat sous le Premier Empire ! Il avait servi Napoléon I^{er} lors de ses campagnes victorieuses, il est encore à ses côtés aux adieux de Fontainebleau et à Waterloo. Écarté de l'armée par le nouveau régime, à vingt-six ans, il se met à peindre. Un peu plus tard, il est réintégré. Passent la Restauration, la Seconde République, et vient le Second Empire... Jean-Charles Langlois poursuit sa carrière de peintre, représentant des scènes de batailles auxquelles il a lui-même participé. Il est bientôt remarqué par Napoléon III qui le sollicite pour immortaliser les grands moments de ses propres campagnes. Soucieux d'exactitude, Jean-Charles Langlois fait de nombreux voyages pour repérer le site de telle ou telle bataille. Ainsi, il se rend en Crimée en novembre 1855. En juin 1862, il se rend à Solferino où il travaille plusieurs mois pour faire les repérages qui lui sont nécessaires. En effet, Jean-Charles Langlois innove dans un genre exigeant qui enthousiasme le public : le "panorama".

Il peint la *Bataille de Solferino* sur un support circulaire entoilé de 120 mètres de longueur de circonférence et de 14 mètres de hauteur. Le visiteur placé au centre de la Rotonde a ainsi une vision panoramique. Autour de lui un décor modelé en carton représente des boulets, des fusils, des corps d'hommes, de chevaux... d'un réalisme tel qu'il lui est impossible de déceler où finit le décor factice et où commence le tableau.

Au moyen d'autres techniques, cet effet est encore recherché aujourd'hui...

Le *panorama de la Bataille de Solferino* fut inauguré en 1865 et exposé dans la Rotonde des Champs Élysées pendant plus de cinq ans...

Hélas, tous les panoramas de Jean-Charles Langlois ont disparu mais il nous reste des esquisses préparatoires comme celle qui est présentée dans la page précédente.

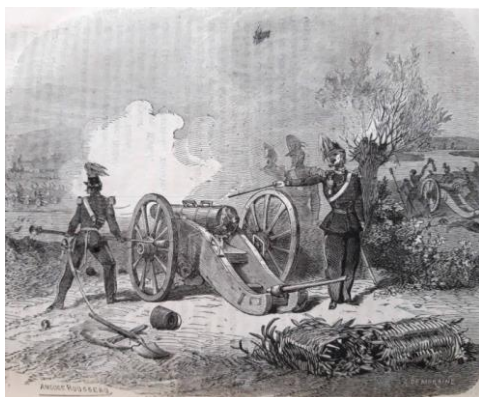


La bataille de Solferino
par Adolphe Yvon (1817-1893)
(Tableau présenté au public en 1861)



Napoléon III à la bataille de Solferino
par Jean-Louis Ernest Meissonier (1815-1871)
(Tableau présenté au public en 1863)

L'équipement nouveau qui a fait la différence : le *canon rayé*



L'armée française est dotée d'un équipement nouveau et déterminant le *canon rayé*.

Extrait de *l'Histoire de la guerre d'Italie*, publiée par Fulgence Girard en 1860.

D'un correspondant de guerre anglais à Solferino.

«L'ennemi était successivement chassé des positions qu'il occupait. C'est à cet instant du combat que le nouveau canon rayé de l'artillerie française fit apparaître son immense supériorité.

La légèreté des pièces est telle, qu'elles gravissent au galop des mamelons presque inaccessibles pour de l'infanterie. Leur portée et leur précision sont presque incroyables. On pouvait distinguer leurs obus éclatant au milieu des batteries et de l'infanterie ennemies, tandis que les obus des Autrichiens éclataient en l'air ou n'arrivaient pas jusqu'aux batteries françaises. [...] Leur succès sur le champ de bataille de Solferino a dépassé les espérances.

L'ennemi placé à des distances énormes, se voyait atteint et ravagé par des boulets imprévus. Nos artilleurs qui les lançaient étaient hors de portée des canons autrichiens, et ils voyaient leurs projectiles éteints tomber à cinquante pas devant eux.»



Le coût de la victoire

21

Solferino en chiffres

« 400 000 hommes se sont disputés la victoire pendant 16 heures dans une ellipse de feu d'un grand diamètre de 4 lieues: bataille gigantesque, duel immense, sans précédent dans le passé. » C'est par ces chiffres que Fulgence Girard dans son *Histoire de la guerre d'Italie* résume la bataille de Solferino...

Au-delà de ce bilan *en raccourci*, il est bien difficile de trouver des chiffres sûrs comptabilisant, pour cette longue journée, le nombre de combattants, le nombre de morts et de blessés.

Les historiens s'accordent le plus souvent sur les chiffres suivants :

Combattants engagés dans la bataille de Solferino (comprenant aussi les sites de San Martino et Médole)

Armée française, 104 200 hommes

Armée sarde, 35 000 hommes

Armée autrichienne, 250 à 270 000 hommes

Dans cette seule journée du 24 juin 1859, il fut dénombré :

Environ 17 000 morts du côté franco-sarde

Environ 22 000 morts du côté autrichien

Il y a des incertitudes sur ces données chiffrées pour diverses raisons.

Tout d'abord, de nombreux combattants touchés à mort ont été ensevelis sur le champ de bataille dans l'anonymat et la plus grande confusion. Ensuite, des soldats grièvement blessés ont perdu la vie dans les jours qui ont suivi la bataille. Enfin, il y a un questionnement sur le véritable sort des combattants désignés sous le terme "disparus et prisonniers".

Quant au nombre des blessés au soir de Solferino, il s'élève, à environ 40 000, toutes armées confondues.

Ce terrible bilan fait dire à Henri Ortholan, dans son ouvrage *L'armée du Second Empire* : « Le champ de bataille de Solferino sera le sommet de l'horreur. »

L'intendance ne suit pas...

Pendant toute la campagne d'Italie, l'intendance est défaillante.

Le problème apparut dès le début en ce qui concerne les vivres¹, et il perdura. Ainsi, au lendemain du combat de Montebello, Hippolyte Larrey² écrit dans une lettre à l'intendant général du corps expéditionnaire : « Près de 800 blessés ont été nourris pendant quatre jours par la commisération publique. »

Plus tard, à Castiglione, Henry Dunant témoigne : « Ce sont des bataillons entiers qui n'ont point de vivres, et des compagnies auxquelles on avait fait mettre sac à terre et qui sont dénuées de tout ; ailleurs c'est l'eau qui manque, et la soif est si intense qu'officiers et soldats recourent à des mares boueuses. »

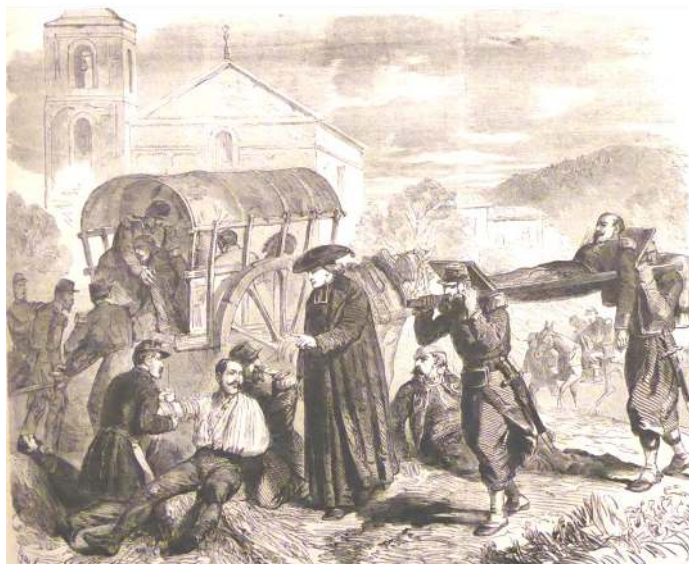
Les services de santé dépendant de l'intendance, les défaillances de celle-ci ont des conséquences dramatiques dès les premiers combats.

Dans son ouvrage sur l'armée du Second Empire, Henri Ortholan n'hésite pas à écrire : « Lors de la campagne d'Italie, le rythme des opérations est trop rapide pour que l'intendance puisse soutenir correctement l'armée en campagne. Le service de santé en subit les conséquences. Ce sont des unités sans soutien médical qui partent au feu. De fait, l'Empereur lui-même est impressionné par la misère des blessés à l'ambulance de Voghera. Le champ de bataille de Solferino sera malheureusement le sommet de l'horreur en ce domaine. »



1 Souvenons-nous du discours prononcé immédiatement après le franchissement des Alpes, par le général Canrobert évoquant cette défaillance (voir p.199).

2 Chirurgien de l'Empereur



L'abbé Laine, aumônier de l'Empereur, consolant les blessés
à l'ambulance, pendant la bataille de Solferino.

(D'après des croquis de M. Moullin.)

Le *Monde illustré*, 9 juillet 1859, n°117.

Sur la situation des blessés, voici le témoignage d'Henry Dunant dans *Un souvenir de Solferino* : « Le service de l'intendance continue à faire relever les blessés qui, pansés ou non, sont transportés par des mulets porteurs de litière ou de cacolets¹, aux ambulances volantes, d'où ils sont dirigés sur les villages et les bourgs les plus rapprochés du lieu qui les a vus tomber. » Dans ces bourgades, églises, couvents, maisons, places publiques, cours, rues, promenades, tout est converti en ambulances provisoires ; [...] le plus grand nombre est amené à Castiglione, où les moins invalides ont réussi à se traîner ». [...] « Sur les dalles des hôpitaux ou des églises de Castiglione ont été déposés, côte à côte, des hommes de toutes nations, Français, et Arabes, Allemands et Slaves ; provisoirement enfouis au fond des chapelles, ils n'ont plus la force de remuer, ou ne peuvent bouger de l'espace étroit qu'ils occupent. »

1 Double siège à dossier déposé sur le dos d'un mulet.



Chariots pour le service des blessés.

Ces dessins ont été faits d'après des croquis de M. Moullin.

Le *Monde illustré*, 18 juin 1859, n°114.



M. Pierre Bry, imprimeur, transformé en homme de corvée pour ramener des blessés : il ramène à Médole deux Français et un Autrichien. (Croquis envoyé par M. Jeanron.)

Le *Monde illustré*, 16 juillet 1859, n°118.

Un Suisse venu pour affaires...

En ces années 1850, la France mène activement le développement de sa nouvelle colonie, l'Algérie, avec l'aide d'investisseurs étrangers. Parmi eux, la société industrielle et financière suisse *Mons-Djemila*, qui veut exploiter les immenses terres à blé de la région de Sétif. Son président Henry Dunant, 31 ans, a constaté sur place que dans ces étendues de céréales, il n'y a aucun moulin pour en faire de la farine ; en bon entrepreneur, il décide d'en construire un sur un cours d'eau... Las ! La réglementation des droits sur l'eau n'est pas claire et l'administration locale peu coopérative. Il faut une dérogation... Qu'à cela ne tienne ! se dit notre homme d'affaires : *"Je la demanderai à l'Empereur en personne !"*

Auparavant, il passe par Culoz, dans l'Ain, où sa famille possède de longue date une résidence secondaire ; c'est là qu'il demande, et obtient, le 26 avril 1859, la nationalité française. C'est donc en sujet français qu'il ira demander une audience à l'Empereur... Il prend le chemin de la Lombardie... car il a appris que Napoléon III s'y trouve... Dunant s'installe à Castiglione, et le 24 juin, pour demander audience l'Empereur, se dirige vers Solferino...

C'est l'enfer ! Les blessés refluent par centaines ; pas de structure de soins sur place. Les hôpitaux sont débordés, toutes les églises recueillent des blessés, dans la plus grande confusion...

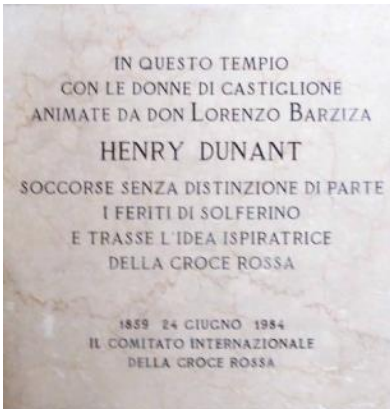
Notre homme d'affaires est aussi un humaniste. Plus question de moulin sur un oued ! L'urgence est à s'occuper des blessés encore vivants ! Il donne de sa personne. En vrai chef d'entreprise il fait ce qu'il faut pour rendre efficace l'action généreuse et spontanée des femmes de Castiglione...

Oubliant la raison de sa venue en terre lombarde, il consacre désormais sa vie à créer un comité international de secours aux militaires blessés, qui deviendra, en 1863, le Comité international de la Croix-Rouge.

On sait ce qu'est devenue cette institution, pour laquelle Henry Dunant recevra, en 1901, le premier prix Nobel de la paix.



La cathédrale de Castiglione
Chiesa dei Santi Nazario e Celso



« Dans cette église,
avec les femmes de Castiglione
encouragées par don Lorenzo Barziza
Henry Dunant
secourut sans distinction de camp
les blessés de Solferino
ce qui lui inspira l'idée
de la Croix-Rouge. »

1859 24 juin 1984
Le Comité International
de la Croix-Rouge

À l'intérieur de l'église cette plaque
rappelle les événements
qui s'y déroulèrent en juin 1859

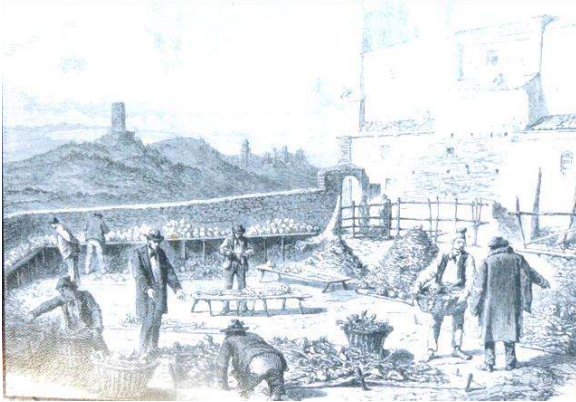


Tableau sculpté dans le bois
exposé au
Musée de la Croix-Rouge
à Castiglione
représentant les blessés
accueillis dans l'église de
Castiglione



Vue intérieure de l'église
Chiesa dei Santi Nazario e Celso
Printemps 2018

Près de dix ans après Solferino, en 1870,
on entreprend de rassembler les ossements
des combattants ensevelis sur le champ de bataille.



Ce témoignage d'Henry Dunant révèle les conditions sommaires dans lesquelles s'est effectué l'ensevelissement des victimes tombées dans cette seule journée du 24 juin.

« On a passé trois jours et trois nuits à ensevelir les cadavres restés sur le champ de bataille ; mais sur un espace aussi étendu, bien des hommes qui se trouvaient cachés dans les fossés, dans des sillons, ou masqués par les buissons ou des accidents de terrain, n'ont été retrouvés que beaucoup plus tard ; On a même retrouvé, ici et là sur le champ de bataille, pendant les trois semaines qui ont suivi le 24 juin 1859, des soldats des deux armées. »

Toutes ces dépouilles furent déposées par centaines dans de grandes fosses communes creusées à la hâte par les paysans du lieu requis pour cet office. Ce n'est que dix ans plus tard qu'une sépulture décente fut donnée aux combattants. Un comité fut formé qui acheta toutes les terres aux alentours de Solferino. Les corps furent déterrés, plusieurs milliers d'ossements furent ainsi mis à jour et rassemblés dans d'impressionnants ossuaires comme celui de San Martino et de Solferino.

Les femmes de Castiglione... et le cocher d'Henry Dunant

Reproduire ici le témoignage direct d'Henry Dunant nous permet de prendre vraiment conscience de ce qui s'est passé, là-bas, au lendemain de Solferino, et nous donne une idée de ce qu'était, alors, la médecine d'urgence.

« Je m'emploie à organiser, aussi bien que possible, les secours dans celui des quartiers qui paraît en être le plus dépourvu, et j'adopte particulièrement l'une des églises de Castiglione, située sur une hauteur à gauche en venant de Brescia, et nommée, si je ne me trompe Chiesa Maggiore. Près de cinq cents soldats y sont entassés, et il y en a au moins encore une centaine sur la paille devant l'église et sous des toiles que l'on a tendues pour les garantir du soleil ; les femmes qui ont pénétré dans l'intérieur, vont de l'un à l'autre avec des jarres et des bidons remplis d'une eau limpide qui sert à étancher la soif et à humecter les plaies. Quelques unes de ces infirmières improvisées sont de belles et gracieuses jeunes filles ; leur douceur, leur bonté, leurs yeux pleins de larmes et de compassion, et leurs soins si attentifs relèvent un peu le courage et le moral des malades. [...]

Aux distributions d'eau succèdent des distributions de bouillon et de soupes, dont le service de l'intendance est obligé de faire des quantités prodigieuses. D'énormes ballots de charpie ont été entreposés ici et là, chacun peut en user en toute liberté, mais les bandelettes, les linges, les chemises font défaut ; les ressources dans cette petite ville où a passé l'armée autrichienne, sont si chétives que l'on ne peut plus se procurer même les objets de première nécessité ; j'y achète pourtant des chemises neuves par l'entremise de ces braves femmes qui ont déjà apporté et donné tout leur vieux linge, et le lundi matin j'envoie mon cocher à Brescia pour y chercher des provisions ; il revient, quelques heures après, avec son cabriolet chargé de camomille, de mauves, de sureau, de citrons, de sucre, de chemises, d'éponges, de bandes, de toile, d'épingles, de cigares et de tabac, ce qui permet de donner une limonade rafraîchissante impatiemment attendue, de laver les plaies avec de l'eau de mauves, d'appliquer des compresses tièdes et de renouveler les bandages des pansements. »

Plusieurs lieux de mémoire...

Le régiment de Félix ne s'est pas attardé à Castiglione. Dès le lendemain de la bataille, le 25 juin, les combattants qui étaient encore valides prirent la route de Peschiera. Certes l'armée franco-sarde avait remporté une victoire mais la guerre n'était pas finie...

Aujourd'hui, sur le site même de la bataille, cette dramatique page d'histoire est rappelée sur plusieurs lieux de mémoire : deux tours, celle de Solferino et celle de San Martino, deux ossuaires, quatre musées et le mémorial de la Croix-Rouge.



La tour
de San Martino la Battaglia

Deux noms pour une bataille..

Il arrive que l'Histoire retienne deux noms pour une bataille ; ainsi, la bataille que les Français appellent la Moskova (1812) est, pour les Russes, la bataille de Borodino... Eh bien, la bataille qu'a vécue notre héros Le Bouffy le 24 juin 1859, est appelée Solferino en France, mais en Italie, elle est couramment appelée la bataille de San Martino... Le nom officiel, comme on peut le lire sur le billet d'entrée commun aux trois musées que l'on peut visiter sur place, est « *Battaglia di Solferino e San Martino* ».

Explication : l'espace dans lequel se sont affrontés les quatre cent mille combattants en présence s'étale sur une vingtaine de kilomètres, englobant trois centres d'opérations : au sud Médole (Français contre Autrichiens), au centre Solferino (Français contre Autrichiens), au nord San Martino (Piémontais contre Autrichiens). Les Autrichiens ont été défaits aux trois endroits : assez rapidement au sud, par le général Canrobert, beaucoup plus difficilement au centre (Solferino) par les Français commandés par Napoléon III lui-même, et au nord (San Martino) par les Piémontais commandés par le roi Victor-Emmanuel II.

Ainsi, Solferino symbolise la victoire d'une armée alliée tandis que San Martino évoque une victoire remportée par des Italiens. La localité a changé de nom et s'appelle maintenant *San Martino la Battaglia*.

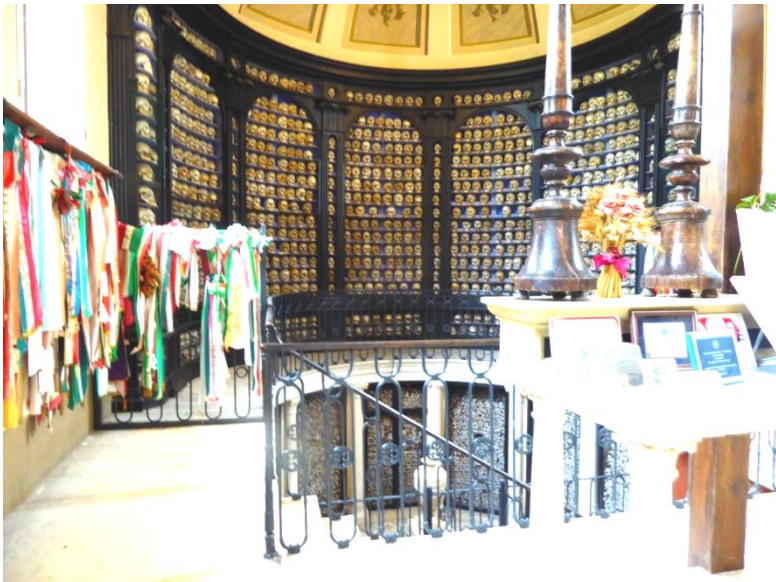
On est aujourd'hui frappé par l'attention apportée par les pouvoirs publics italiens à ces lieux de mémoire. À Solferino, au centre du village, on visite un musée et un ossuaire impressionnant ; sur la colline, la vieille tour carrée, objet d'âpres combats, est également un musée. À San Martino, en pleine campagne, a été érigé un complexe comprenant un ossuaire et une tour monumentale (soixante-quatre mètres) incluant un troisième musée.

Si, quelque jour, vous voyagez en Italie, allant à Venise par l'autoroute de Milan, soyez bien attentif : au niveau du Lac de Garde, vous pourrez voir au loin sur votre droite une gigantesque tour... on vous dira que c'est la tour de San Martino, mais vous saurez qu'elle est là à cause de Solferino...

L Les terribles images d'aujourd'hui...



Dans la chapelle
de l'ossuaire de Solferino



Dans la chapelle
de l'ossuaire de San Martino



Ossuaire de San Martino



Ossuaire de Solferino

Quatre musées dont celui de la Croix-Rouge



Le Musée international de la Croix-Rouge
à Castiglione

Véhicule utilisé pour le
transport des blessés
à la bataille de Solferino
exposé au Musée international
de la Croix-Rouge



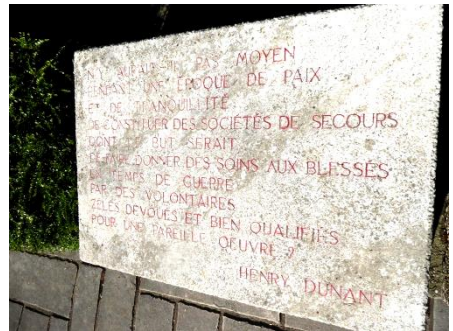
Le Mémorial de la Croix-Rouge

Lors du 50^{ème} anniversaire de la bataille, un Mémorial fut élevé au-dessus de Solferino afin de marquer définitivement la naissance de la Croix-Rouge. L'allée qui y conduit est bordée de cyprès évoquant un épisode particulièrement marquant de la bataille.



Dans le mur du Mémorial, une pierre est ajoutée chaque fois qu'un nouveau pays adhère à la convention de la Croix-Rouge internationale.

Sur une dalle à l'entrée du Mémorial est gravée la pensée fondatrice d'Henry Dunant



« N'y aurait-il pas moyen pendant une période de paix et de tranquillité de constituer des sociétés de secours dont le but serait de faire donner des soins aux blessés en temps de guerre par des volontaires zélés, dévoués et bien qualifiés pour une pareille œuvre ? »

Après Solferino, Peschiera

Historique du 34^{ème} RI

De Solferino à Mozambano 25 juin au 1^{er} juillet

Le 25 juin, le régiment alla camper en avant de Pozzolengo, devant Peschiera, et occupa cette position jusqu'au 29, époque à laquelle la ville fut investie par les troupes sardes.

Le 30 juin, le régiment alla camper en avant de Mozambano, et le 1^{er} juillet, le 1^{er} Corps franchit le Mincio sur un pont de bateaux, sans être inquiété par l'ennemi, qui était concentré sous les murs de Vérone.

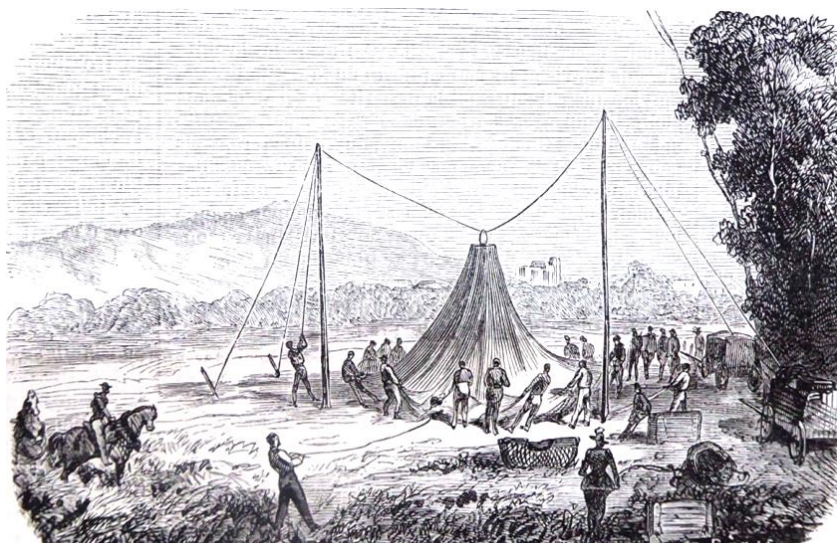
Extrait du *Bulletin analytique des opérations militaires de l'armée d'Italie* dans le *Monde illustré* du 2 juillet (n° 116)

« Le corps d'armée du Maréchal Baraguey d'Hilliers reçoit l'ordre de concourir avec l'armée piémontaise au siège de Peschiera. »

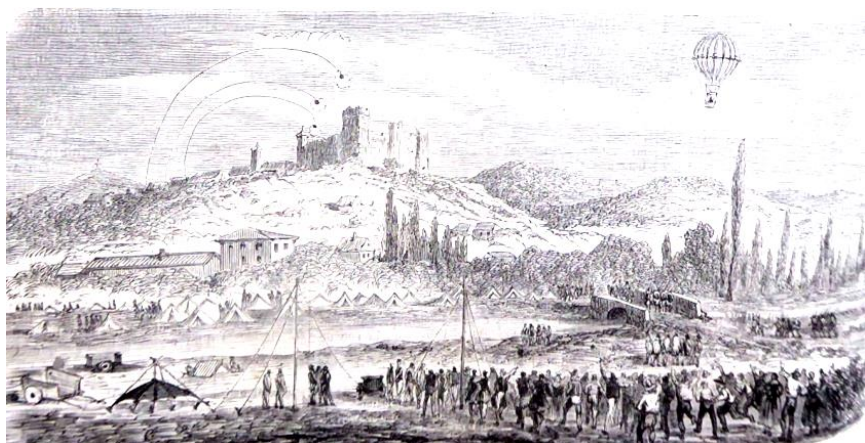
Une forme d'aide peut-être un survol en ballon des positions ennemies...

Dans *l'Histoire de la guerre d'Italie*, Fulgence Girard rapporte le témoignage d'un correspondant de guerre dans un journal anglais :

« Nous aperçûmes, dans la direction de Peschiera, M. Godard, qui allait faire une reconnaissance en ballon. Il était à une assez belle hauteur et tellement loin de nous que, si dans ce moment, par un accident quelconque, une soupape brisée, une balle de Tyrolien dans le tissu de l'appareil, le ballon fût descendu, M. Godard tombait au milieu des Autrichiens, qui lui auraient probablement fait payer cher sa curiosité. »



Gonflement d'une montgolfière pour la reconnaissance
des positions ennemies à Peschiera.
Le Monde illustré, 16 juillet 1859, n° 118.



Reconnaissance en Montgolfière
des fortifications de Peschiera (Ponti, le 5 juin 1859,
d'après un croquis de M. Moullin.
Le Monde illustré, 16 juillet 1859, n° 118.



La forteresse de Peschiera
Printemps 2018



Le lac de Garde depuis Peschiera.
Au fond, le Mont Baldo.
Printemps 2018

Paysages autour du lac de Garde



Vue générale du lac de Garde, prise entre Lonato et Peschiera,
d'après des croquis de M. Durand-Brager.
Le Monde illustré, 9 juillet 1859, n°117.

|| = Historique du 34^{ème} RI = = = = = ||

|| Salouze et Castelnuovo 2 juillet-9 juillet ||

	La 3^{ème} division, après s'être arrêtée un jour	
	dans les champs de Salouze, à quelques kilomètres du	
	Mincio, se porta en avant de Castelnuovo, entre le lac	
	de Garde et les routes de Vérone et de Rivoli.	

	Pour protéger le blocus de Peschiera, par	
	l'armée sarde et couvrir le flanc de l'armée du côté du	
	Tyrol, elle se fortifia sur les hauteurs qui se détachent	
	de Monte-Baldo et accidentent les deux rives de	
	l'Adige.	

	Jusqu'au passage de Mincio par l'armée	
	piémontaise, les Autrichiens maîtres du petit village	
	de Cavale-Cassel, ne cessèrent d'inquiéter le camp	
	du régiment avec leur artillerie.	

	Le 9 juillet au camp de Castelnuovo, le	
	lieutenant colonel Bonnetou prit le commandement	
	du 34^{ème} en remplacement de M. Silvestre, nommé	
	colonel au 55^{ème}.	

== = = = = = = = = = = = = = = =



Passage du Mincio par l'Empereur et l'armée française,
le 1^{er} juillet 1859.

D'après un croquis de M. Moulin.
Le *Monde illustré*, 16 juillet 1859, n°118.

Extraits de la proclamation faite à ses troupes par l'Empereur le 12 juillet 1859

Elle est reproduite dans *l'Histoire de la guerre d'Italie*, publiée par Fulgence Girard en 1860.

« Soldats !

Les bases de la paix sont arrêtées avec l'Empereur d'Autriche ; le but principal de la guerre est atteint, l'Italie va devenir pour la première fois une nation. [...]

Vous allez bientôt retourner en France ; la patrie reconnaissante accueillera avec transport ces soldats qui ont porté si haut la gloire de nos armes à Montebello, à Palestro, à Turbigo, à Magenta, à Marignan et à Solferino ; qui en deux mois ont affranchi le Piémont et la Lombardie, et ne se sont arrêtés que parce que la lutte allait prendre des proportions qui n'étaient plus en rapport avec les intérêts que la France avait dans cette guerre formidable. »



À propos de cette gravure,
le commentaire de l'époque
est le suivant :

« L'uniforme seul a changé,
ils sont toujours Français »

LES SOUVENIRS D'ITALIE.
(1515-1800-1859)

Le Monde illustré, 3 septembre 1859, n°125.

La paix de Villafranca



Entrevue de Villafranca, l'empereur Napoléon
étant allé au devant de l'empereur François-Joseph,
le rencontre sur la route de Villafranca à Vérone.

(Croquis de M. Moullin.)

Le *Monde illustré*, 23 juillet 1859, n°119.

Après la paix de Villafranca,
retour à Milan

¶ Historique du 34^{ème} RI = = = = = = =
 || De Castelnuovo à Milan 9 juillet-31 juillet ||
 ||
 || Ce fut dans cette position que le 34^{ème} ||
 || apprit l'armistice et la paix de Villafranca. ||
 ||
	Aussitôt après la signature de la paix de	
	Villafranca, l'armée française commença son	
	mouvement de retraite.	
	Le régiment repassa le Mincio le 20 juillet	
	à Monzambano et suivit la route de Vérone à	
	Milan suivant le parcours suivant.	
	Il s'arrêta le 21, à Rivoltella ; le 22 et le 23,	
	à Ponte-San-Marco ; le 24, à Brescia ; le 25, à	
	Ospitaletto ; le 26, à Chiari ; le 27, à Isso ; les 28	
	et 29, à Treviglio ; le 30, à Gorgonzola, et arriva	
	enfin le 31, à Milan.	
 ¶ = = = = = = = = = = = = = = = = =

Puis, Pavie

= Historique du 34^{ème} RI = = = = = = = = =

|| Pavie du 31 juillet 1859 à avril 1860 ||

	Appelée à faire partie de l'armée d'occupation¹, la	
	division Bazaine se mit en marche le 2 août, et se dirigea sur	
	Pavie en passant par Binasco, sur le canal latéral du Tessin.	
	Arrivée le lendemain, 3 août, elle fut provisoirement	
	cantonnée dans les campagnes environnantes.	

|| Le 34^{ème} occupa les villages de San-Lanfranco et de ||
 || San-Salvator, et les villas Colombaronni et San-Victor. ||

	Stationnée à Pavie jusqu'au mois d'avril 1860, le	
	34^{ème} y fut très éprouvé par les fièvres attribuées à son séjour	
	prolongé dans des cantonnements marécageux².	

	1 L'historique du 34^{ème} RI nous apprend qu'une partie de l'armée	
	française est restée sur le sol italien jusqu'en avril 1860 en tant	
	qu'armée d'occupation... Ce fait est peu relaté et peu connu.	
	S'agissait-il d'une mesure de prudence concertée avec le roi	
	Victor Emmanuel pour le cas où les hostilités reprendraient ?	
	Était-ce simplement pour assurer la garde de matériel encore sur	
	place ? En quoi a constitué cette occupation ? Ces questions sont	
	ici sans réponse.	

	2 On parlerait maintenant de *paludisme* ou de *malaria*. Ce n'est	
	qu'en 1880 que fut établie la relation entre ces *fièvres des marais*	
	et la présence de certains moustiques. À partir de là commença la	
	recherche de traitements.	

|| = = = = = = = = = = = = = = = = = = = ||

24

Un monastère abrita les bateaux du Génie



Le monastère du Santissimo Salvatore à Pavie, fut construit en 970 par la reine Adélaïde sur les ruines d'une église funéraire des rois de Lombardie et confié à une communauté bénédictine. Au XV^{ème} siècle, une basilique remplace l'ancienne église médiévale. En 1782, le monastère fut supprimé. Les bâtiments furent transformés en casernes et en dépôts militaires.

Après l'armistice de Villafranca, entre août 1859 et avril 1860, ces casernes sont utilisées par l'armée française pour y abriter le matériel encore sur place, en particulier les bateaux ponts. Ce monastère désaffecté abritera également les militaires des unités maintenues sur place jusqu'en avril 1860, comme le 34^{ème} RI. de la division Bazaine.

En 1901, le 21 mars, la basilique du Saint-Sauveur est de nouveau ouverte au culte.

L'occupation de Pavie

Au lieu de rentrer en France comme la plupart des unités engagées dans la campagne d'Italie, qui seront accueillies et fêtées par des foules en liesse, la division Bazaine est désignée pour faire partie de l'armée d'occupation.

Ainsi, au sein du 34^{ème} RI, la présence de Félix Le Bouffy est prolongée en Italie, autour de Pavie, jusqu'en avril 1860. L'historique du régiment nous apprend que, pendant cette période, le 34^{ème} RI a séjourné dans plusieurs sites autour de Pavie dont *San Salvatore*.

Dans l'histoire de ce monastère, on note qu'en 1781 il est transformé en caserne. Il est dit aussi qu'en 1859, l'armée française a utilisé les bâtiments pour loger des militaires et abriter du matériel. Il s'agissait principalement des bateaux qui avaient été si opportunément utilisés pour la traversée des cours d'eau lorsque les ponts avaient été rendus impraticables par l'armée autrichienne.

Deux documents militaires conservés dans les archives familiales nous en disent un peu plus sur les fonctions exercées par Félix pendant cette période d'occupation.

Le premier document daté du 8 juillet 1859 nous apprend que, sur décision du général Bazaine, Félix Le Bouffy est nommé *Commissaire impérial*.

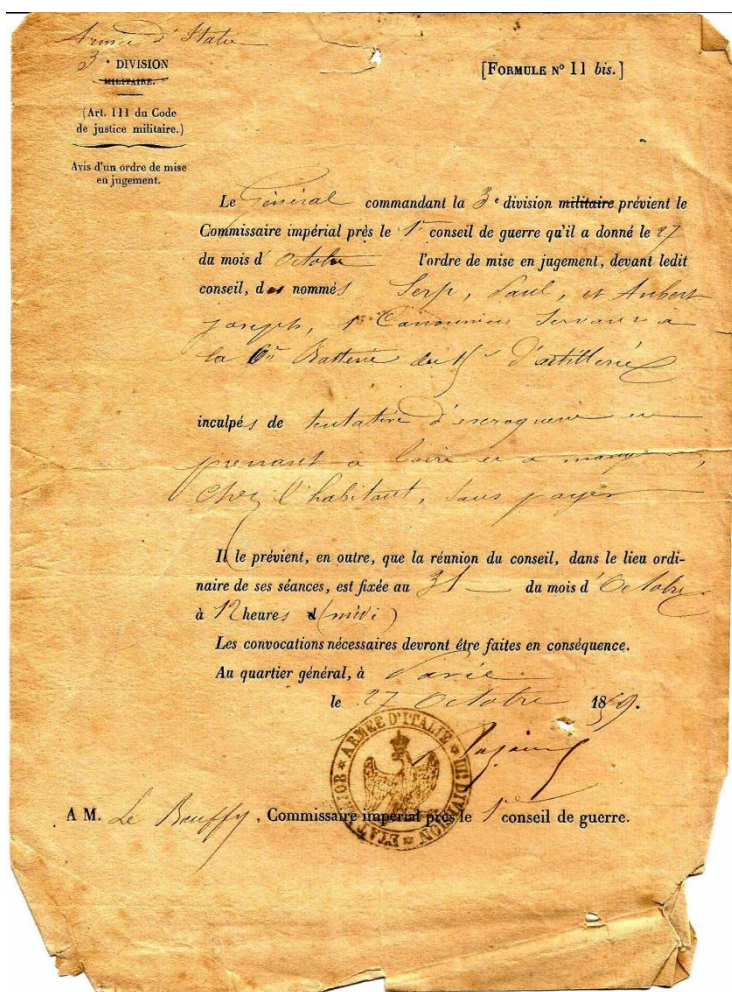
Dans le deuxième document, on découvre un volet particulier de ses nouvelles fonctions. Il s'agit d'un avis d'*ordre de mise en Jugement*. Il provient du QG de la 3^{ème} Division d'infanterie, à Pavie, signé du général Bazaine et daté du 27 octobre 1859.

De quoi s'agit-il ? « Deux canonniers servant à la 6^{ème} batterie de la 15^{ème} compagnie sont inculpés de tentative d'escroquerie en prenant à boire et à manger chez l'habitant sans payer. »

Le commissaire impérial est avisé de cette affaire qui va conduire ces militaires devant le Conseil de guerre.

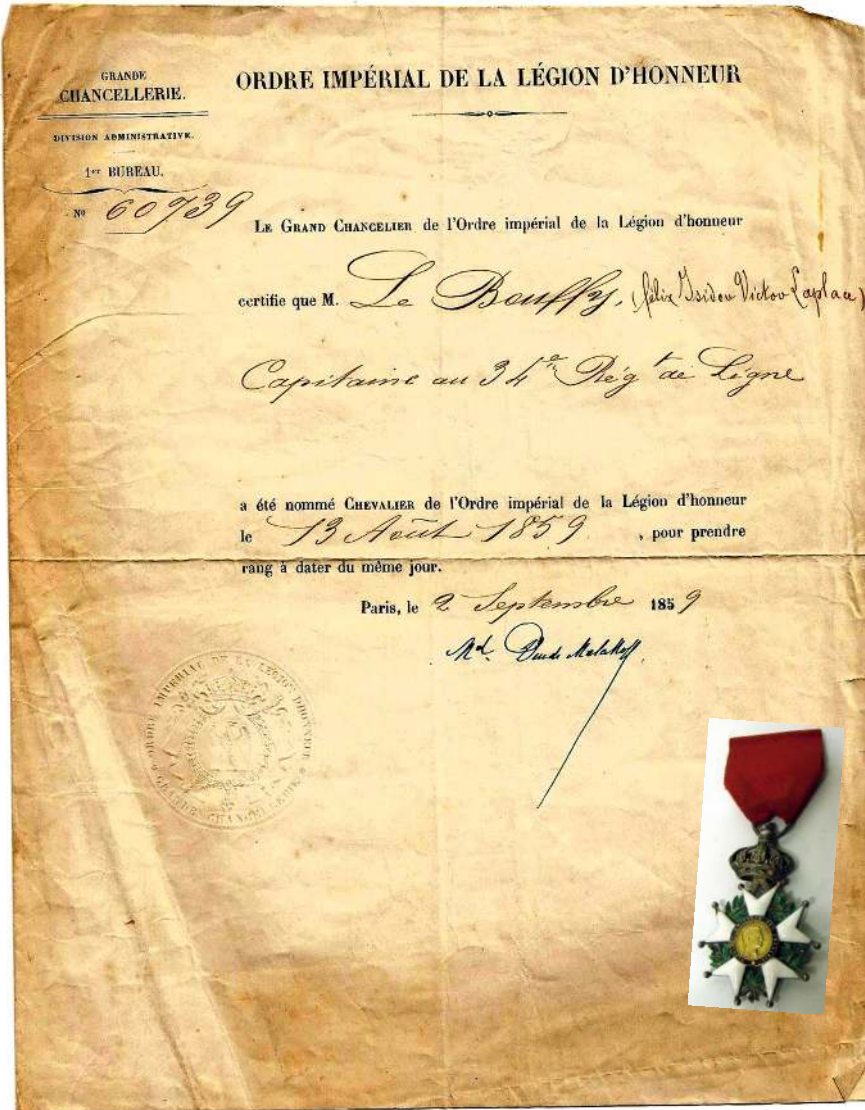
Il faut noter que, pendant toute la campagne d'Italie, la France a tenu à donner de son armée, une image d'intégrité et de respect des populations, contrastant avec les nombreuses exactions et représailles dont s'était rendue coupable l'armée autrichienne.

Une tentative d'escroquerie...



« Deux canonniers servant à la 6^{ème} batterie de la 15^{ème} compagnie sont inculpés de tentative d'escroquerie en prenant à boire et à manger chez l'habitant sans payer. »

Document de la Grande Chancellerie
de l'ordre impérial de la Légion d'Honneur informant que
le capitaine Le Bouffy a été nommé chevalier
dans l'ordre de la Légion d'Honneur le 13 août 1859



Félix Le Bouffy reçoit la médaille commémorative
de la campagne d'Italie

Ministère
de la Guerre.

Archives.

Empire



Français.

Médaille commémorative

de

LA CAMPAGNE D'ITALIE.

Les Membres du Conseil d'Administration
et éventuel du 3^e Régiment d'Infanterie
certifient que M. Le Bouffy, ^{Officier de réserve, leur Suppléant}
Capitaine au dit Régiment
a fait la Campagne d'Italie et a obtenu la Médaille instituée
par Décret Impérial du 11 Août 1859.

Nu et enregistré
au Ministère de la Guerre
sous le N° 77989



Paris, le 27 Septembre 1859.

Le Capitaine F. Le Bouffy
Le Chef de Bataillon
Le Colonel

Félix Le Bouffy



Vu pour autorisation

et enregistré à la Grande Chancellerie de l'Ordre Impérial
de la Légion d'Honneur sous le N° 211509



Napoléon III crée la médaille commémorative de la campagne d'Italie

Extrait du décret du 14 août 1859¹.

« Napoléon,
Par la grâce de Dieu et la volonté nationale,
Empereur des Français,
Sur le rapport de nos ministres d'état de la
guerre et de la marine,

Avons décrété et décrétons ce qui suit :

Article 1^{er} Il est créé une médaille commémorative de la campagne d'Italie.

Article 2 La médaille sera en argent et du module de 27 millimètres.

Elle portera d'un côté l'effigie de l'Empereur, avec ces mots en légende: "Napoléon III Empereur", et de l'autre côté, en inscription, les noms de "Montebello, Palestro, Turbigo, Magenta, Marignano, Solferino, 1859". Ce médaillon sera encadré par une couronne de laurier formant relief des deux côtés.

Article 3 Les militaires et marins qui auront obtenu la médaille, la porteront attachée par un ruban rayé rouge et blanc, sur le côté gauche de la poitrine.

Article 4 La médaille est accordée par l'Empereur, sur la proposition des ministres de la guerre et de la marine, à tous les militaires et marins qui auront fait la campagne d'Italie. [...]

Fait au palais de Saint-Cloud
le 14 août 1859
Napoléon »



La médaille ici photographiée n'est pas celle de Félix, mais celle qui fut portée par Raymond Mirouse, de Biert, en Ariège, grenadier au 90^{ème} de ligne pendant la guerre d'Italie. Sa famille a amicalement accepté de nous confier cette médaille le temps d'une photo...

La médaille remise à Félix disparut dans le cambriolage de la maison familiale à Nogent-sur-Marne en 1945.

¹ Source : *Histoire de la guerre d'Italie*, publiée par Fulgence Girard en 1860.

8

Retour en France...

et mariage...

Où l'on pourra voir qu'en 1862, une demande en mariage devait se faire par l'intermédiaire des parents, et cela, même pour un capitaine d'infanterie âgé de cinquante ans, de retour de Solferino ...



Revue de la division Bazaine à son retour d'Italie,
passée le 6 juin par l'Empereur dans la cour des Tuileries.
Le Monde illustré, 16 juin 1860, n°166.

De Pavie à Paris

Historique du 34 ^{ème} RI	
De Pavie à Paris	26 avril -26 mai 1860-
Le 34 ^{ème} reçut en 1860 l'ordre de quitter Pavie et de se rendre à Nice.	
Les 26, 28, 29 avril, les trois bataillons du 34 ^{ème} quittèrent successivement Pavie	
Le régiment, divisé en deux colonnes, prit, à <u>Casteggio</u> , le chemin de fer qui les mena à Gênes et, de là se rendirent à Nice par la route de la Corniche ¹ : Savone, Finale, Albenga, Oneglia, San Remo, et Mantoue. Réuni à Nice le 9 mai, le 34 ^{ème} en partit le 10 et 11 en deux colonnes, et se dirigea sur Toulon.	
Le 24 mai, le 34 ^{ème} , parti d'Ollioules et de Lavalette, s'embarqua à Toulon en chemin de fer, pour se rendre à Paris où il arriva le 26 mai.	
Le régiment fut caserné à Charenton et à Vincennes.	
<hr/> 1 Notons que c'est, à pied et <i>en colonnes</i> , que le régiment va de Gênes à Toulon.	

Bruits de mariage... La famille Girard

Il semble bien que le mariage de Félix et de Marcelline ait été, comme souvent à cette époque, un mariage "arrangé". On peut en trouver quelques indices dans la lettre, reproduite quelques pages plus loin, datée du 28 mai 1862, que Félix adresse à sa fiancée...

Et que dire de leur différence d'âge... Elle a vingt-cinq ans, il en a cinquante...

L'amour que porta Félix à Marcelline transparaît dans toutes les lettres dont nous avons la trace.

Reste une question... Comment ces deux familles se sont-elles connues ?

On observe bien un certain nombre de coïncidences susceptibles de favoriser leur rencontre.

C'est du port de Granville, où la famille Girard est bien connue, qu'en 1830, Félix s'était embarqué pour Terre-Neuve sur le *Saint-Jean*. Ce navire appartenait aux familles La Houssaye et Fougeray, directement apparentées à la famille Girard. Trois ans plus tard, en 1834, lorsqu'il s'engage dans l'infanterie de ligne, Félix et ses parents habitent Granville.

Cependant, en raison des positions occupées par les uns et les autres dans les événements violents qui ont marqué la monarchie de Juillet, il aurait pu aussi bien se faire que ces deux familles ne se rencontrent jamais ou ne puissent imaginer un projet unissant leurs enfants.

Mais, ces temps-là sont loin... nous sommes à présent en 1862.

Marcelline Girard est d'une famille granvillaise de marins et d'armateurs. Son père, Fulgence, s'est maintenant "rangé". Devenu un *notable*, il soutient le Second Empire. C'est, alors, un homme de lettres et un homme de presse brillant et reconnu.¹



1 Fréquentant les milieux littéraires parisiens, Fulgence Girard a inspiré Balzac pour l'un de ses personnages de *La Comédie Humaine*: *Fulgence Ridal* que l'on trouve dans les deux volumes des *Illusions perdues*.

Lettre de Fulgence Girard
à madame Le Bouffy, par laquelle il accorde à Félix
la main de sa fille Marcelline

(Transcription page suivante)

Madame,

Nous avons reçu la lettre par laquelle vous nous faites l'honneur de nous demander la main de votre fille aînée pour M^r. Félix Le Bouffy, votre fils. Nous accueillons avec d'autant plus d'impression une telle demande que ce qui nous connaît nous personnellement de M^r. Félix Le Bouffy, et par la voie universelle, de haute et juste considération dont jouit votre famille, nous donne l'assurance que notre chère Marcelline ne peut trouver dans cette union que du bonheur. Soyez honorée Madame qui nous serons heureux de voir ce nouveau lieu ^{de} tous ceux qui attachent déjà votre maison à notre pays, où plusieurs de ses membres ont occupé de grands emplois et laissent les plus précieux souvenirs.

Veillez agréer l'assurance des sentiments distingués avec lesquels nous avons l'honneur d'être,

Madame,
votre très humble et très obéissant serviteur
Fulgence Girard

Bailly, 6 mars 1867.

Transcription

Madame,

Nous avons reçu la lettre par laquelle vous nous faites l'honneur de nous demander la main de notre fille aînée pour Mr. Félix Le Bouffy, votre fils. Nous accueillons avec d'autant plus d'empressement cette demande que ce que nous connaissons personnellement de M. Félix le Bouffy, et, par la voie universelle, de la haute et juste considération dont jouit votre famille, nous donne l'assurance que notre chère Marcelline ne peut trouver dans cette union que du bonheur. Croyez honorée madame, que nous serons heureux de voir ce nouveau lien se joindre à tous ceux qui attachent déjà votre maison à notre pays, où plusieurs de ses membres ont occupé de grands emplois et laissé les plus précieux souvenirs.

Veillez agréer l'assurance des sentiments distingués avec lesquels nous avons l'honneur d'être,

Madame,

Votre très simple et très obéissant serviteur,

Fulgence Girard

Bacilly, 6 mars 1862

Lettre de Félix Le Bouffy adressée à Fulgence Girard,
son futur beau-père, le 27 février 1862
en son manoir de la Broise à Bacilly
(Transcription page suivante)



Transcription

Paris, 27 février 1862

Mon cher futur beau-père,

Je suis arrivé à Paris en bonne santé. Je pars aujourd'hui pour Amiens, voir la famille et lui donner connaissance que tout a été pour le mieux, que mademoiselle Marcelline et moi nous convenons, que par conséquent c'est un mariage arrêté.

Je vous envoie le modèle de certificat qui doit être délivré par le maire.

Dans la crainte que je me sois trompé, voici de nouveau les renseignements que vous m'avez demandés.

Félix Isidore Victor Le Bouffy, capitaine au 34^{ème}, fils de Félix Isidore Placide le Bouffy ancien contrôleur principal des contributions directes du département de la Manche.

Et de: Victoire Henriette de Bosio.

Quant au contrat de mariage que doit délivrer le notaire, il suffit seulement d'y faire figurer ce qui concerne la dot, voilà tout : il faut que sa signature soit légalisée par le Président du Tribunal civil d'Avanches.

Le certificat du maire sur papier timbré, pour le projet de contrat sur papier libre.

Je pense ne rien oublier.

Veuillez faire agréer à madame Girard ainsi qu'à toute votre charmante famille l'expression de mes sentiments affectueux et je vous prie de dire à mademoiselle Marcelline que de loin, de près toujours, je penserai à elle.

Tout à vous d'amitié.

F. le Bouffy

Lettre de Félix Le Bouffy adressée à Fulgence Girard,
son futur beau-père, le 11 avril 1862
pour régler quelques questions pratiques...
(Transcription page suivante)

Paris le 11 avril 1862

Mon cher Monsieur Girard,

J'ai appris aujourdhui au Ministère
de la Guerre, que toutes les pièces
relatives à mon mariage, y compris
l'acte de mariage, ont été envoyées au
Maréchal de France, j'espère que
dans quelques jours le Colonel les
aura en main, aussi je vous prie
de vouloir bien m'envoyer le plus
possible, une lettre de M. le Maréchal
de France adressée à son collègue
de M. le Colonel de Paris, dans
laquelle il le priera de
remplir les formalités concernant
la publication de mon mariage
Mademoiselle Marceline Girard
avec M. Félix Le Bouffy Capitaine
au 34^e en garnison à Paris,
que cette même formalité va être
remplie à Paris.

Après réception de cette lettre
je vous enverrai moi-même
les démarches nécessaires
tant à la Mairie qu'à l'Église
à tout le plaisir de
vous servir la main.
Je vous prie de m'adresser
vos respects à Madame
Girard, mes amitiés à toute la
famille.

Je suis, Monsieur, votre
très dévoué
Félix Le Bouffy

Transcription

Paris, 11 avril 1862

Mon cher monsieur Girard,

J'ai appris aujourd'hui au Ministère de la Guerre, que toutes les pièces relatives à mon mariage y avaient été envoyées le 9 avril par le Maréchal de France, j'espère que dans quelques jours le Colonel les aura eues en main. Aussi je vous prie de vouloir bien m'envoyer le plus tôt possible, une lettre de Mr le Maire de Bacilly adressée à son collègue du 4^{ème} arrondissement à Paris dans laquelle il le priera de remplir les formalités concernant la publication de mariage de Mademoiselle Marcelline Girard avec Mr. Félix Le Bouffy capitaine au 34^{ème} R¹ en garnison à Paris, que cette même formalité va être remplie à Bacilly. Après réception de cette lettre, que je remettrai moi-même, je ferai les démarches nécessaires à la mairie ainsi qu'à l'église.

À bientôt le plaisir de vous serrer la main. Mes hommages à Madame Girard, mes amitiés à toute la famille.

Tout à vous

F Le Bouffy

Transcription

Paris, le 28 mai 1862

Madame,

J'ai sous les yeux votre gracieuse lettre, je ne puis que vous remercier de la bonne opinion que vous avez de moi si vous avez bien voulu m'accepter pour l'époux de mademoiselle votre fille, ma conduite à venir justifiera le choix que vous avez fait.

Ma chère Marcelline

Il est donc vrai que vous aussi éprouvez un certain embarras à écrire ? Cela ne me surprend nullement à en juger parce que moi, homme, ai ressenti lorsque j'ai voulu mettre la main à la plume : à plus forte raison, une jeune personne candide, ne sachant comment aborder un sujet aussi délicat, que celui de parler, des impressions que l'âme doit ressentir à l'approche du jour qui doit changer toute une existence et régler une destinée. Mais, ma bonne Marcelline il faut faire un effort sur vous-même, dans deux mois nous serons unis, tachez donc de vaincre votre timidité en songeant que vous allez devenir l'épouse d'un guerrier [souligné dans le texte] et parlez sans crainte.

Faites comme moi, un petit laisser aller n'a rien de compromettant dans notre position réciproque aussi je le dis franchement, déjà je vous aime bien sincèrement, je pense que de votre côté cela viendra. Du reste, je vous entourerai de tant de soin et de prévenances que votre petit cœur ne restera pas insensible aux sentiments si doux qu'inspirent l'amour et l'amitié.

Monsieur Girard est arrivé en bonne santé je l'espère. Je suis certain que depuis son retour vous avez bien causé de son voyage de Paris et sans vouloir jeter une petite pierre dans votre jardin, vous avez dû bien le questionner sur le sujet des conversations que nous avons eues ensemble ? Ce qui est très naturel ma chère future et je serais contrarié qu'il en fut autrement. Enfin, Monsieur Girard a dû vous dire combien je vous promets de vous rendre la vie heureuse, ayez donc confiance dans celui qui vous donne son cœur et ne pense plus qu'au bonheur de vous revoir.

Veillez je vous prie faire agréer à toute la famille mes sincères amitiés.

À vous pour la vie

7 Le Bouffy.

Bacilly



L'entrée du village de Bacilly

Dans le village de Bacilly, se trouvait *La Broise*, une propriété familiale qu'habitait la famille Girard. Il ne reste aujourd'hui plus trace de ce manoir qui abrita tant d'événements dont le mariage de Marcelline Girard avec Félix Le Bouffy, le 18 mai 1862 et la naissance de leur premier enfant, Fulgence, le 22 avril 1863.

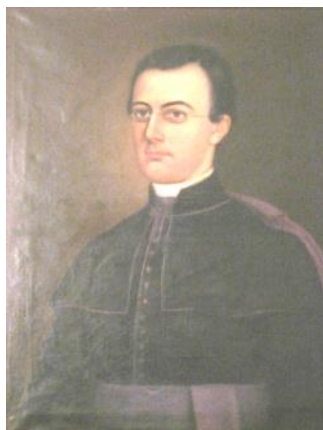


L'église Saint-Etienne de Bacilly

A Bacilly, le 19 mai 1862,
Félix Isidore Victor Le Bouffy épouse Marcelline Girard



Vue intérieure
de l'église Saint-Etienne de Bacilly



L'abbé Deschamps du Manoir,
cousin germain de Marcelline Girard
a célébré ce mariage

Sur ce portrait conservé par la famille, M^{gr} Deschamps du Manoir¹ porte la soutane des *Monsignori* avec sa large ceinture et son liseré violet. À l'époque du mariage de sa cousine Marcelline, il était simple vicaire de la paroisse Notre-Dame des Champs d'Avranches.

Ce portrait a été réalisé plus tard, par Luisa Pileri, une artiste italienne, alors que l'abbé Deschamps avait été nommé *Monsignore* et honoré par le pape Pie IX du titre de *Camérier de la Maison du pape*.

¹ Pour en savoir plus sur M^{gr} Deschamps du Manoir :

<http://dunwich.org/ddm>

Acte de mariage
de Félix Isidore Victor Le Bouffy avec Marcelline Girard
Bacilly, le 19 mai 1862
(Transcription page suivante)

*à et de la
muniçipalité des
parents*

C.

Extrait du Registre de l'état
civil de la Commune de Bacilly pour
l'année 1862.

N^o 99. — Le mil huit cent soixante deux le
dix neuf mai, à midi ;

René Louis Victor Auguste Brohier docteur en
Médecine, Conseiller Municipal, faisant par délégation la fonction
de Maire et d'officier de l'état civil de la commune de
Bacilly, canton de Sartilly, Département de la Mayenne,
sont comparus Monsieur Félix Isidore Victor Bacilly
Le Bouffy, Chevalier de la Légion d'Honneur, Capitaine
au trente quatrième Régiment de ligne, domicilié à
Paris, dans le quartier d'Arènes, et Monsieur Auguste
le vingt deux septembre mil huit cent soixante deux fils unique
de Félix Isidore Victor Le Bouffy, ancien Contribuable
des Contributions Directes, domicilié à St. Sauveur, préfecture
Département de la Mayenne, le six avril mil huit cent
soixante deux, et Monsieur Victor Henri de Baille
son épouse, rentière, domiciliée à Amiens, Département
de la Somme, le vingt deux mai, à six heures devant
Monsieur Brohier et son collègue Monsieur Auguste
le vingt deux avril deux, et enregistré le vingt trois
du même mois, à six heures.

Et Mademoiselle Marcelline Girard sans
profession, née à Avranches le vingt deux juillet
mil huit cent trente sept, domiciliée à Bacilly,
fille majeure de Monsieur Pierre Auguste Girard
homme de lettres, avocat et docteur en Droit,
et de Madame Anne Marie deux, son épouse,
sans profession, domiciliée à Bacilly, présente et
consentant d'autre part.

Lesquels nous ont requis de procéder à la célébration
de mariage projeté entre eux, et dont la publication
ont été faites devant le principal porte de notre
Maison commune, à l'heure de midi, les dimanche

Transcription

L'an 1862, le 19 mai à midi

Par devant nous Auguste Bréhier Leschevillères, conseiller municipal faisant par délégation fonction de maire et d'officier d'état civil de la commune de Bacilly, canton de Sartilly, département de la Manche, ont comparu Monsieur Félix Isidore Victor Placide [il s'agit bien ici de Félix Isidore Victor, il y a eu ici probablement une confusion avec les prénoms de son père qui se prénommaient, lui, Félix Isidore Placide) Le Bouffy, chevalier de la Légion d'Honneur, capitaine au trente-quatrième Régiment d'infanterie de ligne, domicilié à Paris dans le quatrième arrondissement, né à Cherbourg le 26 septembre 1812, fils majeur de Félix Isidore Placide Le Bouffy, ancien contrôleur des contributions directes, décédé à Saint-Sauveur-Le-Vicomte, département de la Manche le 6 avril 1838 et de Madame Victoire Henriette de Bosis, son épouse, rentière, domiciliée à Amiens, département de la Somme consentante votre acte passe devant maître Tapin et son collègue le 22 avril dernier et enregistré le 23 du même mois d'une part.

Et mademoiselle Marcelline Girard, sans profession, née à Avranches le 22 juillet 1837, domiciliée à Bacilly, fille majeure de Monsieur Pierre Fulgence Girard homme de lettres avocat et docteur en droit et de Madame Adrienne Desfeux son épouse sans profession demeurant à Bacilly présents et consentants d'autre part.

Lesquels nous ont requis de procéder à la célébration du mariage projeté entre eux et dont les publications ont été faites devant la principale porte de la maison commune à l'heure de midi.....

Quand on épouse un capitaine d'infanterie...

Le couple emménage au 69 rue de la Constitution à Avranches. Pendant deux années, devenue l'épouse d'un militaire, il lui faudra supporter de nombreuses séparations...

En 1862, année de leur mariage, le régiment de Félix quitte Paris pour Valenciennes, ce n'est pas tout près : ils vont s'écrire...

En mars 1863, le 34^{ème} RI doit rejoindre le camp de Chalons pour des grandes manœuvres.. On peut imaginer que, pendant ces premières années de mariage, Bacilly n'étant qu'à huit kilomètres d'Avranches, Marcelline, ait gardé des contacts fréquents avec sa famille : elle a trois sœurs plus jeunes : Marie¹, vingt-trois ans, Julie, treize ans et Inès, sept ans.

Son père Fulgence Girard a cinquante-cinq ans, c'est un homme très occupé et souvent absent.

Sa mère Adrienne a encore, à l'époque, deux jeunes enfants et apprécie sans doute les visites de Marcelline...

Après le camp de Chalons, le régiment revient à Valenciennes jusqu'au 17 juin 1864 date à laquelle il part pour Lyon.



La rue de la Constitution à Avranches

1 Pour en savoir plus sur Marie Girard :

<http://dunwich.org/ddm>

En avril 1863,
un petit Fulgence Le Bouffy est né à La Broise

Le premier enfant de Marcelline et Félix est né le 22 avril 1863, dans la maison de la Broise à Bacilly, pendant la période où le capitaine Félix le Bouffy était en *Grandes Manceuvres* au camp de Chalons.

On peut espérer qu'il obtint une permission pour rejoindre la Normandie, voir son fils et embrasser sa femme...

Félix suit de loin les progrès du petit Fulgence...



Transcription

Ma bienaimée et chère femme.

Je suis arrivé hier à dix heures en bonne santé. Je pars ce jour pour Valenciennes, j'y prendrai le chemin de fer pour me rendre au camp de Chalons sans être obligé de revenir sur mes pas, c'est à dire sans passer par Amiens et Paris. J'ai trouvé toute la famille en parfaite sante. Jeanne est très bien.

[...]

Ma chère Marcelline, je ne te parlerai pas du chagrin que j'ai ressenti en te quittant car toi-même a du en éprouver un semblable et quand on aime comme nous nous aimons une séparation ne fut elle que d'un jour est toujours trop longue à plus forte raison lorsqu'elle doit être de plusieurs mois. Mais enfin, il faut bien se résigner et souffrir ce que l'on ne peut empêcher.

Pour moi ma consolation se trouve dans le raisonnement que je me fais et le voici :

Je laisse ma chère femme et son petit enfant entourés d'une famille qui les aime : je suis certain que les attentions les plus délicates, les soins les plus assidus ne feront jamais défaut. Alors avec de semblables garanties, je suis rassuré et la peine que me fait éprouver notre séparation se trouve amoindrie par ces pensées si douces.

Dans tes lettres, n'oublie pas ma bienaimée de me donner des détails sur ta santé et celle de notre petit Fulgence dont je me rappelle encore le joli petit sourire. On m'a plaisanté à Amiens en me disant que les enfants ne pouvaient sourire qu'au bout de six semaines et que ce que je prenais pour un sourire n'était qu'une grimace occasionnée par des coliques. J'ai soutenu le contraire attendu que j'avais raison.

Ma bonne Marcelline je t'embrasse un million de fois ainsi que notre fils.

Embrasse-le pour son père tous les matins et tous les soirs.

J'embrasse toute la famille sans oublier la tante

Tous ici te donnent mille choses aimables ainsi qu'à toute la famille Mon ami M. de Sailly

[...]

Fragment d'une lettre de Félix à Marcelline
depuis le camp de Chalons (1863)

Comme j'espère en admettant
que tu fonde et diminue de
minutes que si tu ne me
reconnais pas pour ton mari
ton cœur surtout ne se trompe
pas quand je
me bien à
tu chercher à
enfant le ton
école loin de
combien on s'
de ce que s'
est une bonté
devoit et que
peut-être quel
de femme bien
je suis très
mauvais que
quelques-uns
l'entourer de
telle que tu
de bien venir
de Dieu et
de mon mari
pour ce petit
te prie me
le Baïer que
son grand pap
En
un
et si
de son
l'espérer
et alors un

(Transcription page suivante)

Demain Dimanche toute
la troupe du camp ira à
la messe, et ce sera un beau
spectacle de voir 31 mille
hommes genoux en terre au
moment de l'Élevation le
Canon grondant pour amplifier
la sonnette, quelle importante
Cérémonie et combien d'hommes
alors promettant d'être meilleurs
de cette pensée mes larmes
coulaient sur mes joues, car
pour moi rien me m'impressionne
comme ce qui se rattache aux
hommes que l'on rend à la
divinité tellement mon cœur
en est content.

Je t'embrasse mille et mille
fois, et porte une parole de
ces valeurs sur notre enfant
ce sera comme si nous
l'embrassions ensemble.

Bien des choses affectueuses
à toute la
famille de
embrasse nos deux
mes et salue
à toi
au revoir de
reçut,
à ta mère plus
à
Félix a pas
pu écrire cette lettre
qu'elle



L'enveloppe est adressée à
Madame Le Bouffy
chez Mr Girard à Bacilly

Transcription

Enfin espérons. En admettant que je fonde et diminue de moitié que si tes yeux ne me reconnaissent pas pour ton mari ton cœur surtout ne se trompera pas quand je te dirai ma bien-aimée je viens te chercher ainsi que notre enfant le temps qui s'est écoulé loin de toi m'a prouvé combien on souffre séparé de ce que l'on aime mais c'est un bonheur que je revoie et je te promets que Félix ne quittera plus Marcelline sa femme bienaimée. Je suis heureux des bonnes nouvelles que tu me donnes de Fulgence et du développement que prend sa petite personne. Entouré des soins d'une mère telle que toi, il ne peut manquer de bien venir avec la protection de Dieu, puis les bons conseils de maman Girard, la sollicitude pour ce petit être, l'aide que te prête ma sœur, la bonne Marie, les baisers que souvent lui donne son grand papa, tout cela réuni fera que notre cher enfant deviendra un beau garçon et s'il hérite des qualités de sa mère comme j'ose l'espérer, il sera bon et aura un cœur excellent.

Demain dimanche toute la troupe du camp ira à la messe, oh ! ce sera un beau spectacle de voir 35 mille hommes genou en terre au moment de l'élévation, le canon grondant pour remplacer la sonnette, quelle imposante cérémonie et combien d'hommes alors promettront d'être meilleurs. À cette pensée mes larmes coulent sur mes joues car pour moi, rien ne m'impressionne comme tout ce qui se rattache aux honneurs que l'on rend à la divinité tellement mon cœur en est content.

Je t'embrasse mille et mille fois, reporte une partie de ces baisers sur notre enfant, ce sera comme si nous l'embrassions ensemble.

Bien des choses affectueuses de ma part à toute la famille que j'embrasse de tout cœur Embrasse pour moi père, mère, sœurs et la tante Babé.

Rappelle-moi au souvenir de la famille Breyet.

Celui qui t'aime plus que lui-même

Félix

Tu me diras s'il n'y a pas eu de surtaxe pour cette lettre de deux feuilles [...]

Historique du 34^{ème} RI

Le 34^{ème} après l'Italie Selon l'historique de L. Marchand

Réuni à la caserne de Reully, le 34^{ème} occupa en 1861 la caserne Napoléon et celle de la Courtille

Le 21 août, par suite du départ pour le Mexique de M. le Général Bazaine, la 3^{ème} DI fut dissoute, le 34^{ème} forme avec le 37^{ème} et le 73^{ème} une brigade entière commandée par le général Hardy de la Largère.

1861-1862

Bientôt après le régiment reçut l'ordre de se rendre à Valenciennes où il doit rejoindre les bataillons actifs. Le mouvement fut exécuté au mois de septembre 1862.

Durant son séjour à Valenciennes, le 34^{ème} fournit des garnisons à Maubeuge

1863

Au mois de mars 1863, le régiment quitte Valenciennes pour se rendre au camp de Chalons.

Après la levée du camp, il regagne Valenciennes et occupa en même temps Condé et Maubeuge.

1864

Le 17 juin 1864, le régiment reçoit l'ordre de se diriger sur Lyon. À leur arrivée dans cette ville, les trois bataillons furent réunis au camp de Sathonay et composèrent avec le 5^{ème} de ligne, la 1^{ère} brigade de la 1^{ère} division de l'armée de Lyon.

Le camp de Chalons



Grandes manœuvres du camp de Chalons, le 10 août. L'Empereur et le prince impérial accompagnent dans ses mouvements la division Esterhazy d'après un dessin de M. Couverchel.

Le Monde illustré, 25 août 1860, n°176.

Le camp militaire de Chalons résulte de la volonté de Napoléon III. Les espaces disponibles dans les camps déjà existants, Compiègne, Saint-Omer, Sathonay... ne permettaient pas les grands mouvements de troupe déployant en même temps l'infanterie, la cavalerie et l'artillerie. Le camp de Chalons, avec ses 10 000 hectares est aujourd'hui encore l'un des grands camps d'entraînement de l'armée française.¹

Napoléon III signe le décret de création du camp le 16 juillet 1857. Les premières installations sont inaugurées, avec fastes, par l'Empereur le 30 août de la même année.

Les travaux se poursuivent dans les années qui suivent : pavillon d'accueil pour l'Empereur, sa famille et les invités d'honneur, aménagements paysagés pour les espaces de cantonnement de la troupe, entrepôts pour les cartouches et la poudre, mais aussi des installations hospitalières d'une capacité de cent lits, un bureau de poste, des bibliothèques...

¹ Source : *L'armée du Second Empire* d'Henri Ortholan.

Et pour finir, en septembre 1857, une gare, celle de Mourmelon, qui marque la part grandissante prise par les transports de troupes par voie ferroviaire.

Sous le Second Empire, à partir de 1857, le camp accueillit chaque année entre 25.000 et 30.000 hommes pour y effectuer des grandes manœuvres.

Voici ce qu'en dit Henri Ortholan dans son ouvrage sur l'armée du Second Empire :

« Se déroulant sur de grands espaces découverts, les manœuvres présentent un caractère compassé sans grand rapport avec les nouvelles nécessités de la guerre, et attirant toujours un important concours de foule pour assister au spectacle.[...] Ces exercices pouvaient donner le sentiment que l'armée du Second Empire se préparait beaucoup plus aux guerres précédentes qu'à celles qu'elle serait conduite à affronter. »

Un autre témoignage nous vient du général du Barail¹ :

« C'était ordinairement de grandes manœuvres de combat qui duraient une bonne partie de la journée, avec une effrayante consommation de poudre, contre un ennemi figuré ou non. Toutes les dispositions étaient prises d'avance, indiquées clairement aux chefs de corps, et les mouvements se déroulaient avec une logique irréprochable et une régularité parfaite. Ces exercices ne me passionnaient pas assez pourtant pour me faire oublier ce qu'ils avaient d'un peu théâtral et de nécessairement conventionnel. J'avais fait assez la guerre pour comprendre qu'ils ne la représentaient que très vaguement, et que toute cette poudre brûlée n'avait guère pour effet que d'amuser le public. »



¹ Le général de division François Charles du Barail (1820-1902) fut ministre de la guerre sous la présidence du maréchal de Mac-Mahon.

Transcription

Chère amie

Dans ma précipitation, j'ai oublié de te dire que tes lettres ne m'étant remises que le mercredi au retour de la manœuvre il serait trop tard pour me renseigner sur ce que je te demandais concernant la fête de ma sœur et qu'il fallait me répondre plus tôt puisqu'il était de toute nécessité que la lettre écrite à Marie soit mise à la poste le mercredi à 5 heures du matin afin qu'elle puisse la recevoir vendredi veille de la fête de la vierge.

Je reçois ta lettre et celle de Marie est à la poste d'hier au soir. Du reste je l'aurais reçue avant, que je n'aurais pas été plus avancé puisqu'elle ne me fixe rien.

C'est aujourd'hui le 12 j'espère bien que dans vingt jours je serai près de toi car voici comment les choses vont se passer à partir du 15.

Le 17 Arrivée de l'Empereur, le 18, visite du camp par sa Majesté

Le 19 Grande manœuvre

Le 20 Courses jeux de toute espèce

Le 21 Revue d'honneur et distribution des récompenses

Le 22 Départ de l'Empereur

Le 23 Repos

Le 24 Départ du maréchal et remise du commandement au général et commandant notre division celui qui m'a accordé ma permission.

Le 25 probablement levée du camp, ma permission envoyée à la signature

Le 26 Retour de ma permission

Le 27 ou 28 Départ de Sa Majesté pour aller retrouver sa Reine à Bacilly

L'homme propose et Dieu dispose. Voilà donc quant à moi, l'époque de mon départ à peu près fixée, fasse le ciel que cela se réalise.

Tu m'écris que papa vient d'avoir la grippe et que c'est un peu passé et que vous irez un de ces jours prendre un bain sur la grève. Il me semble que pour mon beau-père ce serait faire une grande imprudence, mieux vaudrait avant consulter M. Thébault. Ce serait convenable.

... / ...

Transcription (suite)

Et toi ma chère Marcelline, souge que les îles sont en face de la plage du Mont Saint-Michel. Rappelle-toi la rougeole de l'année dernière. Veille au pavillon anglais avant de te mettre à la mer.

Le succès que Julie a obtenu à sa pension est admirable. En moins d'une année six prix c'est plus que je n'en ai eu dans ma vie. Tu l'embrasseras bien pour moi en lui faisant des compliments qu'elle mérite. Je suis persuadé qu'Inès voudrait déjà être au couvent pour nous faire voir à tous qu'elle aussi sait en rapporter. Tu l'embrasseras pour moi pour avoir bien travaillé depuis mon départ de Bacilly.

Je suis contrarié que le petit bonhomme ait perdu le hochet que Marie lui avait donné et qui l'amusait beaucoup. Ce n'est pas pour la valeur de l'objet mais parce que c'était le premier joujou qu'il recevait de la main de sa tante.

Chère Marcelline, il faut que je te raconte notre journée d'hier 11 août. Le canon s'est fait entendre à 3 heures du matin. Nous avons quitté le camp à 3 heures pour marcher trois heures sans nous arrêter. Arrivés à l'endroit indiqué, on a campé et fait du café pour la troupe. Une heure après, le signal de plier les tentes a eu lieu puis immédiatement après la bataille pour rire a commencé mais cette fois il y eut des morts et des blessés car n'étant rentrés à notre camp qu'à deux heures sans avoir rien mangé depuis le matin, les voitures de l'ambulance ont ramassé et conduit aux hôpitaux 82 hommes trouvés couchés ne pouvant plus marcher tellement la fatigue et excessive chaleur les avaient terrassés. Un a été trouvé mort, 4 dit-on sont morts cette nuit à l'hôpital. Ce matin, il en est entré plus de cent aux ambulances dit-on. Et j'espère que ces espèces de courses au clocher avec armes et bagages d'après le résultat de la journée d'hier ne se représenteront plus. On croyait rentrer à 11 heures, personne ne s'était procuré de vivres mais avec la chaleur et trois heures de plus l'estomac vide, il n'en fallait pas davantage pour nous abattre. Beaucoup d'officiers de divers régiments sont restés en chemin et onze sont rentrés ce matin à l'hôpital. Pour moi, j'ai éprouvé assez de fatigue mais le repos de la nuit m'a parfaitement remis. Mahuit n'est rentré au camp qu'à minuit...

[...] Nous ne disposons pas de la dernière page de cette lettre.

9

Le temps des deuils

Une rue du vieil Amiens



Rue du Don

Pour la retraite, le choix d'Amiens

Félix et Marcelline ont choisi de s'installer à Amiens où résident les deux frères de Félix : Hippolyte Gaétan et Jules Alfred. Ce dernier y est banquier et conseiller municipal.

Il semble que, très vite, lui soit confié à Amiens la direction des *Magasins Généraux*¹.

Félix va donc pendant plusieurs années mettre ses compétences au service de cette entreprise.

Quelques années de bonheur encore, puis vient le temps des deuils.

D'abord, en mars 1865, Adrienne Girard, la maman de Marcelline, décède subitement à quarante-sept ans. Elle laisse son époux, Fulgence Girard, désespéré, en charge de ses deux dernières filles Julie, seize ans et Inès, dix ans...

Marcelline rejoint la Normandie pour partager ces tristes moments avec sa famille mais ses enfants ont besoin de sa présence à Amiens. C'est donc sa sœur Marie, elle a vingt-sept ans, qui va devoir faire face à cette dramatique situation. Marie était sur le point de s'engager dans la vie religieuse, elle va devoir attendre quelques années afin d'assurer l'éducation de ses deux jeunes sœurs après le brutal départ de leur maman. C'est trois ans plus tard, en 1868, qu'elle peut enfin rejoindre la congrégation des Sœurs Hospitalières de Saint Thomas-de-Villeneuve.



¹ Les *Magasins Généraux d'Amiens* ont été créés en 1861 sous l'impulsion de la toute nouvelle *Société Industrielle d'Amiens* pour favoriser le développement économique de la ville et de sa région.

Août 1868, une terrible épreuve pour Félix et Marcelline

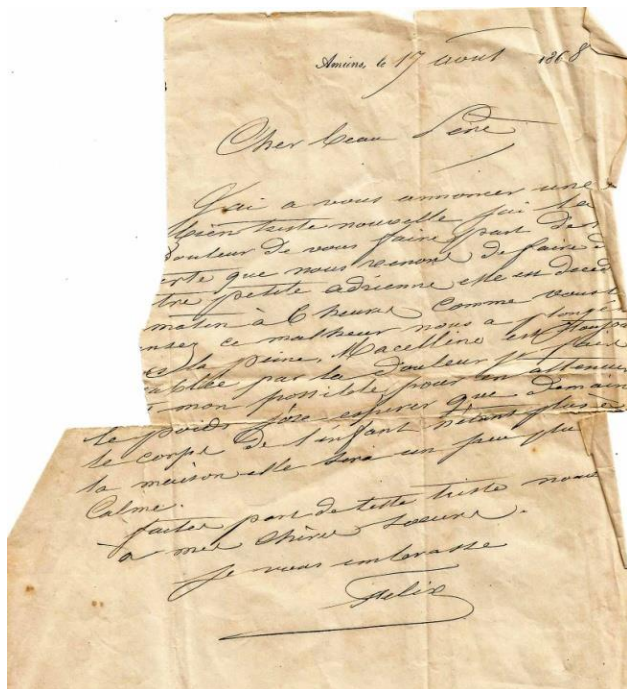
Loin des contraintes militaires qu'ils avaient connues pendant les trois premières années de leur mariage, Félix et Marcelline vivent à Amiens des jours heureux : Leur fils Fulgence a cinq ans, Marie en a quatre et ils se préparent à accueillir leur troisième enfant.

C'est au cœur de l'été 1868, le 17 juillet que naquit une petite fille Adrienne Julie. Elle décède subitement un mois plus tard, le 17 août 1868.

Dans la terrible épreuve qu'ils partagent, Félix soutient son épouse. C'est lui qui annonce la nouvelle à son beau-père Fulgence Girard dans un message bouleversant.



Message de Félix Le Bouffy annonçant à Fulgence Girard
le décès à l'âge d'un mois de la petite Adrienne
19 août 1868



Transcription

17 août 1868

Cher beau-père

J'ai à vous annoncer une bien triste nouvelle. J'ai la douleur de vous faire part...notre petite Adrienne est décédée ce matin à 6 heures ... ce malheur nous a plongés dans la peine Marcelline est toujours accablée par la douleur et je fais mon possible pour en atténuer le poids. J'ose espérer que demain, le corps de l'enfant n'étant plus dans la maison, elle sera un peu plus calme.

Faites part de cette triste nouvelle à mes chères sœurs.

Je vous embrasse.

Félix

Quatre ans plus tard,
nouvelle épreuve dans la vie de Marcelline :
Félix décède brutalement
(Transcription page suivante)

Alors qu'ils sont en déplacement à Avranches, le 26 juin 1872, Félix décède subitement à l'âge de soixante ans.

Pour Marcelline, tout s'effondre.

Elle a perdu son compagnon, son soutien dans les épreuves, son bonheur de vivre.

Faire-part de décès
de Félix Le Bouffy



Madame FÉLIX LE BOUFFY, née GIRARD, (Monsieur FULGENCE LE BOUFFY, Mademoiselle MARIE LE BOUFFY) Madame HEYRIET-VICTOIRE LE BOUFFY, ^{veuve} de BOSIO, d'Amiens, (Monsieur FULGENCE GIRARD), Madame DUBOSQ, de Villers-Bretonneux, et ses Enfants, Monsieur et Madame HIPPOLYTE LE BOUFFY, d'Amiens, et leurs Enfants, Monsieur et Madame JULES LE BOUFFY, d'Amiens, et leurs Enfants, Madame MARIE GIRARD, Religieuse de l'Ordre de Saint-Thomas-de-Villeneuve, Mademoiselle JULIE GIRARD, Mademoiselle INES GIRARD, Monsieur et Madame EUGÈNE PELOUSE, ^{veuve} de Paris, Monsieur et Madame E. BIVER, de Saint-Gobin, et leurs Enfants, Madame veuve MARCÉ, de Paris, et ses Enfants, Monsieur et Madame BIVER, de Marseille, et leurs Enfants, Monsieur l'Abbé JOSEPH DESCHAMPS du MANOIR, Madame LE BOUFFY de TERREVILLE, et ses Enfants,

Ont l'honneur de vous faire part de la perte bien douloureuse qu'ils ont faite dans la personne de

MONSIEUR FÉLIX LE BOUFFY,

Capitaine retraité, Chevalier de la Légion-d'Honneur.

Leur Mari, Père, Fils, Gendre, Frère, Beau-Frère, Oncle et Cousin-Germain, décédé à Avranches, le 25 du présent mois, dans sa 50^e année, muni des Sacrements de l'Eglise.

† DE PROFUNDIS †

Avranches, le 26 Juin 1872.

Transcription

(La graphie a été respectée)

Madame Félix LE BOUFFY, née GIRARD, Monsieur Fulgence LE BOUFFY, Mademoiselle Marie LE BOUFFY, Madame Henriette Victoire LE BOUFFY, née Bosio, d'Amiens, Monsieur Fulgence GIRARD, Madame DUBOSQ, de Villers-Bretonneux, et ses Enfants, Monsieur et Madame Hyppolite LE BOUFFY, d'Amiens, et leurs Enfants, Monsieur et madame Jules LE BOUFFY, d'Amiens, et leurs Enfants, Madame Marie GIRARD, Religieuse de l'ordre de Saint-Thomas-de-Villeneuve, mademoiselle Julie GIRARD, Mademoiselle Inès GIRARD, Monsieur et Madame Eugène PELOUSE, [lire PELOUZE] de Paris, Monsieur et Madame E. BIVER, de Saint-Gobin, [lire Saint-Gobain] et leurs Enfants, Madame veuve MARCE, de Paris, Monsieur et Madame BIVER, de Marseille, et leurs Enfants, Monsieur l'abbé Joseph DESCHAMPS du MANOIR, Madame LE BOUFFY DE TERREVILLE et ses Enfants

Ont l'honneur de vous faire part de la perte bien douloureuse qu'ils ont faite dans la personne de

Monsieur Félix Le Bouffy

Capitaine retraité, chevalier de la Légion -d'honneur,

Leur Mari, Père, Fils, Gendre, Frère, Beau-frère, Oncle et Cousin Germain, décédé à Avranches, le 25 du présent mois, dans sa soixantième année, muni des sacrements de l'Église

DE PROFONDIS

Avranches, le 26 juin 1872

Transcription d'une partie de la lettre de condoléances,
à en-tête de la Compagnie des Entrepôts d'Amiens
adressée à Marcelline le 5 juillet 1872

MAGASINS GÉNÉRAUX

Madame Veuve Félix Le Bouffy née Girard

Madame.

En exécution du désir exprimé par les magasins généraux d'Amiens j'ai l'honneur de vous transmettre copie de la délibération prise par lui à la nouvelle de la mort de votre très regretté mari.

Permettez-moi madame de vous exprimer en mon nom personnel toute la part que je prends à votre douleur mes rapports avec Mr Félix Le Bouffy remontent à une époque antérieure à la campagne d'Italie et j'avais depuis de longues années apprécié la sûreté de son amitié et l'honorabilité de son caractère je considère comme un devoir de vous exprimer les regrets que m'inspire sa mort prématurée.

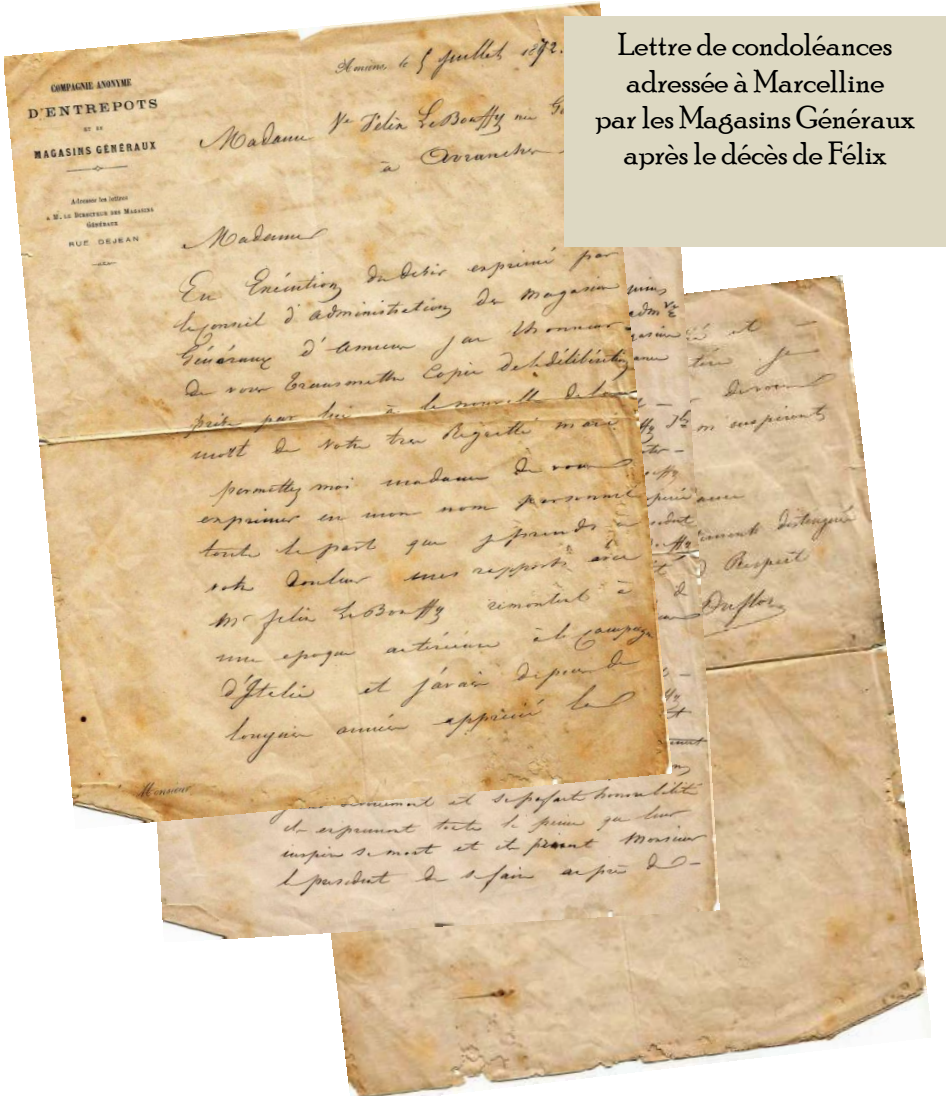
Veillez agréer madame l'assurance de mes sentiments distingués et de mon profond respect.

Signé Dufflor

L'an mil huit cent soixante douze le 27 juin à quatre heures. la commission administrative du groupement anonyme des entrepôts et magasins généraux d'Amiens s'est réunie pour [ill.] au juge de la sécurité.

A l'ouverture de la séance Mr le Président a fait part au conseil que M. le Bouffy Jules est absent et qu'il ne pourra assister à la séance. Le voyage de M. Jules le Bouffy a été déterminé par la situation désespérée de son frère et le matin même le président a reçu l'avis que Monsieur Félix Le Bouffy était décédé après avoir donné sa démission de Directeur des Magasins Généraux d'Amiens pour des motifs basés sur sa santé.

Les membres de la commission rappellent qu'il y a bientôt trois ans que Mr Le Bouffay a quitté les Magasins Généraux dont il était le directeur depuis la création. Ils s'entretiennent des services qu'il a rendu à la société par son grand dévouement et sa parfaite honorabilité et expriment toute la peine que leur inspire sa mort et ils prient Monsieur le Président de se faire auprès [ill.]



Après le décès de Félix, Marcelline, doit affronter, seule, un nouveau drame

Maintenant veuve, dans cette société dure du XIX^{ème} siècle, comment assurer l'éducation de ses deux jeunes enfants ? Fulgence a neuf ans, Marie huit...

Des années qui vont suivre, nous savons fort peu de choses. Les seuls échos que nous ayons nous viennent du cousin germain de Marcelline, l'abbé Joseph Deschamps du Manoir.

Souvenons-nous... C'est lui qui avait célébré son mariage à Bacilly, en mai 1862...

Malgré son éloignement à partir de 1875¹, Joseph Deschamps du Manoir a maintenu des contacts épistolaires suivis avec sa famille et en particulier avec Thérèse de Lalun, une cousine paternelle qui lui était très proche ; années après années, il nous éclaire sur les grands événements familiaux et le parcours de vie de Marcelline.

C'est ainsi qu'il nous fait partager les derniers moments du père de Marcelline, Fulgence Girard qui s'éteint à Bacilly, le 10 avril 1873, entouré de ses filles.

Dans une lettre à Thérèse de juillet 1874, il nous plonge dans le nouveau drame qui frappe Marcelline deux ans après le décès de Félix.

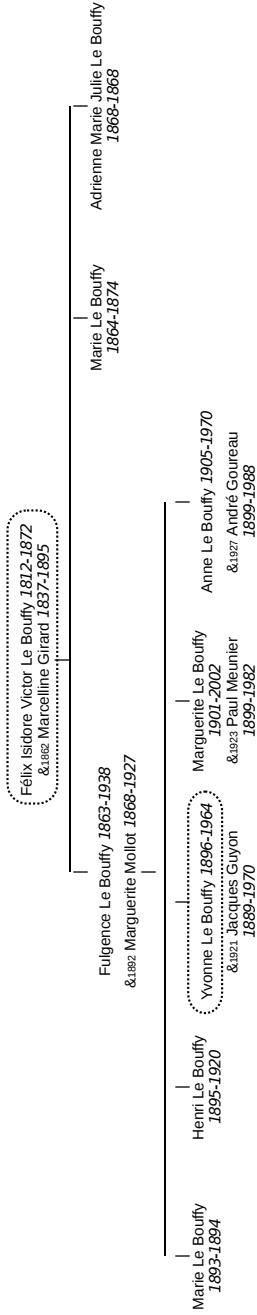
Alors qu'elle est avec ses enfants à Bacilly, sa fille Marie, qui a juste dix ans, meurt le 22 juillet 1874 d'une fulgurante maladie. Elle est inhumée au cimetière d'Avranches aux côtés de son père.



1 À partir de 1875, devenu *Monsignore*, il s'installe définitivement à Naples.

Épilogue

Arbre 5 Descendance de Félix Isidore Victor Le Bouffy et Marcelline Girard



La vie après Félix, Marcelline, et son fils Fulgence

Nous ne savons pratiquement rien de l'enfance de Fulgence. On imagine facilement tout ce que représentait ce fils pour une mère, qui avait perdu en quelques années ce nouveau-né, son mari et sa fillette de dix ans... Reste un témoignage de ces années-là... une image souvenir de la première communion de Fulgence, faite à Boulogne-sur-Seine, le 7 mai 1874.

Un peu plus tard, dans la correspondance adressée par Joseph Deschamps du Manoir à sa cousine Thérèse, nous trouvons quelques échos de la vie de Marcelline et de sa famille. Ainsi, dans une lettre datée du 7 novembre 1875 envoyée de Naples, il nous apprend qu'un nouveau deuil frappe la famille : le décès, que rien ne laissait présager, de Julie Girard, jeune sœur de Marcelline, à l'âge de vingt-huit ans. Monseigneur Deschamps du Manoir rapporte que « ce décès la laisse dans un grand isolement, tandis qu'elle prépare son départ pour La Flèche »

Ainsi nous comprenons que Marcelline a choisi pour son fils Fulgence qui a maintenant douze ans une scolarité au Prytanée militaire de La Flèche

Plus tard, dans une lettre de Naples datée du 30 novembre 1883, il rapporte que « Marcelline est près de Mère Saint-Xavier à Saint-Brieuc, où son fils viendra passer les vacances du jour de l'an et qu'elle compte, pendant cette année, mener une vie assez voyageuse entre Saint-Brieuc, Granville, La Moelle, et La Flèche. [...] à l'automne, elle se fixera à Paris ou à Versailles à proximité de Saint-Cyr. »

Fulgence a alors vingt ans et les propos de cette lettre nous révèlent qu'il souhaite intégrer Saint-Cyr. Il a en effet choisi, comme son père, une carrière militaire.

Il est admis le 31 novembre 1883 pour une formation de deux ans à l'École spéciale militaire de La Flèche. En octobre 1885, il intègre comme sous-lieutenant le 2^{ème} régiment d'infanterie.





Fulgence et Marguerite



Le 2 rue de Rohan à Rennes
où naquit Henri Le Bouffy
le 31 mai 1895



La cathédrale Saint -Sauveur
où Henri fut baptisé



Faire-part de naissance
d'Henri Le Bouffy

Fulgence sur la trace de son père...

Le parcours de jeunesse de Fulgence ainsi clôturé par son engagement dans l'infanterie a dû représenter pour Marcelline l'aboutissement heureux d'un long et dur chemin : ainsi, à vingt-deux ans, Fulgence débutait, comme il le souhaitait, une carrière militaire et il avait choisi, comme son père, l'infanterie...

Le temps est venu, pour lui aussi, des changements fréquents d'affectation, des manœuvres en camps militaires et de la vie de garnison en garnison...

À trente ans, le 6 décembre 1892, il épouse Marguerite Mollot, une jeune institutrice originaire de Haute-Marne.

Le 23 décembre 1893, à Rennes, c'est, au foyer de Fulgence et Marguerite, la naissance d'une petite Marie.

Hélas, comme si l'histoire ne faisait que se répéter, l'enfant décède inexplicablement le 9 mai 1894, à quatre mois et demi.

Toujours à Rennes où Fulgence, lieutenant au 41^{ème} RI, est en garnison, la joie revient un an plus tard, avec la naissance d'Henri, le 31 mai 1895.

Henri eut ensuite trois petites sœurs, Yvonne, Marguerite et Anne, *les sœurs Le Bouffy*, celles dont il a été question au tout début de ce livre.

L'une des dernières grandes joies de Marcelline fut sans doute la naissance de ce petit-fils, Henri.

Elle décéda à Granville, six mois plus tard, le 6 décembre 1895, à l'âge de cinquante-huit ans.



Fulgence et sa famille



Vers 1910



Vers 1915

Anne Marguerite Yvonne Henri

Pendant la première guerre mondiale, Fulgence, est colonel du 296^{ème} RI

C'est à la tête du 296^{ème} RI que Fulgence Le Bouffy prend part à la guerre 14-18.

En juin 1916 il est à Verdun, en 1917, au Chemin des Dames.



De l'année 1917, où son régiment était engagé dans les secteurs les plus meurtriers, la famille a conservé la copie d'une fameuse lettre que le colonel Fulgence Le Bouffy adressa le 14 juin à son général, réagissant à une note émanant de l'État-major qu'il considéra comme infamante pour son régiment. Il était écrit dans cette note : « Il doit y avoir des hommes tapis dans les boyaux et tranchées à l'arrière : il s'agit de les ramasser et les ramener à leur bataillon d'urgence et énergiquement »

Voici la réponse que fit, à l'état-major, le colonel Fulgence Le Bouffy: « Non seulement les hommes qui manquent ne sont pas restés tapis dans les boyaux et tranchées de l'arrière, mais ils se sont au contraire comportés, lors de l'attaque, d'une façon admirable. Ceux qu'il faudra "ramasser" ne sont pas tapis dans les boyaux, ils sont tombés dans les champs entre Tricot et la première ligne à l'est de Courcelles, décimés par les barrages d'artillerie et les rafales d'obus dirigés contre les tanks qui marchaient à leur hauteur...

Tous étaient animés du plus grand courage et esprit de sacrifice. Ceux qui manquent sont tombés au champ d'honneur. »



Henri, petit-fils de Félix, fera, lui aussi, le choix de l'infanterie... et se battra, lui aussi en Italie...

Sorti de Saint-Cyr en 1914 (promotion de la Croix du drapeau), il prit part aux combats dès le début de la guerre et jusqu'à la fin. Sous-lieutenant en 1915, il est capitaine en 1917 au 340^{ème} régiment d'Infanterie.

Et, là aussi, l'Histoire se répète... En novembre 1917, le 340^{ème} RI est envoyé sur le front italien de la *Grande Guerre* pour stopper une dangereuse avancée des Autrichiens dans le secteur du Trentin... Ainsi, près de soixante ans après son grand-père, Henri Le Bouffy combattit en Italie, dans la même région, et face aux mêmes Autrichiens...

Durant l'hiver 1917/1918, le régiment d'Henri Le Bouffy prit part aux opérations visant à repousser vers le nord l'armée autrichienne. De violents combats se déroulèrent autour du Mont Grappa... Cela se passait à quelques soixante-dix kilomètres seulement de Solferino...



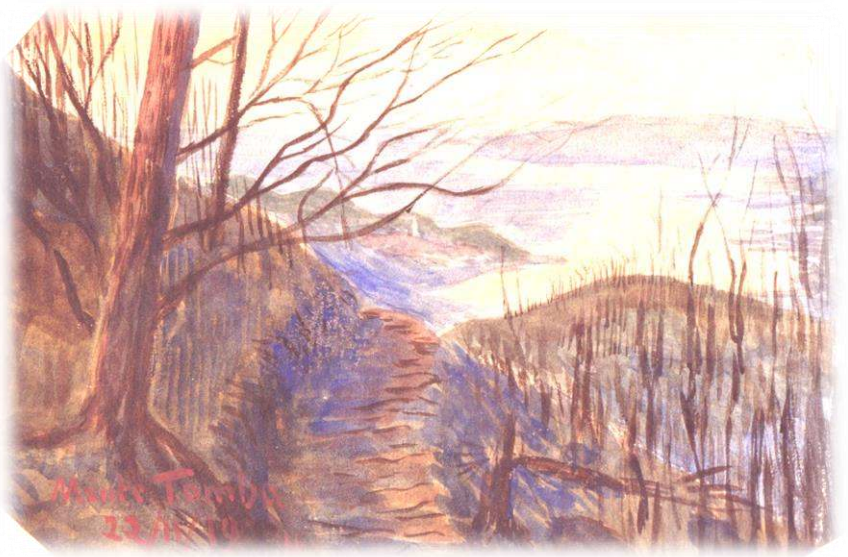
En mars 1918 : le 340^{ème} RI est rappelé en France pour renforcer le front de l'est alors en difficulté.

Le 4 novembre 1918, une semaine avant la signature de l'armistice mettant fin à la guerre, lors d'un assaut dans le secteur de Saint-Quentin – action déterminante pour la suite des combats – Henri Le Bouffy fut mortellement blessé.

Il décéda des suites de sa blessure à l'hôpital militaire de Nice le 14 avril 1920, il avait vingt-quatre ans...



Quelque part sur le front
Aquarelle d'Henri Le Bouffy



Sous la Révolution et l'Empire, mon trisaïeul Nicolas Antoine Girard pourchassa, sur mer, les navires anglais...

Sous Napoléon III, mon arrière-grand-père, Félix Le Bouffy se battit, en Italie, contre les Autrichiens...

Mon grand-père, Fulgence Le Bouffy, en 14-18, lutta contre les Allemands...

Dans la même guerre, son fils, Henri Le Bouffy succomba d'une balle allemande...

Mes parents, marqués dans leur jeunesse par la première guerre mondiale, durent, vingt ans plus tard, affronter la suivante avec son cortège de malheurs...

Je me souviens du temps de l'Occupation, des peurs quotidiennes, des arrestations, des bombardements...

Je souhaite que mes enfants et leurs descendants connaissent, un jour, un monde sans guerre...

FGLB



Remerciements

Je remercie toutes les personnes qui m'ont encouragée dans l'écriture de ce livre et toutes celles qui m'ont apporté leur aide dans mes recherches d'archives ou de documentation.

En particulier :

Les conservateurs et conservatrices

des Archives du Service historique de la Défense à Vincennes, du Service historique de la Défense à Cherbourg, des archives municipales de cette ville et des archives départementales de la Manche.

Jacky Brionne, archiviste diocésain du diocèse de Coutances-Avranches

Anne Billy conservatrice des archives de la congrégation des Sœurs de Saint-Paul-de-Chartres à Mormaison

Le colonel Jean-Pierre Brèthes, président de l'Amicale du 34^{ème} RI

Michel Corderand, animateur du Musée du 34^{ème} RI

Madame Wodey à la Grande Chancellerie de la Légion d'Honneur

Yves et Chantal Chabot de L'Allier

Le colonel Wierzbinski

André Garrigues

Virginie Siveton

Yves Letouzey

Claude et Danielle Pellegrini

Annie Courbon

Agnès Ingold

Anna Maria du musée de la Croix-Rouge à Castiglione

Louisa Carminati responsable de l'exposition *Mostra aqua e territorio* au Palazzina Trombini (mai 2018 à Melegnano)

... / ...

Et aussi :

Jean-Claude, le compagnon éclairé de mes expéditions à qui je dois quelques-uns des "encadrés. "

Mes enfants, qui sont les premiers destinataires de ce livre. Ils répondent inlassablement à mes sollicitations d'ordre technique, documentaire ou artistique.

Je remercie tout spécialement Baptiste, artisan de l'édition du présent ouvrage.

Merci à ma sœur Jacqueline pour sa relecture attentive...



Sources bibliographiques

Ouvrages

- ADAM J.L. (Abbé), *Étude sur la ville de Valognes*, Évreux, G. Poussin, 1912, 643 p.
- ACLOQUE Alexandre, *Nos pêcheurs de haute-mer*, Tours, Mame, 1900, 224 p.
- ASSOLAN Alfred, *Une ville de garnison*, Paris, Hetzel, 1865, 328 p.
- BÉHIER Pierre, *L'Amiral des Terre-neuvas*, Saint-Malo, l'Ancre de marine, 1977, 174 p.
- BUREAU Jean, *Le colonel Langlois peintre des batailles*, Pont-l'Évêque, Pays d'Auge-Tribune, 11 p. (Fascicule tiré de *la Revue des Arts de Basse-Normandie*, N°3, automne 1956).
- CAZEILS Nelson, *Les terre-neuvas*, Ouest-France, 2004, 31 p.
- CHARTRAIN Michèle, LE PELLEY FONTENY Monique, DÉSIRÉ DIT GOSSET Gilles, *Mémoires d'un marin granvillais*, Brecey, Cahiers culturels de la Manche, 2002, 149 p.
- DELRIEU André, *Les enfants trouvés*, extrait de *Paris ou Le livre des cent-et-un*, tome deuxième, 1831, Paris, édition Ladvocat, 422 p.
- DUNANT Henry, *Un souvenir de Solferino suivi de L'avenir sanglant*, Lausanne, éditions L'âge d'homme, 1969, 199 p.
- GIRARD Fulgence, *Annuaire d'Avranches*, Avranches, Tostain, 1842, 356 p.
- GIRARD Fulgence, *Histoire de la guerre d'Italie, générale, anecdotique, pittoresque et illustrée*, Paris, Noblet, 1860, 405 p.
- LEFÈVRE Raymond, *Histoire anecdotique de Cherbourg*, Cherbourg, Cherbourg-Éclair, 1941, 57 p.
- LETOUZET Philippe, *La vie maritime à Granville Fin XIX^{ème} début XX^{ème}*, *Regards photographiques*, collection CHG 10, 75 p.
- MAMÈRE Noël, *Les Forçats de la mer*, Paris, Ramsay, 2000, 299 p.
- MESMIN Philippe, *Du Poitou à Solferino*, La Crèche, Geste éditions, 2008, 276 p.
- MORANDIÈRE (de la) Charles, *Histoire de Granville*, Paris, Guénégaud, 1947, 619 p.

- MURIE Yves, *Ouagan sur la digue*, Cherbourg, Isoète, 2003, 156 p.
- ORTHOLAN Henri, *L'armée du Second Empire*, Mercuès, Soteca, 2010, 367 p.
- PELLISSIER Pierre, *Solferino*, Paris, Perrin, 2012, 220 p.
- RECHER Jean, *Le Grand métier*, Paris, Plon, 1977, 632 p.
- STERN Daniel, *Histoire de la Révolution de 1848*, Paris, Poupard Davyl, 1869 ; 519 p.
- TOMASI DI LAMPEDUSA Giuseppe, *Le Guépard*, Milan, Feltrinelli, 1958 (édition française : *Le Guépard*, traduit par J.P. Manganaro, Paris, Le seuil, 2007).
- TOSCANO Alberto, *Vive l'Italie*, Paris, A. Colin, 2010, 239 p.
- VOISIN Jean-Thomas, GÉNIN Alexis, *Histoire de la ville de Cherbourg continuée depuis 1726 par Verusmor*, Cherbourg, 1835, 396 p.
- YVON (Révérend Père), *Avec les Bagnards de la Mer*, Dinard, l'Ancre de marine, 1946, 229 p.
- ZWEIG Stefan, *La pitié dangereuse*, (première édition en 1939) Paris, Grasset, 2002, 440 p.

Revue et périodiques

- ROLLET Catherine, Les enfants abandonnés : d'une histoire institutionnelle aux trajectoires individuelles, *Annales de géographie historique*, 2007, N° 114.
- GOSSEZ A. Souvenirs d'un Médecin-Major, (Dr E. Ladoire) *Revue d'Histoire du XIX^{ème} siècle*, 1918/18, pp.153-168.
- *Le Monde illustré* des années 1858, 1859, 1860.

Services d'Archives

Service historique de la Défense de Vincennes.

Service historique de la Défense de Cherbourg.

Archives départementales de la Manche.

Archives municipales de Cherbourg.

Archives diocésaines de Coutances.

Archives de la Congrégation des Sœurs des Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie à Mormaison.



Liste des "encadrés"

1	Dans le port de Cherbourg, la submersion de la digue	p. 35
2	Année 1812 : dates marquantes	p. 39
3	La prise en charge des enfants trouvés	p. 49
4	L'almanach impérial	p. 86
5	Le <i>Nageur</i> (navire)	p. 104
6	Le <i>Saumon</i> (navire)	p. 110
7	Les terre-neuvas	p. 122
8	Témoignage d'un mousse (G. R. Le Pelley de Pléville)	p. 128
9	L'infanterie de ligne	p. 137
10	Quand un régiment <i>tient garnison</i>	p. 145
11	Une "Ville de garnison" selon Stefan Zweig	p. 148
12	L'engagement fidèle de Fulgence Girard	p. 150
13	Qu'allions-nous faire en Italie ?	p. 166
14	L'armée engagée dans la campagne d'Italie	p. 173
15	Il s'était illustré à Solferino... (Général Bazaine)	p. 176
16	Le 34 ^{ème} à Solferino	p. 180
17	Les historiques de régiment, source documentaire	p. 184
18	Les cantinières	p. 211
19	Les musiques de régiment	p. 253
20	Peintres de batailles	p. 258
21	Solferino en chiffres	p. 261
22	Un Suisse venu pour affaires... (Henry Dunant)	p. 265
23	Deux noms pour une bataille	p. 271
24	Un monastère abrita les bateaux du Génie	p. 286



Liste des arbres généalogiques

1	Ascendants de Félix Isidore Victor Le Bouffy	p.	90
2	Fratie de Félix Isidore Victor Le Bouffy	p.	92
3	Descendance Le Bouffy-Le Terrier	p.	132
4	Descendance Girard-Fougeray	p.	296
5	Descendance de Félix Le Bouffy et Marcelline Girard	p.	334

Liste des cartes

1	La rade de Cherbourg	p.	32
2	Terre-Neuve sur le 40°	p.	114
3	Parages de Terre-Neuve	p.	115
4	La péninsule italienne en 1843	p.	164
5	L'Italie du Nord en 1859	p.	182
6	Deux voies vers l'Italie	p.	190
7	Parcours du 34 ^{ème} RI	p.	192
8	Carte détaillée de Gênes à Chiari	p.	196
9	Carte détaillée de Chiari à Peschiera	p.	232
10	Le champ de bataille de Solferino	p.	246



Sommaire

Dédicace	p.	7
Introduction	p.	9
Nous étions dix cousins	p.	11
Sources et choix de présentation	p.	15
Quelques repères dans le temps	p.	18
1 Une brassière de tricot de laine blanche	p.	21
2 En famille	p.	73
3 Mousse dans "la Royale"	p.	95
4 En route pour Terre-Neuve	p.	115
5 Le choix de Félix, l'infanterie de ligne	p.	131
6 La campagne d'Italie 26 avril-12 juillet 1859	p.	165
7 Le journal de campagne du 34 ^{ème} RI	p.	187
8 Retour en France et mariage	p.	293
9 Le temps des deuils	p.	323
Épilogue	p.	333
Remerciements	p.	343
Sources bibliographiques	p.	345
Liste des encadrés	p.	347
Liste des arbres généalogiques	p.	348
Liste des cartes	p.	348



Livre papier, ebook et *Supplément en couleurs*

Le présent ouvrage a été édité sous deux medias : un livre papier au format digest (proche A5) et un livre électronique (ebook) au format PDF.

Ce livre, de 350 pages, qui comporte un grand nombre d'illustrations, a été tiré en noir et blanc pour des raisons de coût d'édition.

Pour nombre d'entre elles, en particulier les cartes et les reproductions de tableaux, le fait qu'elles soient monochromes est très réducteur...

Nous avons sélectionné vingt-six illustrations qui nous ont paru mériter d'être vues en couleurs. Nous les avons rassemblées dans un fascicule papier séparé intitulé *Supplément en couleurs* (16 pages, format A5).

Dans la version électronique du livre, les illustrations sont, elles, en couleurs, mais le *Supplément en couleurs* a tout de même été ajouté en fin de fichier par souci d'exhaustivité.

Pour se procurer l'un ou l'autre, contactez l'auteure, ou rendez-vous sur le site : <http://dunwich.org/ddm>.

Mon arrière-grand-père était à Solferino 14€ papier (350p, digest, N & B

Supplément en couleurs 8€ papier (16p, A5, couleur)

Sur ce même site, trois autres ouvrages sont disponibles en version papier ou en téléchargement intégral et gratuit :

Monsignore Deschamps du Manoir, 2015, A4 couleur, 295 p.

Biographie d'un prélat normand dans la France et l'Italie du XIX^{ème} siècle.

Feuilles échappées, 2016, digest, N & B, 242 p.

Sélection et présentation d'extraits d'écrits de M^{sr} Deschamps du Manoir.

D'une guerre à l'autre, Marie Girard religieuse hospitalière, 2017, digest N & B, 277 p.

Biographie d'une religieuse hospitalière sous le Second Empire et la Troisième République.

Autres écrits de la même auteure :

Autour de notre arbre, 2009, A4 couleur, 169 p.

Portraits de personnages liés à la famille de l'auteure (publié à titre privé).

Autour d'une famille granvillaise, 2010, A4 couleur, 84 p.

Présentation de personnages ou de familles ayant des liens avec le vieux Granville (publié à titre privé).

Quand un corsaire devient ministre (3p.) in Florilège 1993-2018 (coll.), p.61-63, Compagnie des écrivains de Tarn-et-Garonne, Messages SAS, 2018, 102 p.

Le texte de ce livre est distribué sous licence CC-BY-SA :
Reproduction et diffusion autorisées en indiquant la source et sans
appliquer de restriction supplémentaire légale ou technique – voir
creativecommons.org —.

Édition : juin 2019

Éditeur : Françoise GUYON LE BOUFFY.

Dépôt légal en cours.

Imprimeur: LPI (Lulu Press, Inc. / lulu.com),
3001 Hillsborough Street, Raleigh, NC 27607, USA.

ISBN

Version papier

Livre : *Mon arrière-grand-père était à Solferino* : 978-2-9555868-8-4

Supplément en couleurs : 978-2-9563514-0-5

Version électronique

Livre principal (couleurs) et *Supplément en couleurs* : 978-2-9555868-9-1

Support technique, relation avec l'imprimeur
et réalisation de la couverture :

Baptiste MARCEL, Félicie DE LABORDERIE

Contact : Françoise GUYON LE BOUFFY

ESCATALENS (TARN-ET-GARONNE)

francoisemarcel@laposte.net

<http://dunwich.org/ddm>

Version ebook : compilée 2019-10-25

La version électronique est constituée de deux livres adjoints : le principal *Mon arrière-grand-père était à Solferino* qui s'est achevé à la page précédente, et le *Supplément en couleurs*, qui commence page suivante.

Supplément en couleurs

Mon arrière-grand-père était à Solferino

*L'étonnante histoire
d'un enfant trouvé...*

Françoise Guyon Le Bouffy

Françoise GUYON LE BOUFFY

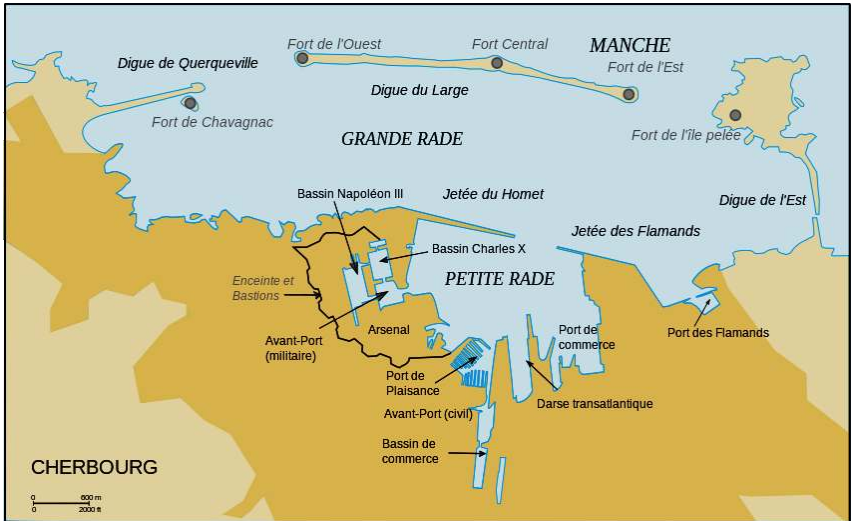
*Mon arrière-grand-père
était à Solferino*

Supplément en couleurs

*L'étonnante histoire
d'un enfant trouvé*

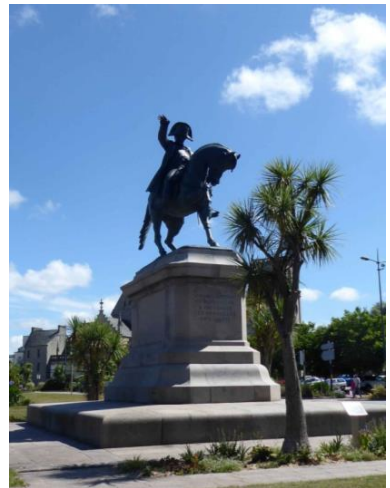
Escatalens, mai 2019

La rade de Cherbourg



Source : Ewen ar Born, 2008, Wikipedia

Napoléon I^{er} décida de faire de Cherbourg un grand port militaire. Cela nécessita la construction d'une gigantesque digue et de plusieurs bassins. L'ensemble fut achevé sous le second Empire. En août 1858 Napoléon III assista à la mise en eau du bassin qui porte son nom, puis inaugura la statue équestre de Napoléon I^{er} que l'on peut voir, bien sûr... place Napoléon.



Uniformes de l'armée française (en 1859)



Infanterie de ligne

(Le capitaine Félix Victor Le Bouffy
porta cet uniforme)



Dragon

(Garde Impériale)



Zouave










Tirailleur algérien
(Turco)



Cantinières

La péninsule italienne en 1843



	Royaume de Sardaigne		Royaume Lombardo-Vénitien
	Duché de Parme et de Plaisance		Duché de Modène
	Grand-duché de Toscane		Royaume des Deux-Siciles
		États Pontificaux	

Parcours du 34^{ème} RI
pendant la campagne d'Italie
du 25 avril 1859 au 26 mai 1860



Source : MapPoint, Microsoft

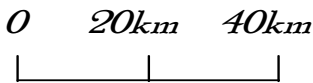
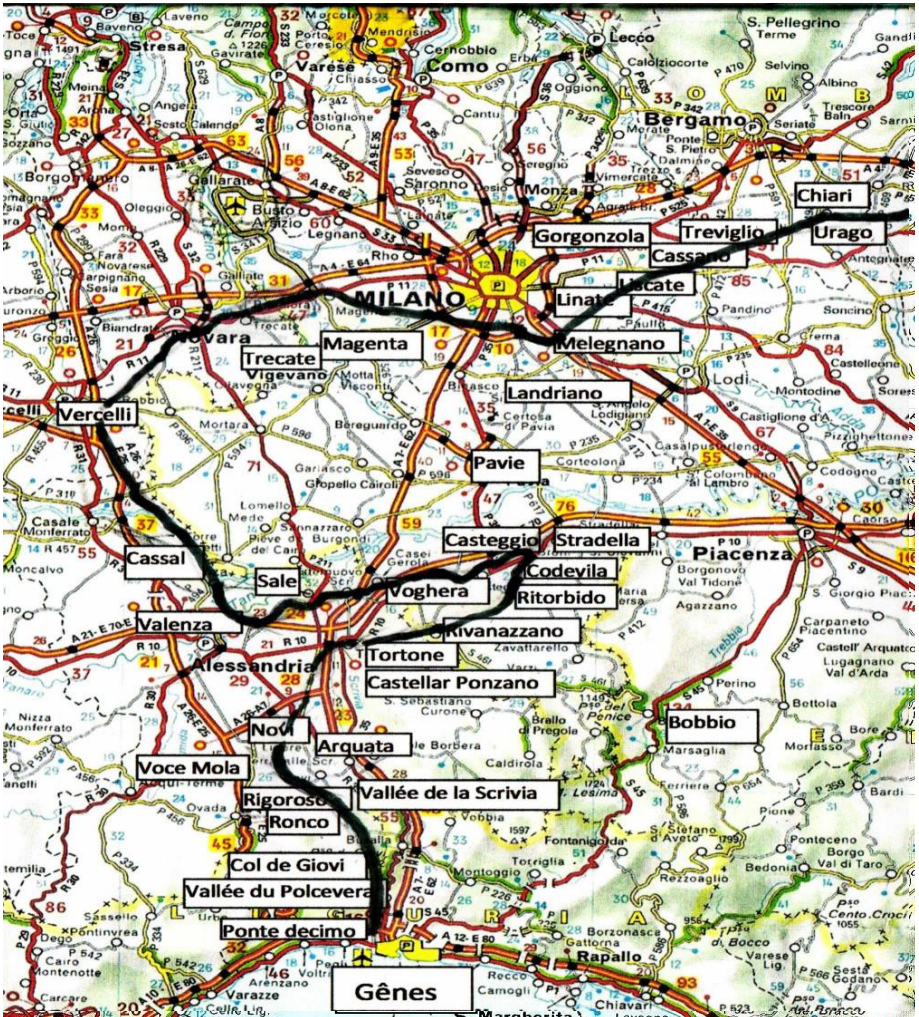
→
De Toulon à Pavia du 25 avril 1859 au 3 août 1859

.....→
De Pavia à Toulon du 26 avril 1860 au 26 mai 1860

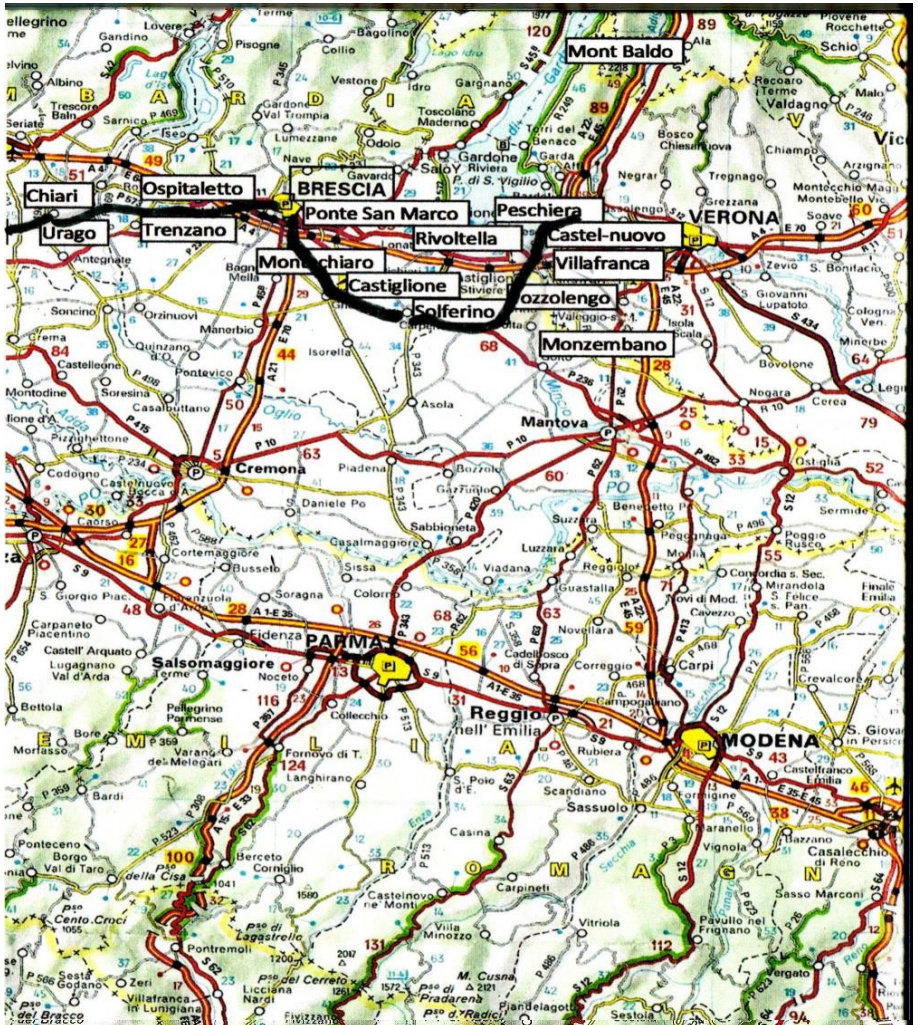
Entre le 3 août 1859 et le 25 avril 1860,
le 34^{ème} RI est maintenu autour de Pavia,
en tant qu'armée d'occupation.

Se rapporte à la page 196 du livre

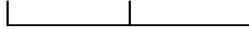
Parcours détaillé du 34^e RI de Gênes à Chiari



Parcours détaillé du 34^e RI de Chiari à Peschiera



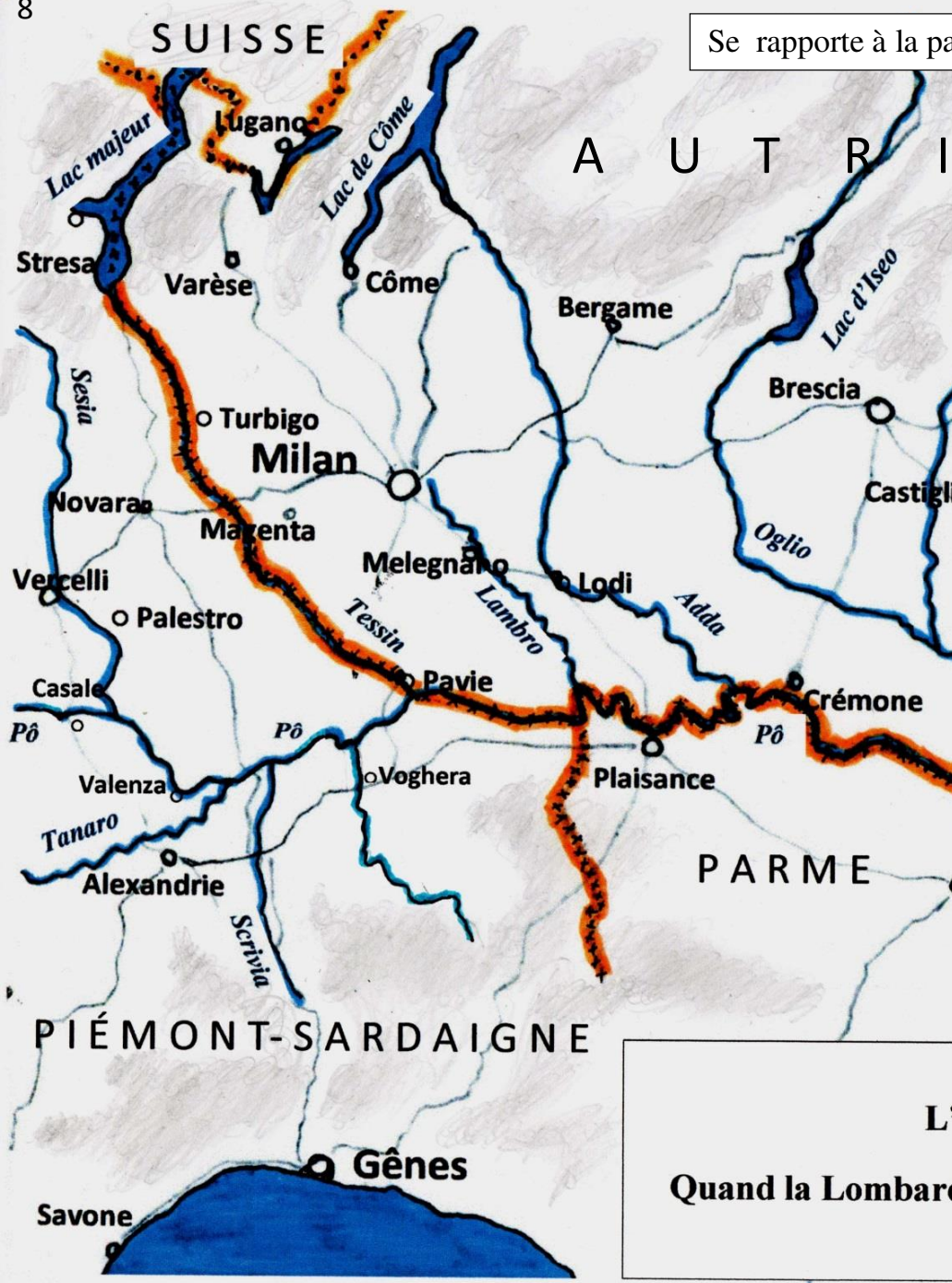
0 20km 40km



SUISSE

Se rapporte à la pa

A U T R I



Stresa

Varèse

Lac de Côme

Côme

Bergame

Lac d'Iseo

Brescia

Milan

Castigl

Novara

Magenta

Melegnano

Lodi

Oglio

Vercelli

Palestro

Tessin

Lambro

Adda

Casale

Pô

Pô

Pavie

Pô

Crémone

Valenza

Voghera

Plaisance

PARME

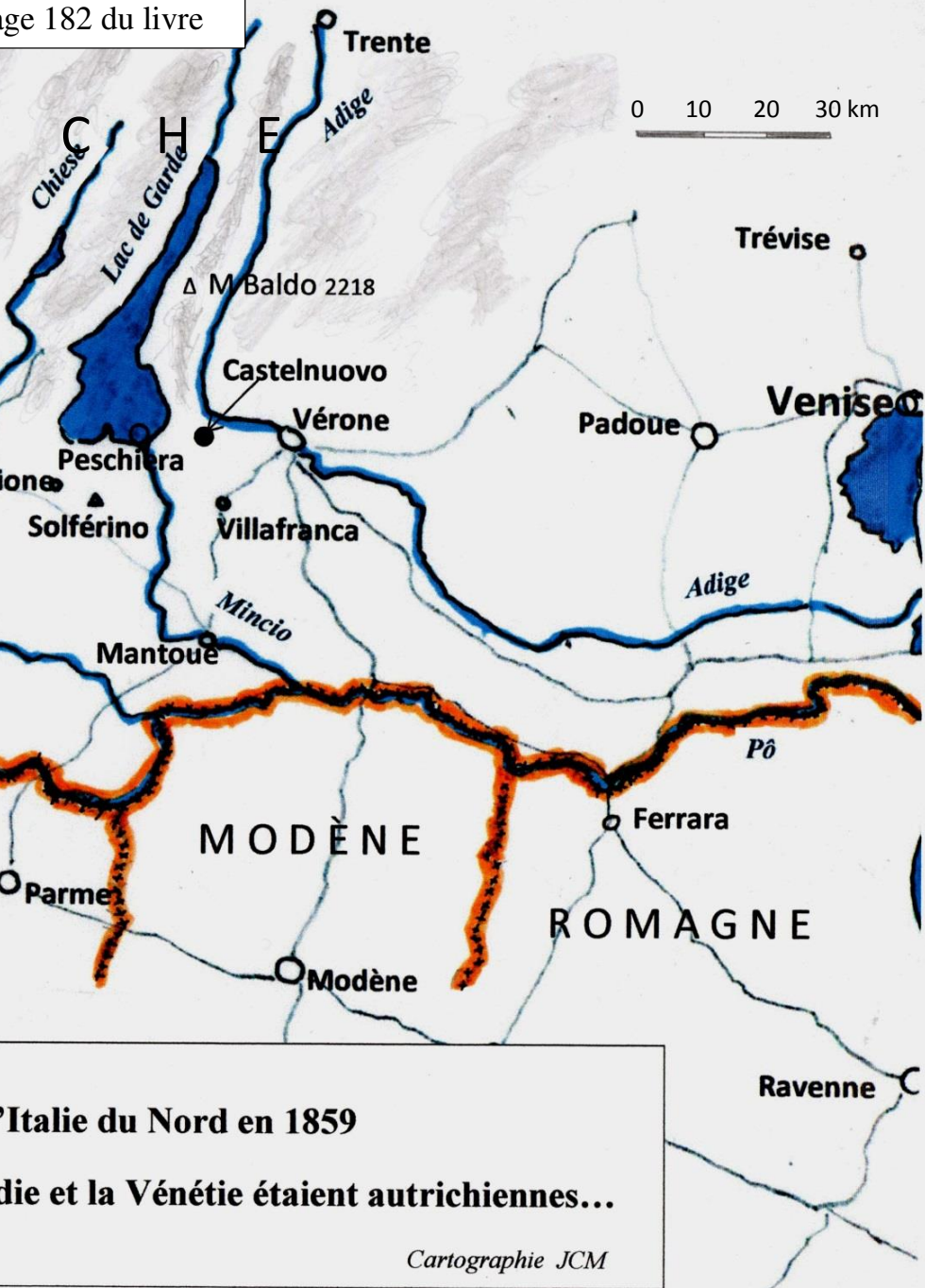
PIÉMONT-SARDAIGNE

Gênes

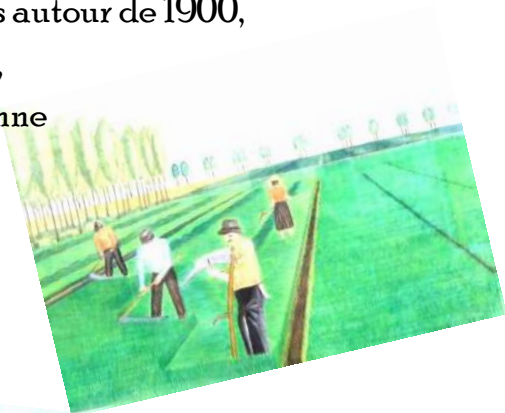
Savone

L
Quand la Lombar

page 182 du livre



Aquarelles réalisées autour de 1900,
par Mme Carminati,
d'une famille paysanne
de la région
de Melegnano



Source :
Exposition
« *Acqua e territorio* »,
Melegnano,
Printemps 2018

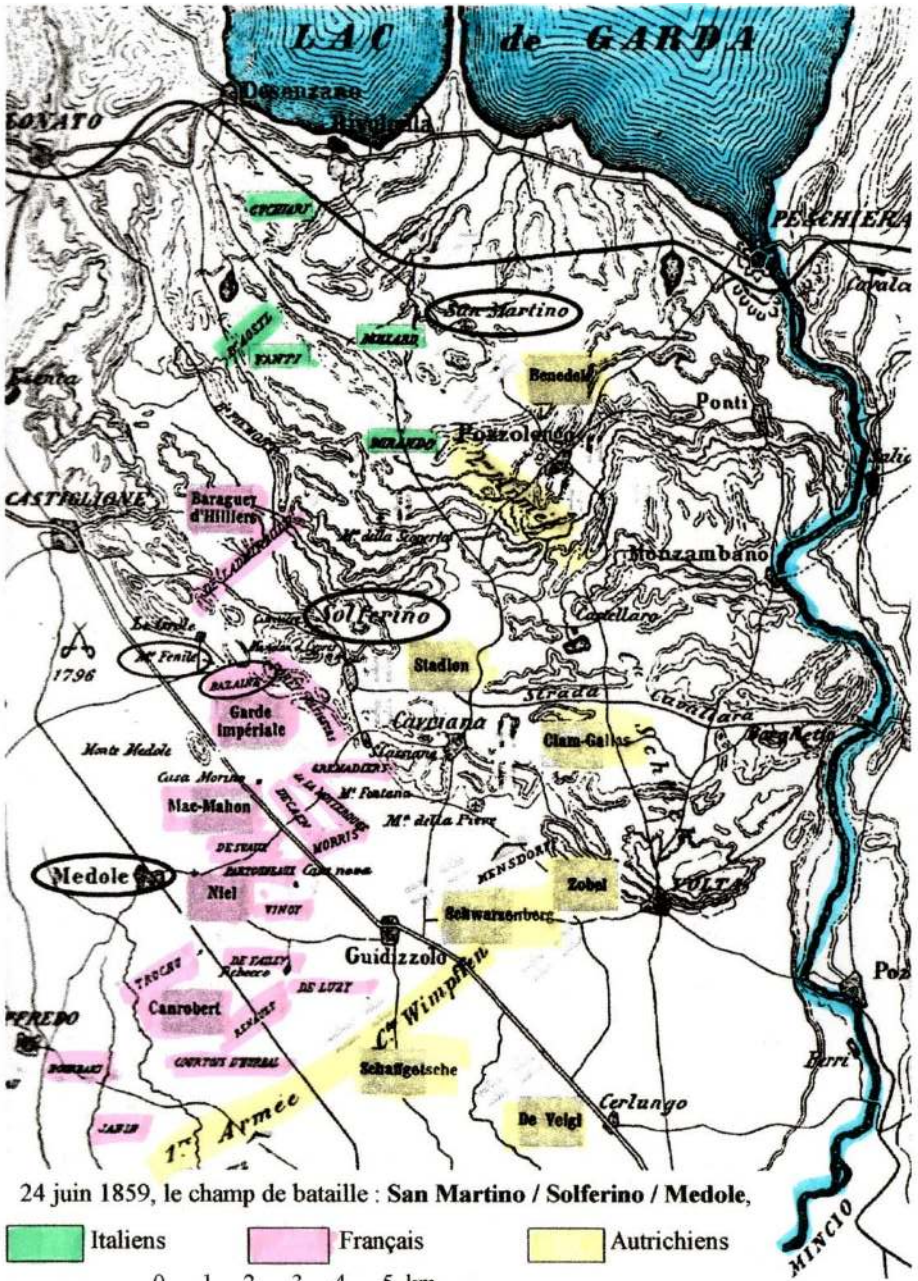
Le pont sur l'Oglio



Photos : printemps 2018

Le panorama depuis la Tour de Solferino





24 juin 1859, le champ de bataille : San Martino / Solferino / Medole,

Italiens
 Français
 Autrichiens

0 1 2 3 4 5 km

Source : Archives du Musée de Solferino

La bataille de Solferino



Ce tableau d'Adolphe Yvon se trouve dans la tour (*la Rocca*) du village de Solferino, aujourd'hui transformée en musée, avec la légende suivante :

Napoleone III ordina al generale Camou d'enviare la brigata Manègue della Guardia Imperiale in appoggio alla divisione Forey a Solferino il 24 giugno 1859. Riproduzione del quadro di Adolphe Yvon (1817 - 1893)

Adolphe Yvon faisait partie de l'équipe d'illustrateurs et de chroniqueurs accompagnant l'armée française durant la campagne d'Italie. Le tableau original se trouve au Musée national du Château de Compiègne.

Solferino en chiffres

Effectifs engagés (sur un front de 25 kilomètres) :

Autrichiens : 260 000

Français : 104 000

Italiens : 35 000

Total : 399 000 hommes, dont 40 000 tomberont ce 24 juin 1859.

Le 11 juillet sera signé l'armistice de Villafranca, par lequel l'Autriche cède la Lombardie à la France, qui la remet aussitôt au roi de Piémont Victor-Emmanuel II.

La Tour de Solferino

Dans la localité de Solferino, au sommet d'une colline se dresse une ancienne tour carrée, abritant aujourd'hui un musée, appelée *la Rocca di Solferino*.

Voici deux vues de cette tour, à cent cinquante ans d'intervalle.



La Tour de San Martino

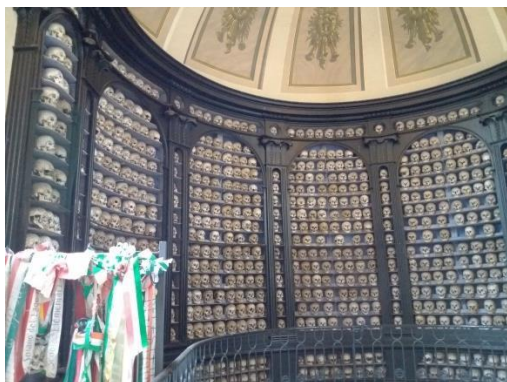


Le 24 juin 1859, l'engagement entre les Autrichiens, venant de l'Est, et les armées française et du royaume de Piémont-Sardaigne, venant de l'Ouest, s'est déroulé sur trois théâtres d'opérations :

Au sud, (Médole), les Français, commandés par Niel l'emportent facilement. Au centre (Solferino) les Français, commandés par Napoléon III, et au nord (San Martino) les Italiens, commandés par Victor-

Emmanuel II, l'emportent au prix d'une lutte acharnée et sanglante.

Dans les livres d'Histoire, cette bataille est appelée *Solferino* en France et *San Martino* en Italie. Dans cette localité a été érigé un Mémorial glorifiant l'Unité italienne, comprenant un musée (dans une grande Tour) et un impressionnant ossuaire : c'est la *Complesso monumentale di San Martino*.



Se rapporte à la page 259 du livre



Napoléon III à la bataille de Solferino
par Jean-Louis Ernest Meissonier (1815-1871)

Aquarelle
d'Henri Le Bouffy
(1895-1920)



Quelque part sur le front (1914-1918)

Se rapporte à la page 341 du livre

Ce livret est le *Supplément en couleurs* du livre
Mon arrière-grand-père était à Solferino
de Françoise Guyon Le Bouffy
et n'est pas destiné à être vendu séparément.

Édition : juin 2019

Éditeur : Françoise GUYON LE BOUFFY.

Dépôt légal en cours.

Imprimeur: LPI (Lulu Press, Inc. / lulu.com),
3001 Hillsborough Street, Raleigh, NC 27607, USA.



ISBN :

Version papier :

Pour le livre principal (N&B) : 978-2-9555868-8-4

Pour le *Supplément en couleurs* : **978-2-9563514-0-5**

Version électronique :

Livre principal (couleur) et *Supplément en couleurs* réunis : 978-2-9555868-9-1

Réalisation : Jean-Claude MARCEL

Support technique, relation avec l'imprimeur : Baptiste MARCEL

Réalisation de la couverture : Félicie DE LABORDERIE

Contact : Françoise GUYON LE BOUFFY

ESCATALENS (TARN-ET-GARONNE)

francoisemarcel@laposte.net

<http://dunwich.org/ddm>

Ce fichier est un livre électronique (ebook) qui rassemble le livre *Mon arrière-grand-père était à Solferino* (version 10, révision 10) de Françoise Guyon Le Bouffy et son *Supplément en couleurs* (révision 4). Assemblé le 2020-01-20 avec L^AT_EX.